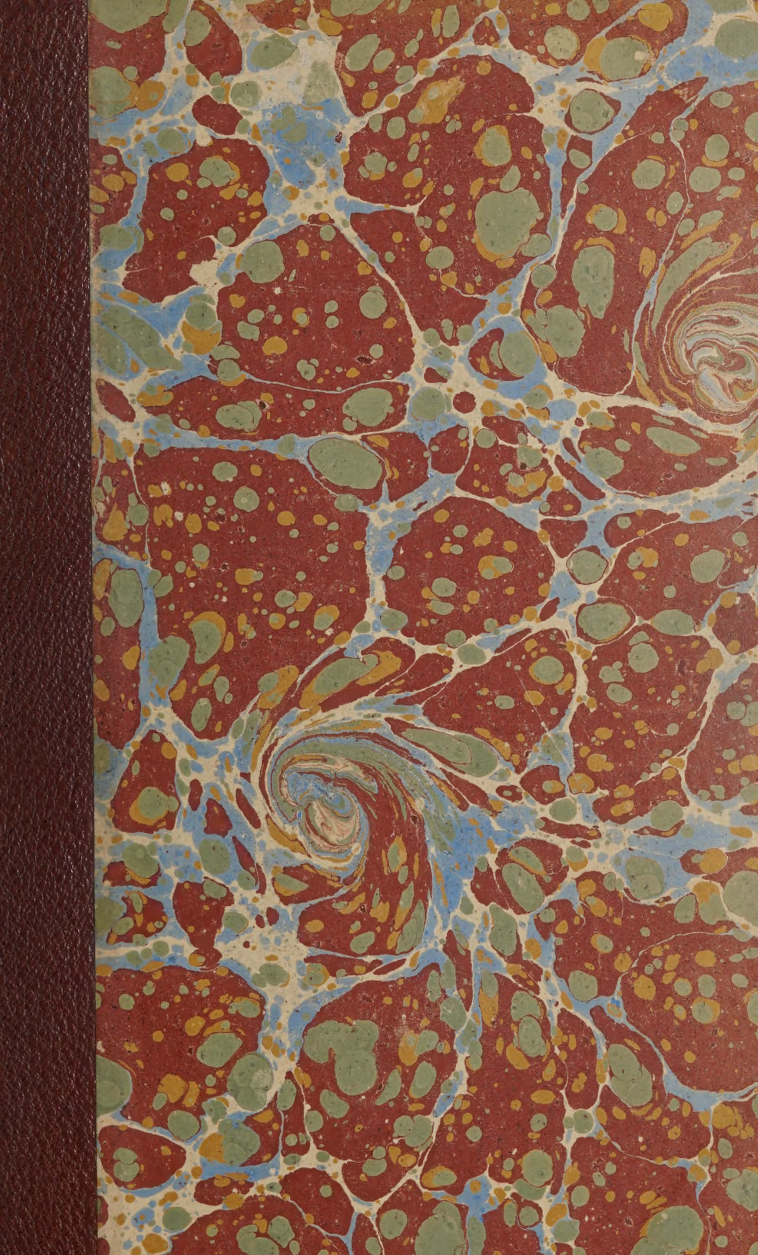
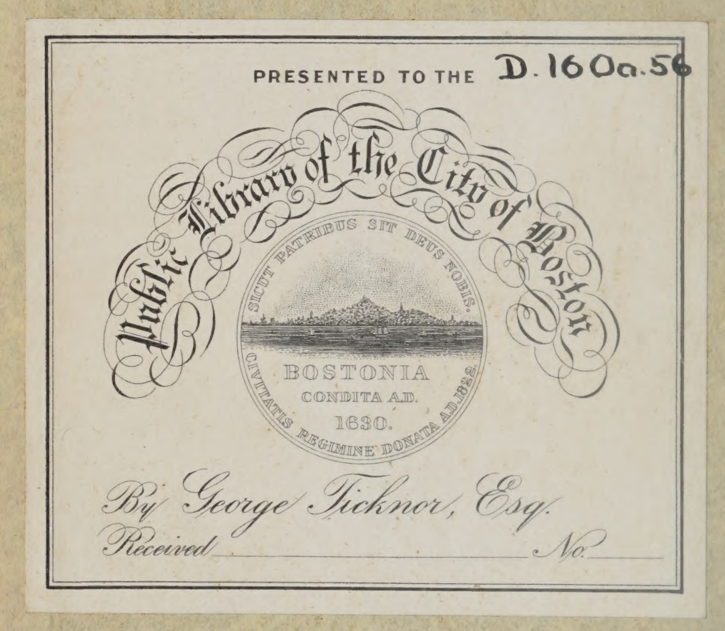



PRESENTED TO THE
D.160a.56
Public Library of the City of Boston
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS.
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
By George Ticknor, Esq.
Received
No.


— 3 —

J. Barber Anon No 8389.
7224. 10927. 13657. 14451.
15762.

LHOMME UNIVERSEL,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE

BALTASAR GRACIEN.



A PARIS,

Chez NOEL PISSOT, à la Croix d'Or, Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont Neuf.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A SON EMINENCE
MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DUBOIS,
ARCHEVESQUE DE CAMBRAY,
COMTE DU CAMBRESIS,
PRINCE DU SAINT EMPIRE,
PREMIER MINISTRE.



ONSEIGNEUR,

Le Livre que j'ay l'honneur de presenter à V. E. est la Traduction de l'un des plus beaux Ouvrages que Balthasar Gracien celebre Auteur Espagnol ait composés. L'HOMME

DE COUR, *traduit de luy, fut honoré de la protection de* LOUIS LE GRAND, *& soûtient encore l'estime que le Public en conçut il y a quarante ans. Préjugé avantageux pour son* HOMME UNIVERSEL *que je donne aujourd'huy en notre Langue. Ouy, MONSEIGNEUR, j'ay cette confiance que vous voudrez bien estre le Protecteur de cet autre Heros de Gracien : j'ose même dire que vous avez un interest personnel à ne luy pas refuser cette grace.*

En effet, L'HOMME UNIVERSEL *est au sentiment de Gracien, un homme qui rassemble en luy toutes les belles qualitez qu'on peut acquerir avec le plus riche fonds qu'on puisse recevoir de la nature. Ce fonds, c'est un* Esprit extraordinaire, un Génie privilegié. *Ces qualitez sont :* La superiorité dans la maniere de parler, & d'agir : Le talent des promptes & heureuses ressources : L'art de pénétrer les hommes, & de leur estre impénétrable : le se-

cret de ſçavoir attendre : La capacité de ſe prêter à tout : L'activité jointe à l'intelligence : l'habileté de faire en tout un choix convenable : L'érudition grave & ſerieuſe, relevée par la legereté, & par l'enjoûment des belles Lettres : La juſteſſe de diſcernement, & la ſureté de gouſt : La connoiſſance critique de chaque choſe ; celle des Grands Hommes, & particulierement des Princes ; celle des Cours étrangeres, de leurs divers intereſts, des principes qui les font ou réüſſir, ou échoüer.

A ces traits, MONSEIGNEUR, je reconnus ſans peine qu'en traduiſant Gracien, L'HOMME UNIVETSEL *dont il fait un portrait d'imagination & de génie, ſe trouvoit en V. E. un objet veritable & réel. Alors, je m'applaudis, il eſt vray, de la reſſemblance parfaite entre ce que cet Auteur ne croyoit gueres poſſible de ſon temps ; & ce que nous*

voyons ſe realiſer aujourd'huy. Ainſi, MONSEIGNEUR, il ne m'a point eſté libre de choiſir à qui je conſacrerois le Fruit de mon travail, auquel vous avez un droit également naturel & acquis. Je ſuis avec un très-profond reſpect,

DE VOTRE EMINENCE,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

J. DE COURBEVILLE, de la Compagnie de JESUS.

PREFACE.

QUe l'on n'apprehende point icy une ample Préface, pour servir de supplément à la petitesse de ce Volume. Persuadé qu'un Livre est toûjours assez gros quand il est bon, comme quand il est mauvais; je laisse à d'autres cette ressource arbitraire. A mon égard; c'eust esté commencer par m'éloigner de l'esprit de mon Auteur, qui ne dit précisément que ce qu'il faut dire. D'ailleurs, son merite & la difficulté de le bien entendre, deux articles sur lesquels j'aurois sans doute insisté, sont dé-

ja ſuffiſamment connus par la traduction de ſon *Oraculo* Manual ;* dans laquelle on entrevoit un génie du premier ordre.

Je viens donc au neceſſaire, qui eſt d'inſtruire ſur la nature d'un Ouvrage, traduit pour la premiere fois en notre langue. Cet Ouvrage eſt intitulé dans l'Eſpagnol : *El Diſcreto de Lorenço Gracian.* Mais ce mot Caſtillan ne peut eſtre rendu par celuy qui ſemble naturellement y répondre en François ; c'eſt-à dire, par *le Diſcret*, Car, quelle idée, l'homme diſcret nous fait-il naiſtre dans l'eſprit ? l'idée d'un homme qui ſçait parler & ſe taire à propos ; d'un

* L'Homme de Cour.

homme retenu, judicieux, modeſte, prudent, capable d'un ſecret. Mais, quelque beau que ſoit ce caractere, il s'en faut bien qu'il n'aille de pair avec celuy que mon Auteur peint ſous ce titre, *El diſcreto.* Ce dernier, ſelon Gracien, raſſemble en luy toutes les grandes & toutes les belles qualitez qu'on peut acquerir, avec le plus heureux fonds que la nature puiſſe donner. A ce portrait, on ne ſçauroit reconnoiſtre que *l'homme conſommé en tout*, *l'homme parfait*, *le ſage*, *l'homme univerſel.* Tous ces termes ſont employez tour à tour, pour marquer le Heros qu'on pretend former; & le mot *El Diſcreto* ſe trouve toûjours

ſynonime de compagnie avec eux.

Cependant, de peur qu'on ne me traite d'homme avantageux, qui prend icy le ton décisif; je cite d'abord les propres paroles de Dom Manuel de Salinas dans un des préliminaires de l'Ouvrage en queſtion. Après avoir dit que, *le ſeul titre promet beaucoup, mais qu'il acquite encore au-delà*; parce que la caution *du ſuccès dans une entrepriſe difficile eſt, ſa difficulté meſme, par rapport aux génies ſuperieurs*; il ajoute: *Cet Auteur apprend à un homme à devenir parfait en tout: par conſequent il ne l'apprend pas à tous*. Solo el titulo promete mucho, pero deſempeña mas: que en Genios

de remonte, eſtà aſſegurado el acierto, en la dificultad de aſunto... Enſeña à un hombre à ſer perfecto en todo: por eſſo, no enſeña à todos.... Forma agora de Politica general un *Diſcreto*.

Mais, voicy en ſecond lieu, le témoignage de Gracien meſme : il eſt d'une évidence ſur cette diſcuſſion litteraire, à oſter toute ombre de doute au critique le plus éclairé; pourvû qu'il ſoit ſincere à proportion. Dans le dernier diſcours que j'intitule, *Le partage de la vie de l'Homme univerſel, ou du Sage*; mon Auteur s'exprime en ces termes, au ſujet de l'inconnu qu'il propoſe à ſon Lecteur pour modelle : la Philoſophie morale

le rendit honneste homme; la Philosophie naturelle, la Cosmographie, &c. le rendirent sçavant ; l'Histoire en fit un homme habile, la Poësie un homme d'esprit, la Rhetorique un homme éloquent, l'estude des saintes Lettres, un homme de pieté ; les reflexions, l'usage, l'experience, &c. tout cela ensemble en fit un homme universel, un homme consommé en tout. *Consequiò con esto una universalidad. .. la filosofia moral le hizo . . . y todo el en toto genero consumado.*

Au reste; plusieurs raisons m'ont obligé à cette espece de détail ; sans compter celle de mettre par-là le Lecteur au fait. Quelques personnes dont le suffrage assure à un écri-

vain celuy du public, mais qui n'ont point lû *El Discreto*, m'avoient fait des difficultez sur le titre de *l'Homme universel*: & j'ay cru ne pouvoir pas me dispenser d'y répondre icy : trop heureux, si j'ay autant réüssi à les contenter que je le desire & que je l'espere. D'une autre part ; j'ay voulu d'abord prévenir tout reproche d'ostentation, au sujet d'un petit Volume que j'annonce d'une maniere aussi nouvelle qu'elle est pompeuse : & j'ay craint que d'avance, on ne m'accusast, comme parle Longin, *d'ouvrir une grande bouche pour souffler dans une petite flûte*.

Mais, la lecture de cet Ouvrage attestera pleinement,

ce que je n'en ay que comme indiqué. On y verra toutes les qualitez & tous les talens qui font un homme univerſel; un politique profond & ſeûr; un grand Capitaine, un Heros; un particulier habile, qui ſçait ſe preſter à tout; un homme d'érudition & de belles Lettres; & par-deſſus tout cela, un homme vertueux. Telle eſt l'ébauche très imparfaite du caractere que mon Auteur qualifie en ſa langue, *El Diſcreto.*

Maintenant; à l'égard du nom de *Laurenço* que Gracien met à la teſte de ce Livre, ce n'eſt point ſon veritable nom; il s'appelloit Baltaſar. Laurenço eſt un nom ſimulé; ſous lequel ce grand homme avoit

ſes raiſons de ſe déguiſer: Mais pour ſçavoir que Gracien ſe nommoit Baltaſar & non point Laurent ; il ne falloit ni les recherches étrangeres , ni les ſcavantes lectures que M. Amelot avoit faites ; & dont il eſt loüé au quatriéme Dialogue *de la maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit.* Ces deux Auteurs, l'un ſans aſſez de critique, & l'autre d'une critique trop auſtere ſur le Chapitre de Gracien, n'avoient qu'à lire les préliminaires *d'El Diſcreto* : ils y auroient trouvé le nom de *Balthaſar Gracien* tout au long. C'eſt dans le Sonnet Acroſtiche de Dom Manuel de Salinas qui commence par ces vers.

Benjamin de Minerba, no ya en vano
Al mundo el nombre recatar intentes,
Lauro, el Laurel conque el natibo mientes,
Te corona, &c.

Cette preuve que Gracien s'appelloit Baltaſar, eſt évidente, & prévaut toute ſeule aux recherches de M. Amelot : ces recherches laiſſent toûjours en pareil cas je ne ſçais quelle incertitude ; qui ne contente point des eſprits qu'on pretend inſtruire. Néanmoins, la preuve icy rapportée devoit ſauter aux yeux d'un ſçavant qui va, pour ainſi dire, à la découverte d'une anecdote qu'il eſtime importante. Mais, une infinité de choſes beaucoup plus

eſſentielles ſe ſont derobées à la trop legere attention du Traducteur de *l'Oracle* : une nouvelle traduction de ce meſme Ouvrage, toute prête à voir le jour, fera foy de ces inattentions, qui ont répandu partout des obſcuritez que l'on peut éviter. C'eſt à la Preface de cette Traduction que l'on reſerve une analyſe exacte des Oeuvres de Gracien, leſquelles contiennent deux aſſez gros Volumes *In quarto.*

Je finis par l'aveu ſincere des licences que j'ay priſes dans cette Traduction : la premiere eſt, d'eſtre quelquefois Paraphraſte ; mais, le Tacite Eſpagnol s'exprimeroit-il, s'entendroit-il en notre langue ſans ce ſecours ? l'au-

tre licence eſt, d'avoir ſupprimé en compenſation quelques cours éloges; que j'ay lieu d'attribuer moins à mon Auteur qu'à ſon Editeur, ſans parler du dégouſt que ces éloges aſſez déplacez & preſque monotones auroient cauſé. J'avouë encore, que j'avois oſé ramener au ſens propre quatre ou cinq Chapitres allegoriez dans l'Original; mais le ſcrupule de ne le pas donner tel qu'il eſt, & la reflexion que ces amuſemens litteraires entrent auſſi dans le caractere d'un Homme univerſel, m'ont fait changer de ſentiment, ou plûtoſt m'ont fait revenir de mon erreur.

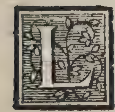


L'HOMME UNIVERSEL,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL DE BALTHAZAR GRACIEN.

CHAPITRE PREMIER.

L'Esprit & le Génie.

'ESPRIT & le Génie ſont les deux fondemens de notre gloire & de notre élevation. La nature ne les réunit pas toûjours ; mais l'art peut toûjours les perfectionner où il les rencontre. Il n'eſt accordé qu'aux hommes extraordinaires

de naître avec beaucoup d'eſprit & avec beaucoup de génie tout enſemble : c'eſt le concert de l'un & de l'autre qui leur aſſure de la réputation & du ſuccès. L'eſprit ſeul, à la verité, n'eſt pas indigne de notre eſtime ; il doit l'eſperer & l'obtenir à juſte titre. Néanmoins, il ne parvient à rien du premier ordre, & ne s'immortaliſe en aucun genre, s'il n'eſt accompagné du génie. Non, l'eſprit ſeul ne fit jamais qu'un demi merite, lequel accuſe vainement l'injuſtice du ſort & le mauvais goût de ſon ſiécle. Pour ce qui eſt du génie, s'il ſe trouve auſſi tout ſeul, il ne ſervira gueres qu'à faire appercevoir davantage le beſoin honteux de l'eſprit qui lui manque.

Cependant, des hommes d'ailleurs judicieux, ont crû qu'on ne pouvoit avoir du génie ſans avoir de l'eſprit à proportion. Ils ont prétendu confirmer leur ſentiment par le nom même de la

chose : le nom de génie indique assez, selon eux, son origine ; & montre qu'il vient de l'esprit : en telle sorte, que la mesure de celui-ci soit la mesure de celui-là. Mais, l'experience réclame sur ce point, & s'inscrit en faux. Nous voyons tous les jours des personnes qui ont beaucoup d'esprit & peu de génie, ou beaucoup de génie & peu d'esprit.

Maintenant, comme ce sont les qualitez de l'ame qui font la gloire de l'humanité, il faut s'appliquer sans cesse à les cultiver toutes, & l'esprit encore plus que les autres. L'esprit est dans l'homme ce que le Soleil est dans l'Univers, un flambeau lumineux & un ornement admirable. C'est pour cela que les Poëtes ont feint qu'Apollon, qu'ils ont regardé comme le Dieu du jour, étoit aussi le Dieu de l'esprit & de la science. Bien plus, l'esprit est l'attribut qui nous désigne, la marque qui nous dis-

tingue, & la prééminence qui nous releve davantage. Peut-on trop le façonner & l'enrichir ?

Quelque diſtance que ſemblent mettre entre deux hommes, la naiſſance, le rang, les biens de fortune, ces deux hommes ne different en effet que par l'eſprit : c'eſt-là leur propre fonds qui les fait ou plus ou moins hommes. Certainement, l'intelligence donne à l'Ange un avantage eſſentiel ſur l'homme, & à l'homme ſur les bêtes : il en eſt de même d'homme à homme par proportion. Telle eſt la prérogative inſigne de l'eſprit, qu'il n'appartient qu'à lui de nous élever au-deſſus des objets communs & ſenſibles ; de penſer, de raiſonner, de comprendre, de pénétrer dans les choſes les plus cachées, & d'en développer les principes ; de prendre l'eſſor juſqu'à la Divinité, & d'oſer même en déterminer l'eſſence, toute infinie qu'elle eſt.

Mais, il n'acquiert que par ſon travail ce noble aſcendant ſur tout le reſte ; encore, n'y arrive-t-il point, s'il manque quelque choſe à la trempe dont il eſt formé ?

La privation d'un ſeul des ſens exterieurs retranche au corps une partie de ſa vie, & laiſſe l'ame même en quelque ſorte défectueuſe : elle demeure pour lors dans l'impuiſſance d'exercer les fonctions qui répondent au ſens dont nous ſommes privez. Que ſont donc la plûpart des hommes auſquels il manque dans l'eſprit un dégré neceſſaire, ou pour concevoir, ou pour raiſonner ? Car, il s'en faut bien que la conception & le raiſonnement ne ſoient que des termes ſynonimes. Ils differencient quelquefois deux hommes, ſinon pour l'eſſence, du moins pour l'uſage de la raiſon ; preſqu'autant qu'ils differencient un homme d'une bête.

Le Renard critique de la Fable, ne pourroit-il pas s'écrier à la vûë de tant de gens que nous connoiſſons ? Belle tête, mais ſans cervelle ! je découvre en toi le vuide que les Philoſophes ont crû impoſſible. C'eſt une ſorte d'anatomie délicate que de creuſer ainſi les choſes, & d'en ſonder le dedans. Un beau dehors nous fait illuſion, & dérobe ſouvent à nos yeux un ſot. Que ſi la montre avantageuſe eſt ſecondée d'un modeſte ſilence, alors le plus ſtupide des hommes impoſera peut-être au plus ſpirituel. Le ſilence des perſonnes qui ſont d'une figure agréable, & qui ſçavent ſe compoſer, ſert comme d'azile & d'abri à leur bétiſe : il tourne même aſſez communément à leur avantage, parce que l'on ſe ſent plus de penchant à croire qu'ils y entendent fineſſe.

Paſſons à ce qui regarde le Génie. Un ſiecle aveugle & idolâtre

a érigé le Génie en Déïté, par une ſolle exaggeration du beſoin qu'en ont les hommes, & par une idée ſuperſtitieuſe de ſon excellence. Parmi ces Payens, ceux qui ont eſté les moins viſionnaires n'ont pas encore laiſſé d'appeller le Génie, *l'intelligence aſſiſtante du petit Univers*, c'eſt-à-dire, du l'Homme. Mais aujourd'hui une Philoſophie chrétienne & raiſonnable ne diſtingue point le plus beau génie d'un talent ſuperieur, heureux, ſingulier pour une certaine choſe ſéparément, ou pour pluſieurs à la fois. Que le génie ſoit donc ſingulier, mais ſans donner dans le bizarre; heureux, mais, ſans devenir temeraire; ſuperieur, mais ſans ſe permettre au Paradoxe. Il n'y a qu'un moyen qui ſoit infaillible pour ne tomber dans aucun de ſes défauts : ce moyen c'eſt d'être toûjours attentif & docile à la lumiere du bons ſens. Un génie de ce caractere ſûr

eſt un prodige qui ne s'offre point à nous tous les jours ; il eſt peut-être auſſi rare qu'un heroïſme qui ne ſe dément jamais.

Ce génie extraordinaire n'eſt ni un préſent du hazard, ni un effet de nos ſoins, quoiqu'il les demande tous : il eſt le fruit d'une naiſſance privilegiée à laquelle le Ciel a préſidé d'une maniere particuliere. Voilà ſon principe. Sa fin, c'eſt de ne former que de hauts deſſeins, d'aſpirer aux premiers rangs, d'atteindre en un mot le ſouverain degré dans le parti auquel il ſe conſacre : s'il ſe tourne du côté qu'il lui convient, ce choix judicieux lui fraye un chemin ſûr au ſuccès & à la gloire.

Un génie, quel qu'il ſoit, n'eſt pas d'ordinaire propre à tout emploi, non plus qu'un eſprit quel qu'il ſoit, n'eſt pas d'ordinaire propre à toute ſcience, du moins pour s'y diſtinguer. Souvent un génie médiocre réüſſit aiſément à

un poste où un génie éminent seroit embaraſſé, & ſans honneur. Souvent auſſi un génie ſuperieur & un génie ſubalterne ſe rencontrent & ſont d'accord ſur la convenance ou ſur la diſproportion à mêmes égards. La paſſion, ou la neceſſité font faire ici de lourdes fautes : Combien de gens contraignent leur génie à un emploi, ou raménent un emploi à leur génie ? tels auroient porté la robbe avec dignité, à qui l'épée n'ira jamais bien. Il faut d'abord ſe connoître, diſoit Chilon, & enſuite ſe deſtiner à quoi l'on eſt né propre.

Un homme raiſonnable ſe ſent à peine quelque uſage des choſes & quelques lumieres acquiſes, qu'il commence à s'étudier ſoi-même : lorſqu'il ſe ſçait à fond, il s'évertuë ſur le talent qu'il croit reconnoître en ſoi ; il l'eſſaye, il l'applique, il l'exerce. Mais, parce que l'amour propre pourroit

nous éblouïr, & nous parer d'un génie que nous n'avons point, il ne faut rien précipiter, & il faut encore moins ſe travailler & s'outrer. Un talent forcé nous mettra perpetuellement à la torture ; il aura toûjours contre ſoi les vents & les étoiles, & ne ſe produira que pour échoüer.

Au reſte, il n'eſt pas ſurprenant qu'un ſeul homme n'ait point un génie qui ſuffiſe à tout. Tant de nations entieres ne fourniſſent pas toutes ſortes de génies ; celles-ci en donnent dans un genre, celles-là dans un autre, & des Provinces très-peuplées en ſont tout-à-fait dépourvûës : c'eſt que le climat influë peut être autant ſur la conſtitution du génie que ſur celle du corps. Quoiqu'il en ſoit, Rome même, la fameuſe Rome n'enfanta pas des génies de tous les ordres. Sans détailler ceux qui lui furent refuſez, on ſçait qu'il lui manquoit une certaine fleur de

politeſſe qui caracteriſoit Corinthe, que ſes beaux eſprits alloient exprès à Corinthe pour l'acquerir, & qu'il n'étoit pas permis à tous d'en rapporter ce goût délicat. D'ailleurs, la Ville la plus feconde en génies eſt comme une terre ſterile à cet égard pour quelques-uns de ſes Habitans. Madrit qu'un grand Prince nommoit la mere du monde pour avoir mis au jour tant de ſublimes génies, avoit été en ce point une maraſtre pour pluſieurs.

Encore une fois, on doit toûjours commencer par ſonder & par bien démêler ſon talent; & après cela le fixer à l'objet qui lui eſt aſſorti. L'homme alors eſt en état de joüir du bonheur propre de l'eſprit, puiſqu'il a trouvé ſa vraie ſphere. Il ne faut point que le geay s'introduiſe dans un concert de Cygnes; qu'un eſprit né pour le Barreau ſe jette dans le champ de Mars; qu'un génie pour

la politique reſte dans le ſacré Vallon : c'eſt être hors de ſon élément.

Il en eſt qui prennent indiſtinctement le naturel de l'homme pour le génie : il me ſemble que c'eſt confondre les choſes , & la complexion du corps avec une qualité de l'ame. J'avoüerai néanmoins que le génie ſuit aſſez le fonds du temperament & du naturel : ainſi , le génie de la négociation & des affaires ſuppoſe plus de phlegme , & celui de la poëſie plus de feu. Je m'imagine encore que par la même raiſon que le génie d'un homme ne s'étend pas à toute eſpece d'emplois , ſon naturel auſſi ne compatit pas avec toute ſorte de perſonnes ; l'un lui déplaît par ſon humeur ſombre , l'autre par ſon caractere jovial , celui-ci par ſa vivacité , celui-là par ſa lenteur.

Ceci ſe rend aſſez ſenſible , en jettant un coup d'œil ſur les differentes Nations , où la diverſité du

génie ſe reſſent fort de la diverſité du naturel. Le naturel peſant & morne de certains Peuples, les attache à des ſciences plus pénibles & plus ſérieuſes : le naturel actif & leger de quelques autres, les porte à une litterature plus aiſée & plus agréable. J'ajoûte que des Peuples s'accommodent de l'humeur de leur Nation, & en eſtiment le caractere du génie par les mêmes endroits qu'une autre Nation ne ſympatiſe point avec eux, & les mépriſe : Tant, l'Aſtre National a de pouvoir ſur nos corps & ſur nos eſprits !

Mais en des climats heureux, où le riche naturel & le vrai beau génie ſont plus communs, quel agrément n'eſt-ce point que d'y vivre avec quelqu'un à qui l'on reſſemble par ce double rapport ? Il importe extrêmement de connoître un tel homme, de ſe l'attacher & de ſe le conſerver. Alors, deux ſages amis qui ſe commu-

niquent leurs pensées sur leurs ouvrages, ou sur leurs emplois, goûtent mutuellement dans ce Commerce une douceur, & recüeillent des avantages qu'ils peuvent seuls exprimer. Ce bonheur a ses degrez, & croît à proportion de la bonté du naturel, & de la beauté du génie de part & d'autre. Que peu de gens cherchent à se procurer un bonheur de cette nature! Le hazard prévient si souvent le choix, il décide presque de tout, & de nos amis, aussi bien que de notre état: c'est en partie pour cela que la plûpart se plaignent de leur sort, & vivent en ce monde comme des avanturiers que leur imprudence a mis aux fers dans un Pays Etranger.

Pour revenir à l'Esprit & au Génie, nous ne déterminerons point, lequel des deux mériteroit la préference, supposé que l'on eût à choisir par voye de compensation; c'est-à-dire, vaudroit-il

mieux avoir moins de génie avec beaucoup d'eſprit, que beaucoup de génie avec moins d'eſprit ? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'Art, comme nous l'avons dit, peut toûjours perfectionner ces deux facultez de l'ame ; que la beauté de l'eſprit & la beauté du génie à la fois ſont des dons réſervez à un très-petit nombre, & que de grands hommes reſteront toute leur vie dans l'obſcurité, faute de ne ſuivre pas l'inſpiration de l'un & de l'autre.

CHAPITRE II.

De la Superiorité, dans la maniere de parler & d'agir.

LA Nature humaine n'eſt point comme l'heureuſe Pandore qu'Heſiode a feinte. Pallas n'y a pas mis la ſageſſe, Mercure l'éloquence, Mars la valeur, ni Jupiter cette ſuperiorité que nous

admirons en certaines perſonnes ; ſoit qu'elles parlent ou qu'elles agiſſent : mais les réfléxions & les ſoins peuvent faire éclore & faire croître chaque jour des talens dont nous n'avons que les ſemences. C'eſt ainſi que l'on s'éleve, enfin à je ne ſçais quel aſcendant qui impoſe. Il ſuffit pour cela qu'on en ait déja au-dedans de ſoi quelque ébauche ; l'autorité que le mérite s'attire aiſément, & une certaine aſſurance que l'uſage doit inſpirer, achevent peu à peu l'ouvrage.

La plûpart des hommes donnent ici dans deux extrêmitez, dont l'une eſt la timidité, & l'autre eſt la préſomption. Quelques-uns ſont ſi timides de leur naturel, ou ſi intimidez par la malignité d'autruy, qu'ils ne ſe croyent capables ni de rien faire, ni de rien dire qui ſoit à propos. Ils ont peut-être un riche fonds auquel ils ne touchent point, parce

parce qu'ils ne ſont pas aſſez perſuadez qu'ils l'ayent. Ils ne voyent en tout que du riſque, ſaiſiſſant d'abord les obſtacles ſans avoir la premiere penſée d'un ſeul expedient. La vive idée qu'ils portent par-tout de leur inſuffiſance, les tient dans une perplexité continuelle ; ils tremblent d'entreprendre quoique ce ſoit de leur propre mouvement : toûjours indécis ſur ce qu'ils doivent faire ou même vouloir, ils mettent, pour ainſi dire, en arbitrage & leur eſprit & leur liberté, avec un plein pouvoir à quiconque de les conduire.

D'autres au contraire préſument d'eux-mêmes à un point que rien ne peut les embaraſſer, & qu'ils ſe ſçavent très-bon gré de tout ce qu'ils font ou qu'ils diſent. Ils ſont charmez de leur eſprit, de leurs projets, de leurs manieres, de leurs diſcours, de leur conduite ; ce ſont de vrais Narciſſes

pleins d'amour propre. Disons mieux ; ce sont des peres fous de leurs enfans, à mesure que ceux-ci sont laids. Convaincus serieusement qu'il n'est rien à quoi ils ne soient propres, ils ne se cachent point d'une prévention aussi vaine ; ils se présentent à tout avec un grand air de confiance & de triomphe ; ils s'estiment heureux, & ils joüiront long-temps de cette illusion, parce qu'ils ignorent, à les entendre, ce que c'est qu'échoüer, & à les voir, ce que c'est qu'être mécontent de soi.

Le milieu entre ces deux extrémitez, est une liberté noble, une hardiesse honnête & opposée à la sombre retenuë, une assurance raisonnable, & établie ou sur la connoissance des choses, ou sur l'autorité des années, ou sur la distinction du rang. C'est assez de l'un de ces titres pour être en droit de parler & d'agir avec aisance dans le Commerce de la vie. Le

dirai-je ? les richesses mêmes prêtent de la hardiesse à l'esprit, de la vrai-semblance aux plus mauvaises raisons, & de l'agrément aux plus fades discours. Heureuses avances pour avoir de l'ascendant sur les autres ! Aussi, les sotises du Riche sont-elles souvent applaudies, tandis que les oracles du pauvre ne sont pas seulement écoutez ?

Après tout, le solide fondement de la superiorité dont il est question, de celle qui doit nous rendre veritablement superieurs aux autres, c'est le mérite réel. Il faut avoir une parfaite intelligence des choses, des matieres du temps, de certaines sciences, des emplois, des affaires, de tout le manége de la vie humaine. A l'aide de ces lumieres, on entre avec une juste confiance dans une négociation, dans une affaire, de quelque nature qu'elle soit, & l'on en sortira avec honneur. On peut alors

parler en maître, ſans en affecter néanmoins l'air ni le ton ; on peut aſſervir les eſprits à ſon parti, parce qu'il eſt facile de les ſubjuguer, quand on eſt déja parfaitement maître du ſujet qui les occupe & les partage.

Cette ſorte d'aſcendant n'eſt point le fruit de la ſpeculation toute ſeule ; pour y parvenir, un long uſage doit être joint aux réfléxions & à l'étude. Il faut même, ſi l'on veut s'y ſoûtenir, que l'exercice, ſoit des affaires, ſoit des autres matieres, ne ſoit gueres interrompu. Ce n'eſt que par une habitude auſſi ſoigneuſement entretenuë, que cet aſcendant peut toûjours ſubſiſter. Déſormais, on ne voit plus rien qui effraye, ni qui arrête ; on ſe ſent toute la force de ſon eſprit, toute la préſence de ſa raiſon, toutes les lumieres propres de l'occaſion qui vient s'offrir.

Ceux qui ne travaillent pas de

bonne heure, faute d'y réfléchir, à se donner ce genre d'autorité, demeurent toûjours dans une secrete défiance, qui couvre la meilleure partie de leurs belles qualitez, & qui les efface presque toutes, si elle est apperçûë. Cette défiance produit naturellement la crainte; la crainte nous déconcerte, & ce désordre devient un puissant obstacle à l'usage de la raison & du mérite. Bien plus, qu'une défiance outrée vienne à s'emparer d'un homme qui parle en public, soit au Barreau, soit dans un Conseil, les fonctions de l'ame restent en lui suspenduës; son esprit s'égare, sa conception se ferme, son jugement se perd, sa mémoire se trouble, son imagination se tarit, sa langue se glace; tout l'homme est interdit dans lui, sans action, sans paroles : fût-il d'ailleurs un torrent d'éloquence.

Une défiance aussi excessive de soi-même ne se rassure pas quel-

quefois dans une converſation toute ſimple & tou e unie. On y paroît avec un air contraint qui ne pronoſtique rien que de vulgaire ; on y parle d'un ton embaraſſé, qui eſt la marque aſſez ordinaire d'un petit mérite, & qui laiſſe pour le moins une idée peu avantageuſe de nous. Mais une honnête liberté, dont un confiance bien fondée eſt la ſource, nous ouvre en ces rencontres un accès facile, nous fournit les choſes & les termes convenables, & nous concilie l'attention des plus critiques du cercle.

Cependant, il faut avoir ici de la retenuë à un certain degré. Premierement, par rapport aux perſonnes qu'on ne connoît point, on doit s'obſerver davantage, & les obſerver eux-mêmes ; eſſayer de découvrir leur caractere, & redoubler d'attention pour les pénétrer, ſi l'on ſoupçonne que ce ſont des hommes profonds,

Nous nous étendons ſur ce ſujet dans un autre Traité. * A l'égard des Princes, des Grands, & de tous ceux en général, que leur naiſſance & leur dignité établiſſent nos Superieurs, il eſt eſſentiel de rabattre de notre aſſurance; mais, ſans qu'une contenance trop timide y ſoit pourtant ſubſtituée. Il importe de bien connoître en ces rencontres le juſte temperament, le point précis entre les deux extrémitez. D'une part, que l'on prenne garde de ne pas choquer par une liberté d'égal à égal: d'un autre côté, que l'on ne ſe dégrade point par une honte ſervile; que la retenuë n'aille pas juſqu'à ôter l'aſſurance convenable, ni que l'aſſurance n'aille pas juſqu'à oublier le reſpect ſelon la meſure qu'il eſt dû.

Mais il y a des gens d'un certain état dans le monde, qu'il eſt bon de traiter toûjours avec un air de

* Aviſos al Varon atento.

ſuperiorité, lors même qu'on a recours à eux, & qu'on leur demande quelque choſe de leur reſſort. Car, ſi ces ſortes de perſonnages s'apperçoivent qu'on les reſpecte, je ne dis pas qu'on les apprehende, ils ſe montrent fiers & importans à toute outrance. Les hommes dont je parle ſont ordinairement de ceux que la naiſſance avoit ſagement humiliés, & que la fortune aveugle a tirés très-mal-à-propos de la pouſſiere. Dieu nous délivre du beſoin de tous ces gens-là, n'a gueres bas Officiers de quelque grand & fidelles hôtes d'anti-chambre.

L'aſſurance de la perſonne doit être encore proportionnée à ſon état. Dans un Orateur, qu'elle ſoit & modeſte & ferme; dans un premier Magiſtrat, qu'elle ſoit & ſérieuſe & grave; dans un Ambaſſadeur, qu'elle ſoit un peu fiere & engageante en même temps; dans un Général d'armée, qu'elle

ſoit hardie & réſoluë ; dans un Monarque, qu'elle ſoit tout enſemble & majeſtueuſe & facile. Au reſte, l'aſſurance ainſi reglée & meſurée ſied bien aux moindres conditions mêmes. Il eſt des Peuples entiers à qui elle ne coûte rien ; elle leur eſt preſque à tous naturelle, comme l'air déconcerté eſt naturel à d'autres Nations. Les Eſpagnols ſur-tout naiſſent avec un penchant à dominer qui leur inſpire de l'aſſurance en quelque ſorte dès le berceau : après cela, leur phlegme qui reſſemble à l'orgüeil ſans l'être, les y diſpoſe aiſément, & l'éducation enfin la perfectionne dans eux. Car, ils s'étudient uniquement à la ſuperiorité ; ainſi que quelques Peuples ne ſe forment qu'à la ſoupleſſe.

Pour abreger. Tels ſont les avantages de la liberté noble de l'ame. Elle ſert à rehauſſer tout en nous ; la figure même, la repréſentation, la démarche. Et ces

dehors, qu'on ne les regarde pas comme indifferens pour le fonds ; ils ſont des indices très-prévenans en faveur de ceux qui les ont : ils leur frayent le chemin à l'aſcendant ſi neceſſaire pour ajoûter aux choſes un grand prix. Cet aſcendant reléve leurs actions les plus communes, leur applanit mille difficultez qui ſe feroient à tout autre qu'eux, leur gagne toutes les avenuës de l'eſprit, & attire de leur côté tous les ſuffrages. On diroit qu'ils ont reçû de la nature une ſorte de droit d'aîneſſe à l'égard du reſte des hommes ; & qu'ils ſont faits pour les maîtriſer, ſinon à titre d'office, du moins à titre de mérite. Ce n'eſt pas après-tout, qu'ils ayent toûjours des qualitez fort ſuperieures à celles de bien d'autres ; mais, c'eſt que leur heureuſe hardieſſe prévaut à plus de mérite ſans elle, & les conſerve dans la poſſeſſion de ſuperiorité où elle les a enfin établis.

D'autres tout differens de ceux-ci ne ſortent, ſi on l'oſe dire, du ſein de leur mere, que pour tomber dans une eſpece de ſervitude. Ils ſont toûjours comme à la dépendance d'autruy pour en recevoir les impreſſions, les ſentimens, les goûts, les manieres : de tout cela, ils n'ont rien en propre ; ils ne vivent,pour m'exprimer ainſi,que d'emprunt, ſans aucun emploi de leurs facultez perſonnelles. C'eſt pourquoi l'un d'eux fut autrefois nommé : *Le débiteur du genre humain, & l'homme de rapport, & à la Moſaïque.* D'autres enfin plus mépriſables encore que ces derniers, ſe dévoüent par profeſſion à toutes ſortes de complaiſances ſerviles & de lâches flatteries. Ce ſont aſſez ſouvent ces hommes mêmes, que la nobleſſe de leur naiſſance a élevez au-deſſus du commun ; mais que la baſſeſſe de leur cœur doit mettre au niveau du plus abject vulgaire.

Cependant, quelques avantages qu'entraîne après ſoi la ſuperiorité dans la maniere de parler & d'agir, n'oublions point qu'elle eſt ſujette à des défauts. Un homme qui la pouſſe trop loin, eſt accuſé d'orgüeil, d'audace, de pédanterie, & d'affecter un empire deſpotique ſur tout le monde. Il faut tâcher de ſe rendre le maître des eſprits par les voyes que nous avons montrées, & non point prétendre d'en être comme le tyran.

CHAPITRE III.

L'attente, ou l'Homme qui ſçait attendre.

ALLEGORIE.

DAns un Char en forme de Trône, conſtruit d'écaille de Tortuë, & traîné par des Remores, l'ATTENTE alloit par les vaſtes plaines du temps au palais

de l'OCCASION. Elle avançoit d'un pas majeſtueux & lent ; tel que la MATURITE' le demande, ſans ſe hâter jamais, ni jamais ſe déranger. Elle étoit appuyée ſur deux couſſins que la NUIT lui avoit donnez: Oracles muets d'où viennent ſouvent les meilleurs conſeils. Elle avoit un air vénérable auquel chaque jour apporte de l'agrément ; le front ouvert & ſerein malgré ſes détreſſes ; les yeux modeſtes & les regards conduits par la DISSIMULATION ; le nez aquilin, ſigne de pénétration & de ſageſſe ; la bouche petite & les lévres reſſerrées, de peur qu'une parole de trop ne lui échappe; la poitrine large, afin d'y pouvoir garder mille ſecrets,& de les y laiſſer meurir tous, l'eſtomac d'une force étonnante, & propre à dévorer tout, à tout digerer. Son cœur eſt une eſpece de mer, où il s'éleve de furieuſes tempêtes ; une mer ouverte à tous les torrens

des paſſions. Mais, l'ATTENTE toûjours maîtreſſe d'elle-même, n'en paroît pas plus émûë ; ſa raiſon au-deſſus de ſes paſſions leur preſcrit des bornes qu'elles ne franchiſſent jamais. Son vêtement n'étoit pas magnifique ; il étoit propre néanmoins, comme ouvrage de la BIENSEANCE. Sa Livrée étoit de couleur verte, ſemblable à celle de l'ESPERANCE. Pour Couronne, une branche de Meurier ſymbole de la prévoyance lui ceignoit le front avec ces paroles : *Qui ſçait diſſimuler, ſçait reguer.*

La PRUDENCE conduiſoit la ſuite grave de l'ATTENTE. Cette ſuite n'étoit gueres compoſée que d'hommes ; on y comptoit fort peu de femmes. Tous marchoient avec quelque appuy, comme il arrive à des gens d'âge & à des Voyageurs. Les Italiens occupoient le premier poſte, moins pour avoir été les maîtres du monde, que

pour avoir ſçû l'être. Il y avoit après eux beaucoup d'Eſpagnols, aſſez peu de François, quelques Allemands & quelques Polonois. Ces deniers juſtifierent d'abord leur petit nombre, afin d'en prévenir le reproche : ils l'attribuerent plûtoſt au ſens froid qu'à l'eſprit peſant de leurs compatriotes. Au milieu de ces differentes nations, on decouvroit un grand vuide autrefois rempli par les Anglois, à ce qu'on dit ; mais depuis Henry VIII. ajoûtoit-on ; ils ne ſe trouvent plus à la ſuite de l'ATTENTE. Les Politiques Chinois formoient un groupe très-remarquable par la ſingularité de leur habillement & de leur figure.

Plus proche du Char de l'ATTENTE eſtoit l'élite des Grands-Hommes : comme elle les avoit ſignalez en couronnant leurs projets ; elle leur témoignoit encore ſon eſtime en les plaçant à ſes coſtez. Là paroiſſoit entr'autres

le Grand Fabius, qui par sa prudente lenteur arresta le plus rapibe foudre de guerre qu'eust eû Cartage, & rétablit l'honneur de la republique Romaine. Auprès de celui-ci, l'on voyoit les Fabius de chaque Nation; on y voyoit aussi des Philosophes, des sages, des hommes, les modelles & les maîtres des autres, par une patience à toute épreuve, & par une experience consommée. LE TEMPS regloit la marche de l'ATTENTE & de ses alliez. LA SAISON fermoit l'arriere garde escortée de l'INTELLIGENCE, du CONSEIL & de la MATURITE'.

Il étoit fort tard; lorsqu'une phalange d'ennemis furieux vint tout-à-coup donner l'allarme aux tranquilles Voyageurs. Ces ennemis de l'ATTENTE étoient, l'EMPRESSEMENT, le CONTRE-TEMPS, & cent autres de même espece qu'enfante l'IMPRUDENCE. L'ATTENTE sentit toute la grandeur

grandeur du peril préſent ; parce qu'elle ne ſe ſert point d'armes offenſives : ces armes ſont proſcrites de ſa milice, où toute impetuoſité eſt défenduë, & toute fureur eſt deſarmée. Elle commanda donc à la RETENUE de faire alte, & à la DISSIMULATION d'amuſer les ennemis ; pendant qu'on délibereroit ſur ce qu'il y avoit à faire. La déliberation fut longue à la maniere des Eſpagnols : mais enfin elle aboutit à un heureux ſuccès. Voici ce qui s'y paſſa.

Le ſage Bias, cet homme ſi maître de lui-même, & ſi fidele ſerviteur de l'ATTENTE, lui conſeilla d'imiter Jupiter, qui depuis long-temps n'auroit plus de foudre, s'il n'avoit ſçû temporiſer. Louis XI. Roy de France ne donna point d'autre avis que la leçon même qu'il avoit laiſſée à ſon ſucceſſeur pour bien gouverner : Que l'on diſſimule, dit-il, je ne ſçais

que ce moyen-là pour rallentir l'ardeur de nos ennemis, & rompre toutes leurs mesures. Dom Jean II. Roy d'Aragon, dit qu'il étoit à remarquer que la lenteur Espagnole avoit toûjours plus réussi que la vivacité Françoise. Le grand Auguste s'en tînt à ces deux mots: *Festina lentè.* Le Duc d'Albe ne fit que répeter sa pensée sur la journée de Lisbonne. Le Roy Ferdinand le Catholique s'étendit davantage; parce que politique habile, il sçût mieux attendre que personne; & que l'Attente est elle-même parfaitement versée dans la politique. Que l'on soit maître de soi, dit-il, & l'on pourra l'être des autres; le délai meurit les desseins, & produit les succès: au lieu que l'empressement fait tout avorter. Une vivacité qui n'est pas le fruit de la lenteur, n'est point seure: les choses peuvent alors nous échapper, aussi promptement que nous les

avions saisies ; & il n'est pas rare que le bruit de la chute soit le premier avis d'une entreprise manquée par trop de précipitation. Sçavoir attendre, c'est le propre des grands hommes ; c'est le dernier effort de l'empire sur nos passions. Les ames vulgaires ne furent jamais à l'épreuve du secret, de la patience, du temps, de la violence qu'il se faut faire pour n'éclater qu'à propos. Ferdinand conclut par ce Proverbe Catalan: *Deù no pega de bastò, sino de saò.*

L'Empereur Charles-Quint fut choisi pour terminer la séance. Il dit à l'ATTENTE, que si elle vouloit vaincre, elle n'avoit qu'à combattre, ainsi qu'il avoit appris d'elle autrefois à le faire. C'est-à-dire, qu'elle n'avoit qu'à s'escrimer de la bequille du tems, plus seure & plus efficace que la massuë acerée d'Hercule. L'ATTENTE recüeillit les suffrages du Conseil assemblé ; elle les suivit

tous si ponctuellement, qu'enfin & peu à peu elle vint à bout de ses ennemis, que la patience & le temps dissiperent. LE JUGEMENT, comme president a la déliberation, vint raconter toute l'affaire à l'ILLUSION qui n'y étoit pas : celle-ci résolut d'en profiter & de se desabuser.

CHAPITRE IV.

De la grandeur d'Ame.

L'Ame a sa beauté qui lui est propre, & dont elle reçoit infiniment plus de lustre, que le corps n'en emprunte de la beauté qui lui convient. Qu'est-ce qu'une belle ame? c'est une ame généreuse, noble, magnanime, grande en un mot : cette beauté interieure en fait le prix, comme la beauté exterieure fait l'ornement du corps. Mais l'une merite encore plus de vraies loüanges, que

l'on n'en donne de fausses à l'autre.

La grandeur d'ame qui fait selon moi, la beauté de cette partie immortelle de nous-mêmes, ne sçauroit se trouver que dans un très-petit nombre de personnes. Elle suppose une noblesse, une élevation inconnuë au commun des hommes. Le courage n'est pas absolument incompatible avec la bassesse de cœur, une passion peut le fournir au besoin. Mais, pour ce qui est de la grandeur d'ame, ceux à qui elle manque n'y suppléeront jamais, parce qu'ils n'en ont pas même l'idée. Auguste montra bien qu'il la connoissoit, lorsqu'il sçût se mettre au-dessus des reproches amers d'un peuple volage : sa gloire s'agrandit plus pour les avoir oubliez, que la liberté Romaine ne se signala pour les lui avoir faits.

La grandeur d'ame ne se sépare

point de la générosité ; elle ne se borne pas à dire du bien d'un ami, ou à lui en faire ; elle va jusqu'à dire du bien d'un ennemi, & elle se plaît même à lui en faire. Maxime fondée, il est vray, sur le Christianisme : mais aussi prétens-je que le Christianisme est le fondement de la grandeur d'ame qui s'étend à tout, & n'exclut personne. Cette vertu reçoit son principal éclat des occasions les plus propres à se venger : bien loin de les fuir pour n'en être point émuë, elle les envisage fixement, pour convertir la plus facile vengeange , en une action de générosité qui étonne.

C'est par-là que Louis XII. Roy de France s'acquit une gloire qui passera à tous les siecles. Car, les François, j'entens ceux qui sont d'une haute naissance ou du premier merite, eurent toûjours l'ame noble & grande. Quelques per-

ſonnes donc, qui avoient offenſé Louis, lorſqu'il n'étoit que Duc d'Orleans, en apprehenderent le reſſentiment & leur diſgrace, lorſqu'il fût monté ſur le Trône. Mais, ce Prince magnanime diſſipa toute leur crainte par ces paroles, que l'on citera toûjours, & qu'on ne ceſſera jamais d'admirer : *Le Roy de France ne venge point les injures du Duc d'Orleans*. Les ames ordinaires ont de la peine à croire une action auſſi heroïque, & ne la comprennent point, parce que la raiſon de ſe venger leur eût paru trop juſte pour s'en refuſer la ſatisfaction. Mais, oſera-t-on le dire ici, après l'un des plus célebres Poëtes ? Ouy ; les animaux ſont ſouvent plus généreux que nous: ils ont une ſorte d'humanité en des rencontres, où l'homme n'a que de la ferocité : & s'ils dégénérent quelquefois ſur cela, ne ſeroit-ce point que l'exemple de l'homme les auroit corrompus ?

Ces expreſſions de Martial ſont un peu fortes ; mais le ſens eſſentiel qu'elles renferment n'eſt que trop vray à notre confuſion.

D'une autre part, non ſeulement la grandeur d'ame n'eſt pas contraire à la politique ; mais elle rend même aimable la raiſon d'état qui plaît le moins. Dom Jean II. Roy d'Aragon en eſt un exemple illuſtre. Lorſqu'il ſe vit maître de la Catalogne, ce champ ſi fecond pour lui en lauriers, il fit ſucceder à la plus violente indignation, la clemence la plus inoüie. Vainqueur d'un peuple trop digne de ſa colere, il voulut l'être encore de ſoi-même. Dom Jean entra dans Barcelonne, non comme un fier conquerant dont l'aſpect farouche frappe d'effroy les vaincus ; mais, comme le Pere de la patrie, comme le Monarque legitime & le meilleur des Princes qu'on revoit avec joye au retour de quelque

conquête ſur les ennemis. Nouvelle maniere d'entrer triomphant dans une Ville dont la réſiſtance opiniâtre a coûté tant de ſueurs & de ſang ! Nouvelle maniere de ſe venger.

De plus, la grandeur d'ame ne ſe ſçait point autrement gré, des victoires qu'elle remporte ſur ſa plus dangereuſe rivale, qui eſt l'envie. C'eſt la verité qu'elle ne néglige pas ces ſortes de triomphes ; mais elle ne s'en glorifie point. Si ſon mérite lui attire quelque préference, au mépris de ſes concurrens, elle eſt incapable d'en faire parade : ennemie de toute oſtentation, elle abhorre ſur-tout un certain air de hauteur, qu'on affecte ſi volontiers en ces occaſions avantageuſes. Elle ſe relâche même quelquefois de ſes droits ; mais, elle ne perd rien à en uſer de la ſorte : ce qu'elle cede ſans interêt, & comme à pure perte pour elle, lui eſt ordinaire.

ment reſtitué avec uſure. Elle peut auſſi tourner en avantage un défaut de la nature, ou une diſgrace de la fortune ; pourvû que ce ne ſoient point de ces flétriſſures qui diffament, & dont nulle induſtrie ne doit être une compenſation. C'eſt une glorieuſe ſituation que de pouvoir ainſi s'orner de ſes malheurs & de ſes défauts mêmes. En effet, lorſqu'un homme ſçait prévenir avec franchiſe, ſur les uns ou ſur les autres, il ferme la bouche à quiconque & ſe trouve à l'abri du reproche. L'aveu qu'il fait alors, n'a rien de rampant ni de plaintif ; il le fait par une noble ſincerité qui lui gagne l'eſtime des honnêtes gens. Au lieu que la loüange que nous nous donnons nous avilit ; le blâme que nous nous attribuons de bonne foy nous honore.

La grandeur d'ame nous ſert encore comme de bouclier contre les injures, contre les raille-

ries & contre les veritez mêmes qui nous ſeroient reprochées. On brave ces petits incidens de la vie humaine par une honnête diverſion ; par un mot qui fait plaiſir à qui nous offenſe ; par une politeſſe qui donne le change à l'aggreſſeur, par un air d'aiſance qui le fait taire ſans lui rien dire ; par je ne ſçais quelle contenance gratieuſe, qui le déconcerte, ſans vouloir le choquer. Car ces manieres ſont comme les compagnes inſéparables de la grandeur d'ame. Elles ennobliſſent nos actions en atteſtant la nobleſſe du principe, d'où elles partent en effet.

Le ſouverain même, à la faveur des dehors faciles de la grandeur d'ame, ne craindra point de deſcendre en quelque ſorte de ſon rang, pour ſe réduire à la popularité. Qu'il n'apprehende pas de ſortir d'une réſerve majeſtueuſe pour ſe montrer ſimplement homme ; parce que l'homme eſt plus

grand en lui que le Monarque. Il peut ſans riſque ſe plier aux manieres d'un particulier, & paroître comme oublier qu'il eſt le maître : ſes actions toûjours nobles, quoique communes, feront aſſez ſouvenir les autres qu'il eſt leur Roy, & qu'il mériteroit de l'être, s'il ne l'étoit pas. Il eſt vray toutefois qu'il y a des bornes à mettre ici, pour ne ſe point ravaler. Mais, l'élevation toute ſeule du rang inſtruit aſſez ſur cet article, & nous diſpenſe d'y inſiſter. Il eſt bien plus à craindre pour les grands d'être trop hauts, que trop populaires.

Après tout, il ne faut pas s'imaginer que la grandeur d'ame n'ait point de vices à combattre. Mais, humble & modeſte elle ſe les ſoumet, & ſubſtituë à leur place des vertus dont elle dérobe aux hommes la connoiſſance autant qu'elle peut. La baſſeſſe eſt le vice odieux dont elle triomphe

à découvert & avec quelque ſorte de fierté. Tout genre de lâcheté ; jalouſie, trahiſon, vengeance, envie, petiteſſe d'eſprit ou de cœur ; tout cela eſt ſi oppoſé au caractere d'une grande ame, qu'elle ne ſçauroit diſſimuler l'horreur extrême qu'elle en a. Que ſi rien ne l'oblige de s'expliquer à cet égard, ſa conduite du moins eſt toûjours l'interprete fidele de ſes nobles ſentimens.

Voilà certainement en quoy conſiſte le vray Heroïſme. Sans la grandeur d'ame, on n'eſt point veritablement un grand homme, & avec elle on l'eſt, de quelque condition d'ailleurs que l'on ſoit.

Cependant, elle n'a gueres, ce ſemble, ſa ſouveraine perfection que dans les perſonnes, ou d'une haute naiſſance, ou d'un grand mérite. Tout le monde ne le croit pas ainſi ; mais ceux qui pénétreront bien la nature, l'étenduë & l'exercice de cette vertu, ſe ran-

geront peut-être de mon côté. Quoiqu'il en soit, la hauteur du rang & la grandeur du mérite y donnent pour le moins un nouveau lustre, si elles n'y ajoûtent pas un nouveau degré de perfection.

CHAPITRE V.

Du sçavoir propre de l'honnête homme dans le commerce du Monde.

IL y a des gens en qui brille un certain sçavoir agréable, une certaine érudition honnête & d'usage, qui les fait recevoir par-tout avec plaisir, & rechercher même avec empressement. Cette science est dans un ordre tout separé des autres : on ne la trouve point dans les Livres, & on ne l'apprend point dans les plus sçavantes Academies. Quelles sont donc les sources où on la puise ? c'est le.

discernement ſûr, c'eſt le bon goût.

On voit des hommes qui ont un génie particulier pour apprécier au juſte, & pour recüeillir tout ce qui peut amuſer & inſtruire; qui ſont parfaitement au fait ſur les affaires du temps, & qui ſçavent en un mot tous les ſujets leſquels intereſſent davantage dans le commerce de la vie. Voilà les oracles de la ſocieté, & les maîtres en l'art d'y plaire. C'eſt eux qu'il faut écouter pour ſe former à la ſcience propre d'un homme de bon commerce dans le monde. Car, cette ſcience ſe communique de l'un à l'autre, par la voye de la converſation: il ſe fait alors peu à peu une tradition de choſes utiles & amuſantes: ces connoiſſances ſe tranſmettent encore à d'autres, qui en deviennent ſucceſſivement les dépoſitaires; qui enrichiſſent par leur travail ce fonds qu'ils ont commencé ſur le

travail d'autruy, & qui ſont à leur tour les modeles du diſcernement ſûr & du bon goût, d'où dépend la ſcience dont je parle.

En effet, chaque ſiecle donne toûjours des hommes d'un caractere à perpetuer cette ſcience. Le nôtre en compte qui valent peut-être autant de ce côté-là, que nos anciens. Ceux-ci, je crois, n'ont gueres d'autre avantage ſur nous, que d'être venus les premiers, & de n'être plus. La preſence des perſonnes en diminuë ordinairement le prix : & fût-on un prodige de vertu, d'eſprit, d'érudition, d'habileté ; on a beſoin d'un autre ſiecle, ou d'un autre Pays que le ſien, pour obtenir toute l'eſtime qui eſt dûë à ces éminentes qualitez. La loüange ſe meſure ſur la diſtance des temps & des lieux ; elle eſt comme un hommage forcé que l'on recule autant qu'il ſe peut, & que l'on aime toûjours mieux rendre de

loin

loin que de près. Au contraire, le blâme eſt une ſorte de taxe que l'envie ou le préjugé impoſent d'avance, ſur le mérite des contemporains & des compatriotes.

Revenons. Le premier objet de l'érudition agréable & d'uſage, eſt ce qui ſe paſſe actuellement dans le monde; c'eſt l'état des Cours Etrangeres, les divers théatres de la fortune, les uſages & les mœurs des differens Pays, les reſſorts & les interêts qui font agir aujourd'hui, les plus remarquables actions des Princes & des Grands, & les évenemens ſinguliers de la politique; les principes, les effets, & les merveilles de la nature; les injuſtices, les revers & les caprices imprévûs du ſort. En ſecond lieu, l'on recüeille ce qu'il y a de plus beau dans les Ouvrages de Litterature; ce qu'il y a de plus intereſſant dans les nouvelles, de plus relevé dans les diſcours d'éloquence, de plus

picquant dans les Livres de critique; ce qu'il y a de plus instructif dans l'Histoire, ce qui a fait échoüer ou réüssir tant d'entreprises, les bruyans préparatifs de guerre, & les grands combats donnez sur terre ou sur mer. Objets de suspension entre l'espe-rance & la crainte pour l'Univers! Ample matiere pour la Renommée, tantôt trompée & tantôt trompeuse.

On se fait encore un recüeil de quelques faits abregez, ou tragiques ou plaisans; de Sentences des sages, d'heureux *Inpromptu*, de bons mots, de pointes d'Epigrammes, de reparties vives, & de tous les Jeux d'esprit qui ne blessent point la vertu. Provision necessaire, pour être d'un entretien qui plaise & instruise. Les Auteurs anciens nous en fourniront une petite partie, & les recens la meilleure. Tout ce qui est, pour ainsi dire, d'aujourd'hui & de

fraîche date en matiere de bons mots, de maximes courtes, de traits ſérieux ou burleſques, picque à coup ſûr notre goût. Car l'agrément naturel de toutes ces choſes eſt encore aſſaiſonné d'un autre agrément, qui eſt celui de la nouveauté. Des axiomes ſurannez, des faits mille fois entendus, des jeux d'eſprit uſez à force de les redire, ne ſont bons qu'à groſſir des collections vermoulues, à quoy les petits Grammairiens & les Pedans ſont condamnez.

Mais, la partie du ſçavoir qui diſtingue davantage l'honnête homme; c'eſt la connoiſſance parfaite des Grands, des premiers Acteurs ſur la ſcéne de ce monde. Il ſçait quel rôle ils joüent, & comment ils s'en acquittent; par quels motifs & par quels endroits ils ſont blâmez ou applaudis. Il connoît dans chaque Royaume les hommes illuſtres par leur naiſ-

ſance, par leur rang, par leur ſcience, par leur habileté par leur mérite, & ſur-tout par leur vertu. Ces derniers ſont dans un état comme des aſtres, qui en font & la gloire & la proſperité. Juge éclairé & équitable, il péſe lui-même ces bonnes qualitez ſans les ſurfaire, ni les diminuer: & pour ce qui eſt des mauvaiſes, ſage & diſcret, il ſçait les taire; à moins que le devoir ne l'oblige de les dire. Car il examine & pénétre la bizarrerie de l'un, la foibleſſe de l'autre, la vanité de celui-ci, la baſſeſſe de celui-là; en un mot le défaut particulier auquel ils ſont marquez, & qui balance le mérite qu'ils ont d'ailleurs. Avec ces connoiſſances établies ſur un diſcernement profond, il raméne au point exact du vray tant de choſes, tant de diſcours, tant de faits que l'on met tous les jours à plaiſir ſur le compte des Grands: & s'il ne

réussit pas à détromper sur cela les autres, il a du moins la secrete satisfaction de n'être pas du nombre des aveugles.

Au reste, cette science de commerce & de societé sert quelquefois plus, que ne pourroient faire tous les Arts liberaux ensemble. Elle n'exclut pas néanmoins les autres sciences, quelque sérieuses que soient celles-ci ; elle doit au contraire les regarder comme son plus ferme appui. Ainsi, ce n'est point dans le parallele de son excellence, mais uniquement dans le parallele de son usage avec celui des autres sciences plus profondes, qu'elle leur est quelquefois préferable. J'ajoûte qu'étant le fruit du bon goût, elle est aussi pour user de cette expression, la parure des plus sublimes connoissances : c'est à elle qu'il appartient de les bien mettre en jour, & de les élever en honneur dans l'entretien. J'estime encore que très-

vent, il eſt plus utile de ſçavoir écrire bien une Lettre, ou placer un mot à propos, que d'avoir entaſſée dans ſa tête toute l'érudition des Bartoles & des Baldes.

Auſſi, ce nous eſt un précieux avantage, que chaque ſiecle ait produit des gens habiles dans l'art d'obſerver tout ce qui contribuë au ſçavoir plus propre de l'honnête homme, dans le commerce du monde. Combien de bons mots ne ſeroient jamais venus juſqu'à nous, ſans ces échos fideles qui les ont redits à d'autres ſucceſſivement, & que quelques plumes ont enfin rendus immortels? Combien d'illuſtres Anecdodes, des Alexandres, des Céſars, des Alphonſes d'Arragon; combien de ſages Axiomes; combien de traits ingénieux auroient échappé à l'Hiſtoire ou à la Poëſie, ſans ces Bibliotheques vivantes, d'où les Auteurs contemporains ont ra-

maſſé tout cela pour le plaiſir & pour l'inſtruction de la poſterité ? Tréſors ineſtimables dont on a herité d'âge en âge ; comme nos neveux heriteront de ceux que notre ſiecle y ajoûtera. Tréſors d'autant plus dignes d'être recherchez, qu'ils ſont les vrais richeſſes de l'eſprit.

Mais ceux qui poſſedent cette ſcience agréable & utile, ne ſont pas en grand nombre. Il faut les chercher, ainſi que Diogéne cherchoit un homme le flambeau à la main, en plein jour. Si vous en découvrez quelqu'un, ſaiſiſſez l'occaſion de recüeillir précieuſement les fruits de ſon rare talent. On court avec ardeur & avec raiſon, après les Ouvrages d'eſprit où regnent le goût exquis & le diſcernement juſte : mais ne devroit-on pas encore plus étudier des hommes, qu'on ſçait être les modeles de l'un & de l'autre ? L'amour d'un vil interêt ne

nous porte que trop à rechercher certaines perſonnes ; mais ici, c'eſt un deſir honnête qui nous anime, c'eſt le deſir d'apprendre des autres, & de partager avec eux des biens qui nous enrichiſſent, ſans les appauvrir. Gardons-nous d'être de ceux qui ſe refuſent à eux-mêmes l'avantage de ſçavoir, pour ôter à autruy la gloire de les avoir inſtruits.

Après tout, une infinité de gens voyent ordinairement tout ce ce qu'il y a de beaux eſprits, d'eſprits ornez, & s'en reviennent toûjours chez eux auſſi brutes & auſſi vuides qu'ils en ſont ſortis. C'eſt que quand le fonds manque abſolument, rien ne ſçauroit le remplacer. Semblable à l'ingenieuſe Abeille qui démeſle les fleurs propres à compoſer ſon miel ; un homme qui a du goût remarque les faits, ou les traits ſpirituels & choiſis que les maîtres de l'Art ſément à propos

dans la converſation ; & il eſſaye de les imiter, afin d'exceller comme eux avec les ſoins & avec le le temps. Mais, ces obſervations ne ſe font point, par celui à qui le goût manque : c'eſt de l'ambroſie & du nectar perdus pour lui ; il ne lui faut que des mets groſſiers; Quels caracteres d'hommes pour le commerce de la vie, d'être toûjours comme renfermez dans un cercle de choſes les plus triviales & les plus futiles !

D'autres ne ſont pas moins mépriſables, par l'état d'ignorance qu'ils affectent. Ils ne s'acquittent bien que de toutes les fonctions animales : ils n'ont d'autre ſcience que celle des viandes, dont un grand repas peut être compoſé ; d'autre goût que celui des bons morceaux & des differentes liqueurs ; d'autre entretien que ſur les ragoûts, dont tous les divers noms leur ſont parfaitement connus. Que font chez

eux les facultez de l'ame? la raison y eſt endormie, l'eſprit dans l'inaction, le jugement ſans uſage, & la memoire vuide. Ils ne different de la lie du peuple ſi abject à leurs yeux, que par les objets des ſens, par leur faſte, & par leur bonne-chere. Ce n'eſt point là vivre en hommes, & c'eſt encore moins vivre en hommes de condition. La moitié de la vie ſe paſſe dans le grand monde à parler & à s'entretenir; il eſt honteux qu'on néglige de le faire avec fruit & avec dignité.

CHAPITRE VI.

Ne ſoyez point inégal.

SATYRE.

LEs défauts ont beau ſe trouver dans un grand homme, ils n'en ſont pas moins des défauts pour cela; ils n'en frappent même

que davantage. Une tache ne choque-t-elle pas plus ſur une magnifique étoffe, que ſur une étoffe groſſiere? Or, entre les défauts des Grands, l'un des plus ordinaires & qui paroît le plus, c'eſt l'eſprit d'inégalité : ils y ſont plus ſujets que le vulgaire, parce qu'il leur eſt très-naturel, & qu'ils ſe plaiſent même à l'affecter. Cependant, lorſqu'ils l'ont, ce défaut, qu'arrive-t-il? Leur conduite n'eſt plus qu'une alternative de bien & de mal, d'amour & de haine, de faveur & de diſgrace. Ce ſont des diſparates éternelles.

Témoins d'un caractere ſi étrange, de nouveaux Courtiſans ſe croyent à tout moment perdus ſans reſſource; mais les vieux ne s'en allarment gueres. Le train de la Cour eſt un art qui a ſes Maîtres & ſes Apprentifs: à ceux-ci, c'eſt une occupation, un embarras; à ceux-là, ce n'eſt qu'un amuſement & un jeu. Les premiers

trouvent de quoy ſe relever le courage dans ce qui l'abbat aux autres ; ils ſçavent par une ſcience experimentale, que la même inconſtance qui les maltraite aujourd'huy, pourra les careſſer demain. C'eſt ainſi que de l'origine du mal, ils s'accoûtument à en attendre le remede. Mais après tout, ô l'homme ſage, que celui qui d'un œil tranquille, voit les écüeils d'une Cour orageuſe, qui en eſſaye, comme la ſonde à la main, les profondeurs ; qui n'en eſpere & n'en craint point trop ; qui ne compte ſur rien, afin que rien ne le ſurprenne !

En effet, un Prince inégal ne ſuit d'autres guides que le hazard, le caprice, la bizarrerie, l'humeur ; ni la raiſon, ni le mérite, ni le choix ne le déterminent. Le matin, il dit *ouy*, & le ſoir, *non* ; il paſſe en une heure du blanc au noir pour mortifier, ou pour gracieuſer, ſans qu'aucun motif l'en-

gage à une partie de la disjonctive, plûtôt qu'à l'autre. Mais, pourquoy les Grands ſont-ils ordinairement plus fantaſques, & par conſequent plus inégaux que les petits? C'eſt que les Grands étant libres de toute gêne & de toute crainte, ils peuvent prendre plus aiſément leur fantaiſie pour loy. Bien plus, dans l'idée de quelques Grands, idée chimerique: vouloir tantôt une choſe, & puis ne la vouloir pas, c'eſt nous montrer qu'ils ſont & leurs maîtres & les nôtres. Il y a donc communément plus loin de l'état de grandeur à la ſageſſe, que de l'état de ſubalterne. Quoiqu'il en ſoit, le ſage eſt toûjours égal. Si les circonſtances demandent qu'il change quelque choſe à ſa conduite, il le fait: mais, ce n'eſt point là être inégal, ce n'eſt point changer, à proprement parler; c'eſt ſe conformer à la droite raiſon, qui veut que l'on ſe prête

aux temps : c'eſt ſageſſe, parce que c'eſt neceſſité, & c'eſt égalité d'ame, puiſque c'eſt ſageſſe.

Non ſeulement les Grands ſont plus ſuſceptibles d'inégalitez à l'égard des perſonnes qui les approchent, mais ils le ſont encore à l'égard de la vertu ; afin, ce ſemble, que tout reſpire en eux le pouvoir abſolu & l'entiere indépendance. Demetrius pouſſa loin ces variations ; & il ne manqua pas auſſi de Cenſeurs qui le ſervirent bien par leurs picquantes Satyres. Chaque jour, Demetrius étoit un autre que lui-même. Mais la guerre & la paix en faiſoient deux hommes ſi differens, que l'on n'y voyoit pas un ſeul trait de reſſemblance, pour les mœurs. Pendant la paix, il réuniſſoit en lui tous les vices ; & pendant la guerre, toutes les vertus. En guerre avec les ennemis de l'Etat, il étoit en paix avec la vertu ; & en paix avec les ennemis de

l'Etat, il étoit en guerre avec elle. Que l'oiſiveté ou l'occupation cauſent d'étranges changemens dans le cœur de l'homme ! Mais, il n'y eût jamais d'inégalité pareille à celle de Neron. Neron, ce monſtre en tout genre de vices, le fut encore dans celui-ci, parce qu'il étoit à la fois, & le maître du monde & l'eſclave de lui-même.

Quelques-uns naiſſent vicieux, & le deviennent de plus en plus, manque de fermeté pour ſe combattre & ſe vaincre. D'autres ſe rendent bons & parfaits, à force de gagner ſur eux, & de ſe réduire, en telle ſorte qu'ils ont preſque changé de nature. L'inégalité ne ſeroit digne que d'éloge, ſi elle alloit ainſi du mauvais au bon, & du bon au parfait ; mais elle entraîne communément du mal au pis, & du pis à l'extrême. Nous voyons toûjours le mal comme en face, & le bien com-

me de côté : l'un vient au-devant de nous, & l'autre nous fuit en quelque ſorte ; l'un ſe montre à nous ſous l'idée du plaiſir, & l'autre ſe cache à nous ſous l'idée de la peine.

Cependant, l'inégalité eſt-elle donc un ſi grand défaut? Tout cet Univers roule ſur des alternatives ; pourquoy l'homme qui en eſt l'abregé, n'en ſeroit-il pas auſſi l'imitation à cet égard ? Le même climat offre à nos yeux de hautes collines, & de profondes vallées : ſymbole des hauts & des bas d'un eſprit inégal. Et néanmoins, ce mélange fait la richeſſe & la beauté du climat où il ſe trouve. Eſt-il rien de plus inégal que le temps ? Il paroît tantôt couronné de riantes fleurs, & tantôt heriſſé de triſtes frimas. En un mot, il regne en ce monde une viciſſitude continuelle, d'où réſulte enfin la plus parfaite harmonie. Ainſi, l'homme ſans ceſſe inégal, & Prothée par

par l'eſprit, comme celui de la Fable l'étoit par la figure; n'en feroit-il pas plus parfait?

L'eſprit de l'homme ne doit pas changer d'aſſiette, ainſi que l'Univers change de face : la perfection de l'un eſt differente en ce point de la perfection de l'autre. Cet Univers eſt comme une ſcéne générale, où tous les changemens imaginables ſe doivent repréſenter : l'homme n'eſt que comme un perſonnage de cette ſcéne; le caractere en doit être unique, ſuivi, ſoûtenu, toûjours ſemblable à ſoi-même, à moins qu'il ne change préciſément pour paſſer à un meilleur état. Tout autre changement oppoſé à la raiſon, eſt pour le moins une legereté, que l'on appellera toûjours un défaut.

Il y a encore des hommes ſi inégaux, ſi diſſemblables à eux-mêmes dans leurs jugemens, ſoit en matiere de litterature, ſoit en matiere d'affaires, qu'ils ſemblent

prendre plaiſir à démentir leur mérite & leur réputation. Ils parlent & jugent quelquefois ſi ſenſément, qu'on eſt charmé de les entendre ; & d'autres fois, il n'y a pas l'ombre du bon ſens dans ce qu'ils avancent & ſoûtiennent ; ils font pitié. Ce ne ſont pourtant pas ici de ces eſprits journaliers, qui quoiqu'ils faſſent, tantôt rencontrent bien, & tantôt rencontrent mal. Ceux que je blâme, ſont ces hommes foibles & verſatiles à qui la prévention ou l'affection attaquent le jugement ; & qui vaincus par l'une ou par l'autre, nomment aujourd'huy déteſtable ce qu'ils nommoient hier merveilleux. Le commerce de ces gens-là n'eſt gueres recherché. Quelques ſervices qu'ils ſoient en état de rendre ; parce qu'enfin ils ont beaucoup de fonds, on ne ſçait jamais bien à quoy s'en tenir avec eux. Sont-ils prévenus, ou ne le ſont-ils pas ? eux ſeuls le

ſçavent ; attendons pour les conſulter, qu'ils nous ayent dit ce qui en eſt.

CHAPITRE VII.

L'Homme de toutes les heures, ou l'Homme qui ſçait ſe prêter à tout.

LETTRE DE L'AUTEUR A SON AMI LASTANOSA.

ON ne doit pas toûjours rire comme Démocrite, ni pleurer toûjours comme Heraclite, cher Laſtanoſa. Lorſque le Sage des ſaintes Lettres nous parle du temps, il nous en marque le different emploi. Qu'il y ait un temps pour le travail, & un temps pour le repos, un temps pour ſoi-même & un temps pour les autres. Chaque choſe doit avoir ainſi ſa place, non ſeulement afin de tenir une conduite qui ne déborde pas, mais afin de ſe mettre en état de ſuffire à tout.

Quiconque en eſt venu à ce point, de partager de la ſorte toutes les heures de ſa vie, il peut contenter tous les goûts, & faire les délices du genre humain. L'homme eſt déja de ſon fonds comme un leger crayon de tout ce qui ſe voit dans la nature; qu'il tâche de devenir encore par ſon travail comme un précis de tout ce que comprend ici-bas la vie civile & morale. Pour moi je ne puis pas nommer génie heureux, celui qui eſt renfermé à une ſeule choſe, fût-ce la plus curieuſe & la plus ſublime des ſciences. Que ſera-ce donc, ſi l'unique choſe qu'on ſçait, n'eſt que commune? Tel eſt néanmoins l'apanage de preſque tous les gens à emploi dans le monde: le ſoldat ne parle que de ſes campagnes, le Marchand, que de ſon négoce, le Financier que du prix de l'argent, l'Homme de Palais que de procedures: ils ne ſçavent rien da-

vantage. Ces discours toûjours sur le même ton ennuyent à la mort ; on y ferme les oreilles, ou bien si on les y ouvre, ce n'est que pour en contrefaire mieux les Auteurs, & les rendre plus ridicules. La vie humaine veut de la diversité dans ses circonstances, ainsi que l'harmonie demande de la varieté dans ses tons.

Cependant, il y a des gens que l'on souhaite de connoître, quoiqu'ils ne puissent gueres fournir à deux matieres differentes. Mais, on ne les voit qu'à mesure qu'on a besoin de leurs lumieres : & alors on se condamne volontiers à essuyer tout l'étalage de leur sçavoir unique. D'autres dont on se passeroit bien, parce que ce sont des esprits frivoles ne finissent point ; quand ils ont une fois entamé le chapitre de leurs minuties, de leurs petits contes fades, de leurs prétendus bons mots qu'on sçait par cœur depuis long-

temps. C'eſt là leur fort ; ils s'y jettent à tort & à travers , & ils s'y tiendront les heures entieres, ſans qu'on les en puiſſe tirer. Vrais ſiſyphes de la converſation qu'ils font toûjours rouler de la même maniere. Tout homme ſenſé redoute ces diſeurs de bagatelles circulaires & de fadaiſes paraſites qui reviennent ſans ceſſe. Ce ſeroit mettre la patience humaine à une trop rude épreuve , que d'avoir ſouvent à ſouffrir ces entretiens accablans : on aimeroit mieux , pour s'y ſouſtraire , ſe confiner à jamais dans la ſolitude de ſon cabinet. Les diſcours de certains mécontens qui rebattent éternellement l'injuſtice qu'on leur fait,me paroiſſent encore plus inſupportables. Enfin , je ne ſçais ce que je ne donnerois point pour être délivré de quiconque , n'a qu'une choſe dans l'eſprit.

On ſe ſoulage , cher Laſtanoſa, de l'ennuyeuſe monotonie de ces

entretiens, par le commerce de quelques amis capables de ſe prêter à tout, à la difference des perſonnes, à la diverſité des occurrences, à la varieté des ſujets de converſation. Un ſeul ami de ce caractere tient lieu de mille autres : on ne peut trop cherir ce treſor, après avoir été aſſez heureux pour le rencontrer. L'ami dont je parle eſt né avec un grand cœur, avec une intelligence vaſte, avec un génie rare & un goût univerſel. Les qualitez de ſon cœur le plient à la portée de quiconque lui parle ; & il eſt toûjours diſpoſé à s'y permettre. Les qualitez de ſon eſprit lui fourniſſent de quoi ſoûtenir également un ſujet ſerieux ou plaiſant : il eſt toûjours prêt de le traiter autant de temps qu'on le juge à propos, & jamais au-delà. Un mot, ſur quelque matiere que l'on vienne à tomber, eſt un ſignal qui lui fait quitter ſans peine le diſcours

commencé, pour entrer dans l'autre qui y ſuccede. Auſſi poſſede-t-il toutes les parties de la ſcience d'uſage & de ſocieté, ſans compter l'érudition qui conſacre ce que l'on appelle un Sçavant dans la République des Lettres. Avec ce fonds abondant, un ſeul homme ſe proportionne & plaît à tous.

Un ſeul mets envoyé du Ciel à nos peres, pût autrefois les nourrir & contenter tous les divers goûts. C'eſt le ſymbole de ces eſprits qui ont acquis de quoi ſe transformer en tout, & ſatisfaire tout le monde. Outre qu'ils ſe donnent quelque choſe de plus qu'une ſimple teinture des Mathematiques, de la Philoſophie, de la Theologie même, de l'Hiſtoire, des Médailles; des Humanitez; ils s'entendent encore à la Peinture, à la Sculpture, aux Jardins, à l'Architecture. Cependant, ces idees ſi étrangeres les

unes aux autres, ne ſe heurtent point, ne ſe croiſent point en eux: ils les ont conçûës très-diſtinctement, & ils les rendent dans l'occaſion avec la même clarté qu'ils les ont compriſes. Il ſeroit bien étrange que de tels hommes ne penſaſſent & ne vêcuſſent que pour eux-mêmes. Mais nous en connoiſſons dont la politeſſe & la facilité de mœurs nous accordent volontiers quelque portion de leur temps.

Au reſte, tant de belles connoiſſances ſont encore moins les fruits d'un travail pénible, que de l'emploi du talent qui a été donné pour y parvenir. Un talent, un génie étendu ne doit point ſe reſſerrer à un ſeul objet : ce ſeroit ſe manquer & à ſoi-même & aux autres. Puiſqu'on a reçû du Ciel un bien, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, indéfini, ce ſeroit une ingratitude extrême que d'en fixer ou d'en épargner l'uſage. Il eſt

permis aux génies bornez de ſe renfermer dans une ſeule choſe, & d'y attacher leur goût : la nature ne leur a ménagé qu'une très-petite ſphere, qu'ils s'y tiennent à la bonne heure, pourvû qu'ils ne nous fatiguent point du ſçavoir unique auquel ils ſont limitez. Mais un génie univerſel qui a ſçû s'employer & s'enrichir avec le temps, s'accommode & ſe tourne à tout : il change de diſcours, & prend divers tons, à meſure que l'agrément & la bienſéance de la ſocieté le demandent. Etre toûjours ſur le ton grave, c'eſt nous appeſantir ; railler toûjours, c'eſt nous affadir ; toûjours philoſopher, c'eſt nous jetter dans la pendanterie ; toûjours critiquer, c'eſt vouloir faire de nous des Scholiaſtes & des Commentateurs. Chaque matiere d'entretien a ſon temps convenable & borné, ainſi que chaque fruit a ſa ſaiſon propre & limitée.

Cette maxime, perſonne ne l'obſerve mieux qu'un grand homme de notre ſiecle, qui ne vous eſt pas inconnu. A la tête des Troupes, c'eſt un Géneral habile ; à la Cour c'eſt un Courtiſan poli ; au Conſeil c'eſt un politique éclairé ; à table, c'eſt un agréable convive ; dans la retraite, il s'applique à tout genre de ſciences ; dans le commerce de la vie, il ſe trouve toûjours prêt de ſe proportionner à tout.

Il n'en étoit pas ainſi d'un autre homme d'armée que vous avez pratiqué, & à qui l'on faiſoit la juſtice de le croire moins brave que Fanfaron. Une femme de qualité voulut le prendre pour danſer à un divertiſſement de la Cour ; il s'en excuſa ſur ce qu'il n'avoit point appris, dit-il, *à remuer les pieds en cadence, & qu'il ne ſçavoit que remuer les bras pour mettre les ennemis de la Nation hors de meſure.* Lorſqu'on n'eſt bon qu'à

ſe battre, lui repliqua la Dame ; il ſeroit à propos qu'en temps de paix, on ſe tînt tranquille chez ſoi, comme votre épée demeure paiſible dans ſon fourreau. L'excuſe du Cavalier parut fort incongruë, & ne convenir que dans la bouche d'un Amadis.

Non, cher Laſtanoſa, il n'eſt point de Rôle qu'on ne doive joüer pour être un homme de toutes les heures, & pour ſe prêter à tout. Il faut être tantôt triſte & tantôt guay ; tantôt Philoſophe & tantôt badin ; il faut, dis-je, être tout cela, ou du moins le paroître ſelon les circonſtances : il faut enfin être tantôt à ſoi, & tantôt aux autres. C'eſt ainſi que le temps de la vie ſe doit diſtribuer : la premiere portion & la plus eſſentielle on ſe la deſtine ; & l'autre on la ſacrifie aux hommes pour maintenir une ſocieté que la providence a établie entr'eux. Mais, quoiqu'il y ait un

temps pour tout, n'oublions point qu'il n'y en eût jamais pour ce qui peut blesser l'honneur & la conscience.

CHAPITRE VIII.

LE BON ENTENDEUR,

Ou l'Homme pénétrant & impénétrable.

Dialogue de Dom Andrés & de l'Auteur.

DOM ANDRE'S.

ON dit communément à un homme d'esprit, peu de mots suffisent pour entendre les choses.

L'AUT. Et moi je dirois, à un homme d'esprit, peu de mots suffisent pour se faire entendre : il n'a pas même besoin de paroles pour cela ; il fait lire sur son visage sa pensée quand il veut ; son silence

parle, & ſignifie quelquefois plus pour un homme intelligent, qu'un long diſcours pour un ſot.

D. AND. Les veritez qu'il nous importe le plus de ſçavoir ne nous ſont jamais montrées qu'à demi.

L'AUT. Vous dites vray ; mais c'en eſt aſſez *au bon Entendeur* pour les ſaiſir & les développer.

D. AND. Ce fut cette pénétration d'eſprit qui ſauva notre Amphion Aragonnois. [a] Perſecuté de ſes compatriotes qui tramoient ſourdement ſa perte, il ſçût ſe retirer à temps chez d'illuſtres Etrangers, [b] qui le reçûrent avec joye.

L'AUT. Que l'intelligence délicate a de reſſources ! que le mérite a de pouvoir ! lorſqu'ils ſont au point où ils ſe trouvoient en ce rare génie.

D. AND. Au ſiecle où nous ſom-

[a] Antonio Perez, dont Gracien parle dans ſon *Arte de ingenio.*

[b] Ce ſont les François.

mes, dire la verité & dire une extravagance, c'eſt à peu près la même choſe.

L'AUT. Auſſi, pour n'être point qualifié ſot, on n'oſe pas trop être ſincere : on ne fait que comme indiquer de loin la verité ; encore eſt-ce avec beaucoup d'art & de circonſpection.

D. AND. On uſe de ces ſoupleſſes, ſur-tout à l'égard des Grands, que l'on s'aſſervit à ménager extrêmement, afin de ſe ménager ſoi-même.

L'AUT. Néanmoins, les Grands ont un interêt eſſentiel à être nettement inſtruits de la verité ; il y va ſouvent de leur ſalut ou de leur perte, à la connoître ou à ne la connoître pas.

D. AND. Quoiqu'il en ſoit, la verité eſt aujourd'hui comme une Vierge chrétienne, en qui la pudeur égaleroit la grande beauté, & qui ne paroîtroit jamais que voilée.

L'Aut. Il faut donc que les Princes & les Grands s'appliquent à découvrir eux-mêmes la verité, puiſqu'on craint tant de la leur dévoiler. Manquent-ils d'un certain diſcernement pour entrevoir un piege & s'en garentir ? Non, pour l'ordinaire. Hé bien ! qu'ils tournent tout leur diſcernement à démêler la verité au travers du voile, ſous lequel on la leur montre. Car enfin il ſe trouve toûjours quelqu'un qui la leur faſſe ſuffiſamment appercevoir pour la reconnoître, s'ils veulent s'en donner la peine.

D. And. Laiſſons les Grands. A parler en général, la ſincerité eſt devenuë bien politique & bien reſervée : elle apprehende à chaque pas de heurter contre quelque écüeil. Si c'eſt à un ſot qu'elle ait à faire, ou bien timide, elle ſe taît ; ou bien foible & lâche, elle ſubſtituë à ſa place la flatterie.

L'Aut.

L'AUT. Et comment ſe conduit-elle à l'égard d'un homme qui a de la raiſon ?

D. AND. Alors même on ne ſçauroit ſe comporter avec trop de ménagement.

L'AUT. En effet, un homme d'eſprit quelque raiſonnable qu'il ſoit ſur bien des articles, n'aime gueres qu'on entreprenne ouvertement de le convaincre d'une mépriſe, & de l'en détromper. Il s'agit donc de ſçavoir lui faire entendre ſa mépriſe ſans l'offenſer, & de maniere qu'il puiſſe même comme s'attibuer la gloire d'être détrompé.

D. AND. C'eſt une ſcene aſſez agréable que l'entretien de deux hommes d'eſprit, dont l'un ne s'énonce qu'à demi mot, & dont l'autre comprend toute la penſée. C'eſt un plaiſir de voir dans le premier ſa retenuë délicate, à ne dire que ce qui ſuffit préciſément pour être entendu par un eſprit

délié ; & dans le ſecond, une pénétration fine qui perce tout ce qu'on lui cache : celui là coûle legerement ſur le point en queſtion ; celui-ci le conçoit & l'approfondit à la ſurface ſeule qu'on lui en montre.

L'Aut. Il faut ſe faire des principes utiles ſur la nature des choſes qui ſont inſinuées de la ſorte. Lorſqu'elles ſont obligeantes, réprimons le trop facile penchant qui nous porte à les croire, bien-loin d'achever nous-mêmes notre éloge ébauché. Lorſqu'au contraire, les choſes qu'on ne nous fait qu'effleurer ne ſont pas à notre loüange, devenons en quelque maniere crédules , afin d'y ajoûter aiſément foi. Ce que dicte l'eſprit politique & flatteur à celui qui parle ; que la ſagacité de celui qui écoute le laiſſe tomber, comme s'il n'y avoit rien compris : alors le réel eſt toûjours au-deſſous de l'énoncé, quelque con-

cis qu'un panegyriſte ingenieux le faſſe. D'ailleurs il y a du foible & du ridicule à paroître entendre une flatterie, quand elle eſt ſi finement enveloppée.

D. AND. Je ne ſerois gueres de votre ſentiment, à l'égard des choſes qui ne nous ſont pas avantageuſes : *le bon Entendeur* voit quelquefois dans une ſeule parole, dans un geſte même une vaſte carriere à de triſtes réflexions.

L'AUT. Quelques triſtes que vous nommiez des réflexions inſtructives pour nous, il faut bien que nous les faſſions. Nous ſerons encore trop heureux qu'elles puiſſent remplir tout le texte qu'un ſeul mot y fournit, lorſque c'eſt un mot d'un homme intelligent & diſcret. Il renferme une ample matiere comme en un point, parce que c'eſt toûjours un pas gliſſant que de remontrer à des perſonnes d'un certain caractere.

D. AND. Il me paroît que lorſ-

qu'on prétend nous reprendre avec ce rafinement & avec cette ſubtilité, il eſt aſſez rare que nous nous tenions les choſes pour dites. Il n'eſt point naturel de chercher à croire ce qui ne plaît pas, & il l'eſt encore moins de prendre à tâche, de l'expliquer dans tous ſes ſens. Pour nous faire entendre ce qui nous flatte, on n'a pas beſoin d'un grand art; une parole nous ouvre un champ fertile à d'agréables retours ſur nous-mêmes. Mais, pour nous faire concevoir ce qui nous humilie, toute l'éloquence de Demoſthene n'y ſuffiroit pas.

L'Aut. J'ajoûte que *le bon Entendeur* doit quelquefois deviner même. Car il y a des gens qui ont comme un ſceau ſur le cœur, où leurs ſentimens reſtent enfermez, juſqu'à s'y pourrir, pour ainſi dire.

D. And. Hé bien! que voulez-vous qu'on y faſſe? Ainſi qu'un habile Medecin connoît le poulx

d'un malade à la respiration ; de même un profond Métaphysicien discernera l'interieur d'un homme par la maniere dont il respire ?

L'AUT. De quelque façon que la chose arrive, on ne laisse pas de pressentir à la fin ces Sygalions-là,* & cette découverte n'est pas sans son utilité.

D. AND. Elle a encore plus sa peine. Car il faut au moins pour cela que notre sagacité égale leur précaution infinie à compasser chaque parole qu'ils disent. D'ailleurs, ces hommes mysterieux que vous appellez des Sygalions, je les crois encore plus des Sphinx, qui ne parlent qu'énigmes : & si dans leur langage mysterieux, on vient à prendre un sens pour l'autre, c'est une méprise qui peut avoir des suites. Nous ne sommes pas des Oedipes pour deviner seurement en pareil cas ; la fable n'en reconnoît qu'un, & il eût mê-

* C'est le Dieu du silence.

me beſoin de ſecours pour expliquer le myſtere du Sphinx.

L'AUT. Après tout, il eſt plus facile que vous ne penſez, de connoître les autres.

D. AND. Il eſt du moins très-difficile de ſe bien connoître ſoi-même.

L'AUT. Il n'eſt point d'homme ſi ſimple qu'il n'ait un fonds de malice.

D. AND. Et qui tout ſimple qu'il eſt pour ſa conduite, ne ſoit malin ſur celle d'autruy.

L'AUT. On découvre un atome dans l'œil de ſon voiſin.

D. AND. Et l'on n'apperçoit pas une poutre dans le ſien.

L'AUT. Cependant, la premiere connoiſſance à acquerir eſt celle de nous-mêmes.

D. AND. Si l'on ne s'y applique ſans relâche, on s'ignorera toûjours par quelque endroit. Cet axiome : connoiſſez-vous vous-même, eſt bien-tôt dit ; mais il

n'eſt pas ſi promptement obſervé.

L'AUT. Un Philoſophe fut mis au nombre des ſept Sages pour l'avoir prononcé.

D. AND. Pour l'avoir pratiqué, perſonne que je ſçache n'a reçû juſqu'à preſent un pareil honneur. Combien de gens ſçavent tout ce qui regarde autruy, & ne ſçavent rien de ce qui les concerne ! ils raiſonnent ſur mille choſes qu'il leur ſeroit permis d'ignorer, & ils ne penſent point à celles dont il leur importeroit d'être inſtruits. Qu'ils oublient les unes, & qu'ils apprennent les autres.

L'AUT. Il eſt donc quelque choſe encore de pis dans le monde que l'oiſiveté ?

D. AND. Ouy : & c'eſt la vaine curioſité des gens dont je parle.

L'AUT. O ſoins ſteriles des hommes ! ô qu'il y a de vuide dans les choſes mortelles !

D. AND. Après cette petite digreſſion, ſi c'en eſt une, *revenons au*

bon Entendeur. Il ſçait diſtinguer parmi les hommes deux ſortes de caracteres comme plus généraux. L'un eſt de ceux qui naturellement parlent peu, & l'autre eſt de ceux qui naturellement parlent beaucoup. Les premiers, toûjours réſervez dans leur procedé, ſont avares de leurs paroles; les ſeconds, toûjours répandus au-dehors, ſont prodigues de leurs paroles. Ceux-là ſont plus ſujets à diminuer les choſes, & ceux-ci ſont plus enclins à les exagerer. L'art eſt de ſçavoir retrancher toute la gloſe des derniers, & de ſçavoir commenter les premiers.

L'Aut. Un Ancien a dit, que les hommes pour la plûpart ſont comme des fleuves, dont les uns reçoivent ce que les autres répandent, & dont les plus tranquilles & les moins bruyans ſont ordinairement plus profonds. L'application de cette métaphore à

notre ſujet, n'eſt pas difficile à faire.

D. AND. Il y a encore des circonſtances capables d'embaraſſer la déciſion de l'eſprit le plus pénétrant. Lorſque quelqu'un nous entretient de ſes propres affaires, quel moyen pour nous d'en connoître au juſte le vray ? Il eſt ſi rare que l'intereſſé ne ſe flatte point lui-même, ou ne cherche point à impoſer aux autres. Son interêt ſeul nous le rend ſuſpect, & le ſoupçon nous tient en ſuſpens & en perplexité.

L'AUT. Les paroles ſont ou plus ou moins enveloppées, & ambiguës ſelon les affaires dont on parle.

D. AND. Ouy ; & *le bon Entendeur* y apporte toute ſon attention : car pluſieurs y ſont pris, faute de ne pas voir le deſſous des Cartes.

L'AUT. Finiſſons : vous allez, vous, travailler à votre Hiſtoire

de l'Ancienne Sarragoſſe : Hiſtoire ſi déſirée des gens de Lettres, & déja ſi remplie de l'érudition la plus exquiſe. Moi, je m'en vais reprendre ma Philoſophie *del Varon Atento.*

CHAPITRE IX.

Il ne faut pas être toûjours ſur le ton plaiſant.

LA prudence donne trop au ſérieux, & la ſuperiorité affecte trop le ton vénérable. Le temperament entre l'un & l'autre ; c'eſt d'être affable & honnête. Les gens d'un bon eſprit s'en tiennent-là pour l'ordinaire ; afin de ne tomber ni dans le ſombre, ni dans l'évaporé ; dont le milieu néanmoins peut quelquefois être l'enjoüé avec réſerve. A l'égard du plaiſant, il doit neceſſairement avoir des bornes : celui qui n'y en met point, com-

ment le définirons-nous ? Je m'imagine pour moi, que quiconque plaiſante toûjours n'eſt pas veritablement un homme. Cependant, il y a une infinité de gens de cette eſpece, leſquels ſont toûjours montez au ton railleur, & ne le quittent jamais. En verité, quoiqu'il n'y ait point d'extravagance qui ne ſe faſſe des Partiſans, je ne comprens pas comment celle-ci peut en compter un ſi grand nombre. Car, entre toutes les extravagances, en eſt-il de plus inſipide qu'une plaiſanterie qui ne finit point?

Sans doute qu'il y a des momens pour s'égayer, & même pour plaiſanter : mais il me ſemble que le reſte du temps, le ſérieux de la raiſon doit l'occuper. En effet, la plaiſanterie n'étant que comme le ſel de la converſation, l'uſage qu'il en faut faire eſt à peu près reglé ſur celui que l'on fait de l'aſſaiſonnement des

viandes. Cet uſage doit être à propos, moderé, conforme au bon goût, & proportionné aux perſonnes. Car après tout, railler quelqu'un, c'eſt le traiter en inferieur, ou tout au plus, d'égal à égal: veu qu'alors on ne lui marque pas beaucoup de conſideration ni de reſpect.

Mais, quand eſt-ce donc enfin que ceux qui plaiſantent toûjours parlent ſincerement ? c'eſt ce qu'on ne ſçait pas trop. Auſſi les mettrois-je volontiers de pair avec les menteurs, & je ne m'en rapporterois pas plus à ceux-là, qu'aux derniers. La crainte que les uns ne me payent d'une plaiſanterie, & la crainte que les autres ne me payent d'un menſonge, font ſur moi la même impreſſion, qui eſt de me les rendre ſuſpects, & de ne m'y fier que de bonne ſorte. Au reſte, les railleurs par état parlent d'ordinaire ſans réflexion; & c'eſt comme s'ils

n'avoient point de jugement, puiſque la réflexion en eſt la ſuite. Que s'ils prétendent avoir du jugement, ils ſont donc bien coupables de ne s'en pas ſervir pour réflechir ſur leur extrême folie. Ainſi, je ne vois qu'une choſe qui les differencie de ceux qu'on loge aux petites Maiſons ; * c'eſt qu'ils ſont par choix, ce que les autres ſont ſans le vouloir. La legereté fait dans les uns ce que l'égarement d'eſprit fait dans les autres : la conduite de ceux-là eſt une imitation de la conduite de ceux-ci ; ils ne vivent les uns & les autres que pour divertir le genre humain, les premiers à deſſein, & les ſeconds ſans y penſer.

Je viens à une ſorte de plaiſans (ſi l'on peut les nommer ainſi) qui prennent le ton mocqueur ſur tout, & à l'égard de tout le monde. Monſtres de la ſocieté que l'on fuit comme la bête d'Eſope, la-

* L'Eſpagnol dit, qui les differencie des fols,

quelle careſſoit à coups de pieds, & flattoit en mordant. D'abord, ils n'écoutent que comme à demi ce que les autres diſent ; enſuite, ils ſoûrient, ils applaudiſſent avec je ne ſçais quel air de dériſion qui n'eſt pas ſupportable. Ces manieres, ſelon eux, ne ſont que badinerie & qu'enjoûment. Mais perſonne n'eſt ſur cela leur duppe, parce qu'ils ſe trahiſſent eux-mêmes. Leur ſilence dédaigneux, leur morgue fiere, & leur langage hautain font aſſez voir qu'ils ſont remplis d'eſtime pour leurs perſonnes, qu'ils ne reconnoiſſent qu'en eux ſeuls du mérite, & qu'ils ſont de ces hommes avantageux qui veulent décider de tout ſans appel. Malheur à quiconque a le courage de leur déplaire, en contrariant leur humeur imperieuſe & cauſtique. Alors leur bile ſe remuë, leur fiel s'exhale ; les termes les plus mépriſans, les plus picquans traits

ſont employez contre celui qui leur déplaît, quel qu'il ſoit ; fût-il le plus honnête homme du monde, fût-il même leur meilleur ami. Ce ſont ces caracteres mordans, toûjours prêts d'immoler tout à un mot de Satyre, que l'Orateur Romain déteſtoit dans le commerce de la vie.

Il eſt vray que ces ſatyriques ne laiſſent pas d'avoir une ſorte de réputation ; mais ils ont encore plus celle de gens odieux, à éviter par leur mauvais eſprit. Ce n'eſt pas tout ; s'ils reſſentent ſur l'heure quelque ſatisfaction ſecrete d'un coup de langue bien aſſené ; ce plaiſir malin ne dure gueres, & le repentir leur en reſte ſouvent plus d'un jour. Tant qu'ils ſont en compagnie nombreuſe, ils ont aſſez les rieurs pour eux, parce qu'on les redoute, & qu'on rit volontiers ſur le compte de ſon voiſin. Mais, ce ris paſſager & forcé leur attire des ſujets

de larmes, dont ils ne font confidence à perſonne. Cependant, ces inſtructions ſenſibles ne les convertiſſent point ; ils demeurent toûjours diſpoſez à offenſer, & jamais à obliger. Tel eſt le travers infléxible de leur génie.

En general, le penchant ſans meſure à la raillerie, ſoit maligne ou ſoit badine, marque un eſprit ſuperficiel, & qui n'a point de fonds. Mais en particulier, la plaiſanterie même innocente, & qui ne diſcontinuë point, eſt encore plus reprehenſible qu'en tout autre, dans les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance ou par leur rang. Je ſçais bien qu'elle rend quelquefois aimable aux yeux du vulgaire, qui donne à ce défaut le nom de bonté, & de facilité de mœurs. Mais après tout leur grandeur trop familiere & trop enjoüée, les expoſe fort au danger d'être moins reſpectez qu'ils ne veulent. Leur conduite autoriſe

autoriſe à la fin le droit de repréſaille ſur eux. Ils diſent à tout propos des plaiſanteries, ils en entendront quelqu'une à leur tour. En ſeront-ils contens ?

Il y a des gens qui naiſſent avec un goût merveilleux pour le vray plaiſant. Si la diſcretion gouverne en eux ce caractere ; bien loin que ce ſoit un défaut, c'eſt un talent qui a ſon prix. Un trait de bonne plaiſanterie ne ſied que bien à quelque perſonne que ce ſoit. Mais, ſuivre ſans ceſſe & ſans regle cette humeur joviale, n'eſt-ce point être comme un homme à gages pour aſſaiſonner la converſation, & pour apprêter par office à rire ? Ce perſonnage ne ſçauroit convenir qu'à des Paraſites, qui croyent payer leur hôte de cette monnoye. Dans une piece même comique, c'eſt une irregularité que Dave plaiſante toûjours ; & qu'au milieu d'une leçon grave d'un pere à ſon fils,

il vienne mêler des Sentences de ſon ſtyle. Que ſera-ce donc, ſi ſans être un Dave, on s'aviſe de bigarrer le ſerieux d'un entretien par une plaiſanterie ? c'eſt un hors d'œuvre que tout homme ſenſé traitera d'impertinence.

Il en eſt d'autres qui veulent être plaiſans en dépit de la nature. Auſſi ne manquent-ils point de réüſſir à faire pitié. Si l'on rit quelquefois quand ils ſe mêlent de plaiſanter, c'eſt de la fadeur de leurs diſcours que l'on rit. L'affectation ne peut jamais plaire; mais elle déplaît à l'extrême dans le plaiſant, parce qu'elle eſt alors au dernier degré du fade & du plat. Le plaiſant forcé a cela de particulier, qu'il arrive ſeurement à un but tout oppoſé à celui où il viſe : il ſe propoſe de ſe rendre agréable à quelque prix que ce ſoit, & il parvient à ſe rendre ſouverainement ridicule.

Un autre genre du bon & du

vray plaiſant, c'eſt celui de ces hommes naturels qui ont certains traits naïfs qu'on ne ſçauroit imiter. Car, il faut mettre une grande difference entre la pure plaiſanterie quelque délicate qu'elle ſoit, & la naïveté ſpirituelle dont je parle. L'une ſe produit ouvertement pour ce qu'elle eſt, pour un jeu de l'eſprit qui cherche à ſe divertir & à divertir. L'autre vient, ſans qu'il paroiſſe qu'on y ait penſé, & cauſe toûjours un plaiſir de ſurpriſe à ceux qui l'entendent. L'homme le plus ſérieux peut joüer de temps en temps ce rôle naïf, quand il a le génie pour cela. Il peut gliſſer comme par hazard quelques-unes de ces naïvetez ingénieuſes, qui ſans bleſſer perſonne, égayent tout à coup une compagnie, qui plaiſent plus que tout le ſel attique, ſi cependant elles n'en ſont pas la fine fleur; qui tirent ſouvent d'un embarras où tout le brillant de l'eſprit nous

laiſſeroit, & qui ſauvent mille petites incongruitez qu'on nous paſſe en leur faveur. En effet, les uns entendent raillerie, & les autres ne l'entendent point ſur une plaiſanterie ordinaire ; pour ce qui eſt d'une naïveté ſpirituelle & jettée comme en l'air, il eſt bien rare qu'on s'en offenſe ; on auroit honte de trouver mauvais ce qui ſemble être plûtôt échappé à un homme ingénu, que dit à deſſein.

Cependant, il en eſt qui rejettent tout genre de plaiſant : hommes graves, hommes toûjours concertez en qui l'on diroit que la nature ait oublié la faculté de rire. Un ſerieux ſi perſeverant, & une gravité ſi conſtante nous ennuyent & nous attriſtent. Il faut avoüer néanmoins qu'on reſpecte plûtôt ces Catons, qu'on ne les blâme, parce qu'enfin ils ont du bon ſens & de la diſcrétion. Auſſi ne mettons-nous pas de comparaiſon entre leur caractere & l'au-

tre, lequel y eſt directement opposé. Ouy, leur ſerieux ſans relâche eſt infiniment préferable au badinage outré de ceux qui ſont toûjours ſur le ton plaiſant : ces derniers, ſans compter leurs autres défauts dont nous avons parlé, fatiguent encore plus que les premiers. Mais voici le point eſſentiel qui doit faire abhorrer tout plaiſant de profeſſion : c'eſt qu'accoûtumé à tourner tout en raillerie, on plaiſante même à la mort. On meurt comme on a vêcu. Seneque fit des pointes en mourant, pour en avoir fait toute ſa vie.

A l'égard de ce qui s'appelle bouffonneries, je me contente de dire en deux mots, qu'il n'eſt point d'homme raiſonnable qui s'en permette ; & pour ce qui eſt de ceux qui les approuvent, ou bien, ils n'y penſent pas ; ou bien, je les renvoye au Proverbe; que chacun aime ſon ſemblable.

C'eût été aſſez d'une ſeule bouffonnerie pour ſe perdre d'honneur dans l'eſprit de Ferdinand le Catholique.

CHAPITRE X.

L'Homme de bon choix.

SOcrate ne croyoit pas dans ſon temps, qu'il y eût un ſeul homme qui ſçût veritablement quelque choſe : s'il en eſt au ſiecle où nous ſommes , c'eſt celui qui ſçait faire en tout un bon choix. On n'invente plus aujourd'huy , à proprement parler, & tout ce qui eſt nouveauté devient ſuſpect avec raiſon , dès qu'il touche au fonds & à l'eſſentiel. Nous ſommes , ſi j'oſe le dire ainſi, dans la vieilleſſe du temps : au ſiecle d'or, ſi éloigné de nous , on inventoit ; les âges ſuivans ont fourni des additions , & le nôtre eſt comme l'écho qui ne fait que repeter.

La ſcience du choix, pour uſer de ce terme, eſt déſormais l'unique ſcience de l'homme ; mais elle eſt preſque auſſi rare qu'elle eſt neceſſaire. Nous voyons aſſez de gens qui ont de l'eſprit, du travail, de la capacité, de l'experience, & qui ſe perdent lorſqu'il eſt queſtion d'aſſeoir leur choix en quelque matiere que ce ſoit. Leur deſtinée eſt de rencontrer toûjours le mauvais, de s'y determiner, de le mettre en œuvre, ſoit qu'il s'agiſſe d'affaires, ou bien de litterature. Comment réüſſiroient-ils ? Ils pechent dans le principe ; ils ont beau ſe donner après cela des ſoins & des peines, leur ſuccès reſſemblera tout au plus à celui d'un homme qui prend en main une mauvaiſe cauſe qu'il perd, quoiqu'on avoüe qu'il l'a bien défenduë.

La ſcience du choix eſt eſſentielle dans toutes les conditions de la vie, toutes en ont beſoin ſe-

lon leur degré ; c'eſt d'elle que dépend en chaque choſe le bon, le meilleur, le parfait, l'excellent : c'eſt elle qui diſcerne l'avantage d'une fin, & qui en aſſure l'évenement heureux par des moyens ſortables. Lorſqu'on ne l'a pas cette ſcience, ni l'induſtrie, ni les veilles n'en peuvent remplir le vuide ; on échouë, ou du moins on ne fournit pas glorieuſement ſa courſe. Par quel art tant de Monarques ont-ils gouverné avec ſuccès ? par la ſcience du choix. Ils ont été des Heros, parce qu'ils ont ſçû ſe choiſir de grands hommes pour le cabinet & pour la guerre ; parce qu'entre les avis de leur conſeil, ils ont ſçû s'arrêter à celui qui leur importoit davantage. Car, en matiere de gouvernement, une ſeule fauſſe démarche peut avoir les plus fâcheuſes ſuites ; comme au contraire, un ſeul deſſein bien pris & bien conduit peut relever

à jamais la gloire d'un Etat. Quelques Princes ſe ſont trompez dans le choix des entrepriſes, d'autres dans celui des Miniſtres ; & ces mépriſes ont ébranlé leur Couronne, ou l'ont même fait tomber de deſſus leur tête.

Il y a des profeſſions dans le monde dont le principal exercice conſiſte dans un choix continuel. Ce ſont celles qui ont pour fin d'inſtruire & de plaire. L'Orateur donc prendra toûjours un ſujet plauſible préalablement à tout autre. L'Hiſtorien ne ſéparera point l'agréable de l'utile. Le Philoſophe aſſociera le beau avec le ſententieux. Mais, que chacun d'eux, pour faire un choix ſûr, conſulte le goût généralement reçû : ce goût univerſel & dominant doit être leur regle ; ils doivent le préferer, & à leur propre critique, & à celle même de quelque habile homme de leur métier ; parce que ce n'eſt enfin

qu'un particulier contre tout le le public. L'homme d'Eſpagne qui étoit du meilleur choix & du meilleur goût, diſoit au ſujet dont je parle, que quand il donnoit un grand repas, il cherchoit à faire plaiſir aux convives, & non à ſoi-même, ou à ſon Chef de cuiſine.

Qu'importe que l'Orateur ſoit charmé de ſon diſcours, s'il n'eſt pas au goût de ſon Auditoire? pour qui l'avoit-il préparé? éloquence perduë. Il s'eſt felicité en ſecret d'un raiſonnement ſubtile, dont le tour & l'expreſſion lui ont bien coûté; & l'Auditoire qui n'y conçoit rien eût applaudi à une ſimple ſimilitude.

Il faut du choix dans les Arts méchaniques avec la même proportion qu'il en faut dans les Arts liberaux. Nous avons vû deux Artiſans ſe diſputer à l'envi la gloire roturiere de leur vacation. L'un travailloit avec la derniere délicateſſe, & rien ne ſortoit de

ſes mains qu'il ne fût un chef-d'œuvre de ſon métier : cependant, pas un de ſes ouvrages ne contentoit. L'autre, ſans arriver jamais à la délicateſſe & à la perfection de ſon Competiteur, étoit pourtant plus en vogue ; & ſes ouvrages quoique moins achevez, plaiſoient davantage. Pourquoy cette préference du ſecond au premier ? c'eſt que le ſecond excelloit dans le choix.

Au reſte, la ſcience du choix ſuppoſe neceſſairement un fonds de bon goût avec lequel on ſoit né. Et comment ſe répondre que l'on a ce fonds naturel ? c'eſt en ſe comparant avec ceux qui paſſent conſtamment pour l'avoir. Si nous ſentons après cette comparaiſon judicieuſement faite, que notre goût ſympatiſe avec le leur, nous ſommes ſûrs de rencontrer bien. On eſt alors affranchi de mille ſentimens arbitraires, qui embarraſſent plus qu'ils

n'aident : ſans recourir à tant de conſultations, on eſt en droit de ſe promettre un heureux choix ; le bon goût d'autruy que nous avons trouvé d'accord avec le nôtre, nous en eſt une caution ; & ce qui nous a plû dans eux leur plaira dans nous. Avec cette regle, on ne ſçauroit manquer de choiſir bien ; & ſi l'on réüſſit ſans elle, c'eſt un hazard qui n'arrivera pas deux fois.

Un mauvais goût gâte tout, ainſi qu'un mauvais eſtomac tourne en corruption les meilleures viandes. Il ſemble même qu'on cherche alors, & que l'on affecte le mauvais dans la concurrence du bon qui ſe preſente à l'eſprit, ſans qu'on le veüille. S'il y a un raiſonnement foible ſur quelque matiere, on le remarque, & on le garde pour l'adopter dans l'occaſion. Si un Auteur qui aura d'ailleurs du mérite a écrit une impertinence, c'eſt tout ce que

l'on en retiendra. Deux ſymboles ſenſibles du bon & du mauvais goût, c'eſt l'abeille & la mouche dans le même Jardin ; l'une s'attache au parfum des fleurs, & l'autre à l'ordure. Le pis eſt que ſi les gens de mauvais goût ſont encore de mauvais ſens, ils veulent ou par ignorance ou par entêtement, communiquer aux autres leur maladie. Ils prétendent que leur ſentiment ſoit une regle à laquelle il faut s'en tenir ; & ils en viennent juſqu'à s'étonner, auſſi ridicules admirateurs d'eux-mêmes, que pitoyables Auteurs, qu'on oſe balancer à ſe les propoſer pour modelles. Il s'en trouve qui ne reſſemblent qu'en partie à ceux-ci, & qui ont un goût comme double ou mixte. A l'égard de certaines choſes, c'eſt le goût le plus dépravé ; & pour quelques autres, ils l'ont excellent. Néanmoins, c'eſt l'ordinaire que quand la racine eſt mauvaiſe, tout le

fruit qui en vient s'en ressente.

La science du choix suppose encore la connoissance parfaite des circonstances, qui font qu'une chose convient actuellement, ou ne convient pas. Un homme de bon choix considere attentivement tout ce qui environne son objet: l'excellence ne le contente pas toute seule; il veut la voir accompagnée de la convenance : car il arrive à tout moment que le meilleur en soi est d'ailleurs le moins convenable. Mais, lorsque l'excellence de la chose s'accorde avec la convenance, on espere de cette union un succès complet. Pour juger sainement de la convenance, on fait attention au temps, au lieu & au caractere des personnes: & si ces circonstances quadrent avec la chose dont on connoît déja la bonté, l'on fait à coup sûr un bon choix.

Après tout, quelques disposi-

tions que l'on ait pour être habile dans la ſcience du choix, on ne l'eſt jamais en effet, dès qu'une paſſion, un préjugé dans l'eſprit, une pente dans le cœur nous donnent le mouvement. C'eſt à la raiſon de tenir la balance juſte, & rien n'en ôte davantage l'équilibre qu'une prévention, de quelque nature qu'elle ſoit. Un eſprit prévenu n'a nul égard à ce qui eſt bon en ſoi, ni à ce qui convient actuellement : ce qu'il aime, ou ce qu'il hait, eſt ce qui le regle & le détermine. Mais la peine de ſon penchant le ſuit de près ; il réuſſit auſſi mal qu'il avoit mal pris ſon parti.

Je paſſe à d'autres matieres de choix. La premiere, eſt celle de notre deſtination, de notre état. Il s'agit de déliberer ſur notre ſort, pour nous fixer ſans retour. Si nous choiſiſſons bien, c'eſt pour le reſte de nos jours que nous ſommes heureux ; ſi nous rencontrons

mal, c'eſt pour toute notre vie que nous ſommes à plaindre : le mécompte eſt ſans reſſource ; & ce choix d'où dépend un bonheur ou un malheur qui dure autant que nous, quand-eſt-ce qu'on le fait ? dans un âge meur ? non, on le fait, lorſqu'on n'a encore ni lumieres ni experience ; lorſqu'on ne ſçait gueres ni le pour ni le contre dans un parti à prendre ou à laiſſer. D'ailleurs, comment eſt-ce qu'on le fait ce choix ? c'eſt ordinairement ſans conſulter ou ſans écouter des perſonnes dont la ſageſſe nous éclaire dans un pas ſi gliſſant. Après le choix d'un état, celui des amis me paroît le plus important. Nous choiſiſſons des domeſtiques, bien qu'ils ne ſoient que pour nous ſervir, & non point pour entrer dans ce qui nous regarde. A combien plus forte raiſon ne devons-nous pas choiſir nos amis ? Nous nous ouvrons à eux ſur nos affaires & ſur nos plus

plus intimes ſecrets ; nous ſommss forcez en certaines rencontres d'en uſer ainſi : que ne hazardons-nous point, ſi nous avons lié avec ces confidens, ſans les avoir bien connus ? Je ne dirai que cela ſur ce ſujet, que tant d'Auteurs célebres ont traité.

Mais, ne ſeroit-ce pas un grand avantage que les enfans puſſent être auſſi une matiere de choix pour les parens ? Je n'en crois rien: la plûpart des peres ſont ſi déraiſonnables, qu'ils adopteroient ſouvent le plus mauvais ſujet. C'eſt un bienfait de la providence de prévenir ces hommes aveugles ; puiſque les enfans mêmes qu'elle leur donne bons, deviennent mauvais, ou par leur exemple, ou par leur négligence. Car, le nombre de ceux qui abuſent des dons de la nature & des faveurs de la fortune, eſt preſqu'infini.

Au ſurplus, où il n'y a point

de choix, il n'y a point de mérite, point de gloire. Le choix renferme deux choſes, pouvoir choiſir & bien choiſir. Se conduire ſans choix, c'eſt comme ſaiſir les choſes au hazard & dans les ténébres. Quiconque donc n'a pas la ſcience du choix, qu'il y ſupplée par le conſeil & par l'exemple d'autruy, s'il ne veut pas s'égarer.

CHAPITRE XI.

Il ne faut pas ſe prodiguer.

C'Eſt le ſort des meilleures choſes, de perdre leur prix par le trop frequent uſage. On les recherche d'abord pour leur excellence, on les goûte avec plaiſir; mais on y revient trop ſouvent: c'en eſt fait, les voilà devenuës communes.

Dès que la fleur de la rareté ne ſubſiſte plus, l'extraordinaire

vient de niveau avec l'ordinaire, & tombe à la fin dans l'indifference ou dans le mépris. C'eſt une bizarre fatalité, que ce décri des meilleures choſes naiſſe de leur excellence même en quelque maniere. Car au fonds, ſi elles n'avoient été que communes, on n'eût pas couru après pour contenter ſon goût juſqu'à ſe raſſaſier. C'eſt ainſi que le mérite, en quelque genre que ce ſoit, s'uſe à proportion, & paſſe, lorſqu'on le met en œuvre ſans ménagement : l'origine même de ſon élevation devient la ſource de ſa décadence. Il devoit paroître pour qu'on le diſtinguât ; il a paru à propos, & on l'a diſtingué. Mais dans la ſuite il s'eſt trop montré, il ſe prodigue encore tous les jours ? ſon temps va bien-tôt expirer, bien-tôt il n'étonnera plus, & il ſe trouvera au rang du commun.

Je dis le même du credit qu'en-

traîne après ſoi le mérite : il diminuë peu à peu, & s'épuiſe quelquefois ſans reſſource à force de ſe livrer. Je conviens que c'eſt un très-grand défaut que de n'être bon à rien ; mais on ne peut nier que ce n'en ſoit un auſſi, de s'offrir de ſe prêter indifferemment à tout.

Il y a des hommes d'une habileté & d'une vertu qui leur attirent la confiance de toute une Ville. On n'a point d'affaire importante que l'on n'évoque à leur conſeil, que l'on ne recommande à leur crédit, & dont on n'eſpere bien d'abord qu'ils s'en mêleront. A leur égard, ils ne s'entremettent jamais d'eux-mêmes pour quoi que ce ſoit, & encore moins pour ce qu'on ne juge pas à propos de leur confier. Mais, l'interêt d'autruy qui demande leurs lumieres, & qui réclame leur pouvoir, eſt une raiſon à laquelle ils ne croyent pas devoir réſiſter.

Certainement, le principe d'une telle conduite, bien loin d'être blâmable, ne mérite que des éloges ; c'eſt une générosité qu'on ne ſçauroit aſſez eſtimer. Auſſi, ce qu'ils peuvent perdre d'une part, ſi par malheur le ſuccès ne répond pas à l'attente, ils le regagnent d'un autre côté. Car enfin on leur eſt toûjours redevable à juſte titre de leurs ſoins généreux, & ils ne s'étoient engagez qu'à ſervir, & non point à réüſſir, ce qui ne dépendoit pas d'eux. Cependant, cette générosité toûjours préparée à rendre ſervice, ne doit pas non plus s'employer ſans quelque ſorte d'œconomie : la nature ſeule des affaires auſquelles on demande que nous nous intereſſions, y preſcrit des bornes, ſans parler des autres raiſons qui ne ſe préſentent à l'eſprit qu'à meſure que les choſes nous ſont propoſées. Il faut plus de diſcrétion qu'on ne s'imagine

pour ne pas refuſer ſon crédit, & néanmoins le conſerver.

Venons à un caractere different de celui-ci. Il y a une eſpece de fondation que l'on s'impoſe quelquefois ; qui eſt de prêter pour tous les ſpectacles de certains meubles précieux : comme on ne les ménage point , ils ſe gâtent , ils deviennent inutiles, & perſonne n'en fait plus de cas. Sous cette allegorie, je peins les gens qui ſe loüent à tout le monde, & dont on dédaigne enfin le ſervice. Amis & ſerviteurs du genre humain , ils invitent quiconque à mettre leur zele à l'épreuve : ennemis de leur propre repos , ils ſe paſſeroient moins d'agir & de s'intriguer que de boire & de manger : une affaire dont on les charge eſt un preſent agréable qu'on leur fait : la plus belle journée pour eux , & la plus cruelle pour tout autre , eſt celle où ils n'ont pas eu un moment à eux. Mais ,

comme ils s'impatroniſent ſans façon, & s'ingerent de tout, ils entrent quelquefois en certaines affaires plus avant que l'on ne voudroit; & ajoûtant la hardieſſe à l'indiſcretion, ils ſe jettent dans de terribles embarras. Alors, ſoit qu'ils ſe tirent d'intrigue, ou bien qu'ils demeurent en chemin, ils gagnent toûjours que l'on parle d'eux & de leurs proüeſſes; c'eſt-à-dire, que l'on ne manque pas de ſe divertir à leurs frais.

Certes, n'eût-on à eſſuyer de ces gens-là d'autre deſagrément que de les trouver par-tout; c'en ſeroit bien aſſez pour exercer noſtre patience. Mais de les entendre diſcourir ſans ceſſe ſur leur propre chapitre, c'eſt ce qui fatigue à un point qu'on ne ſçauroit plus les ſupporter. Du reſte, quelque crédit & quelque habileté même qu'ils puiſſent avoir, le ſuccès n'eſt pas toûjours de leur côté: il eſt naturel que ſe mon-

trant trop, on s'ennuye de les voir, & que ſe mêlant de tout, ſouvent ils échoüent. Que deviennent-ils donc ? ils ont voulu ſuffire à tout, & on ne les juge plus propres à rien : ils ont prétendu plaire à tout le monde, & ils ne ſont plus du goût de perſonne.

On peut remonter encore à d'autres ſources de ces changemens. Ces ſources ſont l'envie & la haine, dont le mérite qui ſe produit trop ne ſe ſauve point : à meſure qu'on affecte de le faire valoir, ces deux rivales conſpirent à le rabaiſſer. Tous ceux qui ont leur rang parmi les gens de mérite, ſe ſentent choquez de l'inégalité où l'on ſemble les réduire, lorſqu'on ambitionne de ſe ſignaler. C'eſt à leurs yeux comme une pierre hors de ſa place dans un bel édifice : elle eſt artiſtement taillée, & elle bleſſe pourtant la vûë, parce qu'elle a trop de ſaillie. Ainſi, quiconque cher-

che trop ouvertement à être eſtimé, il parvient tôt ou tard à l'être moins qu'il ne devroit. Il prend même le moyen infaillible de tomber de pair avec le commun ; encore la jalouſie ou la haine croiront-elles lui faire grace de le traiter de la ſorte.

Il faut, je ne ſçais quel manége délicat, pour ſe faire de la réputation parmi les hommes, & pour ſe conſerver dans celle dont on eſt en poſſeſſion. Les hommes donnent ſur cela ſi difficilement leur ſuffrage, & le retirent ſi aiſément : ils ſont ſi lents à eſtimer, & ſi prompts à mépriſer. Or, le ménagement dont il convient d'uſer ici, c'eſt de ne montrer que comme un eſſay de ce que l'on vaut ; le reſte eſt l'affaire des autres, c'eſt à eux d'en demander davantage, on a de quoy les contenter ; mais on les contentera avec la même réſerve qu'on n'a fait d'abord que s'annoncer pour ainſi dire.

Encore deux caracteres de perſonnes qui cherchent à paroître. Le premier eſt de ces femmes qui veulent ſe faire remarquer par un mérite auſſi frivole que l'eſt celui de la beauté. Mais, outre que le Chriſtianiſme & l'honneur leur défendent de s'expoſer aux dangers qu'elles courent, le monde même les punit de leur vaine affectation; il les mépriſe, & n'en conçoit pas, quoique ſouvent à tort des ſentimens bien avantageux. Ouy, la fameuſe Popée même étoit preſque auſſi retenue qu'une Veſtale ſur le Chapitre des apparences.

L'autre caractere eſt celui de ces eſprits profonds, qui établiſſent des raiſonnemens politiques ſur toutes les nouvelles : leurs principes ſont bons, mais ils les rebattent à tout propos; qu'ils ſe bornent à nous les dire une ou deux fois, puiſqu'ils ont une ſi grande démangeaiſon d'en faire

parade : après cela, qu'ils attendent qu'on les prie de les redire ; ils nous plairont, au lieu de nous causer de l'ennuy comme ils font. Le mets le plus délicieux flatte moins le goût, si la seconde fois qu'on le sert succede de trop près à la premiere ; & si la seconde fois est immédiatement suivie d'une troisiéme, ce mets délicieux cesse de l'être pour moi qui y suis accoûtumé. Il faut laisser les gens sur leur appetit : le mets qu'ils ont trouvé exquis, ils le trouveront encore exquis, pourvû qu'il ne reparoisse pas si-tôt. Cette maxime doit bien davantage s'observer pour les choses qui regardent l'esprit, dont la délicatesse ou la pénétration peuvent être rebutées par une seule redite de commande. Vous avez raisonné solidement sur une affaire, & l'on vous a écouté avec admiration ; demeurez-en là, jusqu'à ce qu'un certain espace de temps re-

donne l'air de la nouveauté à vos principes. Lorſqu'un homme qui a un mérite frappant en ménage la lumiere, & diſparoît lui-même pour un temps, il ſe fait déſirer de tous ceux dont il eſt connu ; & certainement ils ſe laſſeroient de l'entendre, & de le voir tous les jours. La réſerve à produire au-dehors les belles qualitez de l'eſprit, eſt auſſi neceſſaire pour la conſervation de leur gloire ; que la temperance dans le boire & dans le manger eſt neceſſaire pour la conſervation de la ſanté. La gloire eſt la vie de l'eſprit, comme la ſanté eſt la vie du corps.

C'eſt un rare talent que de ſçavoir ſe faire eſtimer, que de ſçavoir mettre à couvert une partie de ce que l'on vaut, afin qu'il reſte toûjours de quoi entretenir & augmenter même l'eſtime que l'on a conçuë de nous. Je me rappelle ici, qu'un Indien avoit apporté de ſon Pays une grande

quantité de perles précieuses. Il les fit voir à un Joüaillier habile, pour qu'il les appreciât. La premiere qu'il montra, charma par sa beauté le connoisseur ; la seconde le frappa moins, quoique plus belle ; la troisiéme encore plus riche que les deux autres ne le toucha gueres : & enfin il diminua toûjours d'estime pour ces joyaux, bien que le prix en allât toûjours croissant par la richesse & par la façon. L'Indien surpris du procedé dédaigneux de son Joüaillier, ne pût s'empêcher de lui en demander la raison ? ces perles sont très-belles, lui dit-il ; mais la grande quantité leur fait tort : à force d'en étaler tant à mes yeux, la rareté en a disparu dans mon esprit, & par consequent la valeur.

Que l'homme donc, qui veut qu'on l'estime toûjours, ménage son mérite, & ne se produise point trop : qu'il travaille à se per-

fectionner de plus en plus dans son genre à y exceller ; mais quelque fonds qu'il ait acquis, qu'il ne le prodigue jamais.

CHAPITRE XII.

Sçavoir se faire regretter lorsqu'on n'est plus en place.

LETTRE DE L'AUTEUR A UN DE SES AMIS.

SI je croyois à la fortune comme le vulgaire, je croirois aussi cher Lastanosa, qu'il y a deux portes à son Palais très-differentes l'une de l'autre. L'une est bâtie, comme je me l'imagine, de pierres plus blanches que l'albâtre, & l'autre de pierres plus noires que le geais : l'une majestueusement exaucée offre aux regards l'ouvrage d'un ciseau leger & habile ; l'autre extrêmement basse ne presente rien à la vûë que de

ſombre & d'affreux. Là, le repos, la gloire & l'abondance font leur ſéjour: ici habitent l'inquietude, la honte & la diſette : & c'eſt pour cela que l'une on la nomme la porte de la joie, & l'autre la porte de la douleur. Tous les hommes vont au Palais de la fortune, & y entrent par l'une de ces deux portes. Mais, c'eſt une loy aſſez généralement obſervée, que quiconque entre par la porte de la joie, ſorte par celle de la douleur, & que quiconque entre par la porte de la douleur, ſorte par celle de la joie.

Ouy, cher Laſtanoſa, le partage ordinaire des heureux eſt de commencer avec agrément leur carriere, & puis d'aboutir à un triſte terme. D'abord tout leur rit, & enſuite tout leur inſulte : les applaudiſſemens mêmes ſinceres qu'on a donnez à la naiſſance de leur élevation, ne ſervent qu'à en faire éclater davantage le

cataſtrophe. Ce n'eſt donc point aſſez d'entrer dans un emploi important avec les ſuffrages de tout le monde ; il s'agit d'en ſortir avec les regrets de tout le monde. Les hommes en place qui ſe font ainſi regretter, lorſqu'ils quittent ou par choix ou autrement, ſont bien rares. Que nous en avons vû vous & moi de ces aſtres de notre Eſpagne, dont le lever a été très-different du coucher ! A leur aurore, les oiſeaux d'heureux augure les ont ſaluez par leurs plus doux chants : à leur couchant, ils n'ont entendu que des oiſeaux lugubres qui les congedioient autant qu'ils pouvoient par leurs lamentables accens.

On éleve aujourd'hui Timandre à un poſte de conſequence ? les éloges ne lui ſeront pas épargnez, il en ſera comblé, ſoit par le plaiſir que cauſe la diſgrace ou la retraite de ſon prédéceſſeur que l'on n'aimoit pas, ſoit par l'eſpoir

poir des graces qu'on ſe promet bizarrement de Timandre ſans le connoître, ni ſans en être connu; ſoit enfin dans la vûë du bien public qu'on eſpere de ſon habileté. Mais, le crédit de Timandre vient-il à tomber, tous les cris de Triomphe ceſſent ? il ſeroit trop heureux que ſa chute ſe fiſt ſans bruit, & que l'on s'en tînt au ſilence ſur ſon Chapitre : on l'accablera de malédictions.

Il en eſt de même de tous les honneurs, pour ainſi dire mobiles. Un Officier d'armée eſt-il ſur la liſte pour commander en chef? l'eſperance ou la crainte amenent une infinité de ſubalternes à l'adoration de ce nouveau demi-Dieu. Combien ces hommages dureront-ils ? autant que durera ſa dignité de Commandant; ſoit que l'on diſſimule ſur le Général en faveur, ou ſoit qu'on l'eſtime réellement : dès que ſa fonction ſera finie, il n'échappera point

aux clameurs de mille mécontens qui avoient bien jugé que ſon élevation ne feroit pas une ſeconde Campagne.

Ceſſer d'être employé, c'eſt au jugement du grand nombre avoir mérité de ne l'être plus : c'eſt être dépoſé dans les formes, diſgracié à juſte - titre. Voilà pourquoi les loüanges que d'abord on avoit prodiguées, ſe convertiſſent en murmures & en plaintes. Mais, l'homme en queſtion n'a rien ſur ſon compte. Il n'importe, le temps de ſon emploi eſt expiré ; c'eſt une raiſon de le blâmer , ou pour le moins de l'abandonner à ſon mauvais ſort.

Ceux qui parlent comme s'ils croyoient à la fortune , diſent qu'elle ſemble ſe plaire à gratieuſer les gens , lorſqu'ils entrent dans ſon Palais, & qu'elle ſemble ſe divertir à les maltraiter quand ils en ſortent. Elle leur ôte alors juſqu'à leurs amis, ſoit qu'elle eût

été le lien de l'amitié ; ſoit que l'amitié ſe fût formée, ſans qu'elle y eût eu aucune part. Auſſi, le premier attribut de la fortune, c'eſt d'être extrême en tout : la joie exceſſive & les ris ſont peints ſur ſon viſage ; ſi-toſt qu'elle commence à ſe déclarer pour nous : à peine nous réprouve-t-elle, que nous ne découvrons plus qu'une triſteſſe affreuſe & un morne deüil. Mais, celui qui ſçait ſe préparer à la voir paſſer d'une extrêmité à l'autre, ſans ſe déconcerter ; ſçait l'art de ne point ceſſer d'eſtre heureux, quand elle ceſſera de lui rire.

Le plus haut point de la prudence eſt de tourner nos premiers ſoins, à bien terminer noſtre courſe. Oublions les ſuffrages flatteurs de ceux qui battent des mains, d'abord que nous paroiſſons ſur la ſcéne ; ou ſi nous y penſons ; que ce ne ſoit que pour nous rendre plus attentifs à mériter leurs

regrets, lorſqu'ils nous verront diſparoiſtre. Il eſt queſtion déſormais de finir heureuſement : c'eſt à quoy il faut viſer, ſans quitter de vûë le terme. L'habile Palinure gouverne ſon Vaiſſeau par la pouppe & non par la proüe : voilà le point fixe où ſe raſſemblent tous ſes ſoins pour achever ſon voyage avec ſuccès.

Il y en a qui ſont d'abord trop heureux pour n'eſtre pas enſuite malheureux : tous les commencemens leur réüſſiſent trop ; c'eſt ce qui les perdra : les prémices de leur bonheur ne leur coûtent point aſſez, pour qu'ils ſoient en garde ſur les ſuites. Veulent-ils occuper un tel poſte ? toutes les avenuës leur en ſont ouvertes à leur gré. Veulent-ils s'introduire dans la faveur d'un Grand ? le chemin leur en eſt bien-tôt applani, ſans qu'ils ſçachent trop comment cela s'eſt fait, le bonheur les cherche, & ſemble venir

au-devant d'eux, pour m'exprimer ainſi. Des heureux de cette eſpece fourniſſent très-rarement une longue courſe ; & ils finiſſent mal celle qu'ils ont ſi heureuſement commencée. Je viens d'en apporter la raiſon : c'eſt qu'un commencement trop facile les a ébloüis, & les a empêchez de ſe précautionner contre l'écüeil qui les attendoit. Tous ces bonheurs ſi bruſques ſont, comme des vaſes dont les bords ſont frottez d'une liqueur agreable; mais dont le fond fait bien-toſt ſentir l'amertume qu'ils contiennent.

Un modele pour bien commencer & pour bien finir, c'eſt ce ſage Romain qui diſoit qu'il étoit parvenu aux honneurs avant que de les deſirer ; & qu'il s'en eſtoit retiré, avant que d'autres les deſiraſſent. Ces deux traits renferment tout ſeuls un panegyrique complet. Le premier néanmoins me paroît au-deſſous du ſecond ;

parce qu'enfin la fortune y eſt pour quelque choſe : au lieu que l'autre eſt le trait heroïque d'une prudence conſommée. La chute eſt la punition comme naturelle, d'une ardeur trop vive pour l'élevation : & lorſque le revers arrive, on a la douleur de n'eſtre plaint de perſonne. Au contraire, il y a de la gloire à deſcendre de ſa place, quand il faut, à n'attendre pas qu'on en tombe, & que l'on ſurvive à ſon mérite. C'eſt la conſolation ſolide du ſage, d'avoir quitté les honneurs, avant que les honneurs l'abandonnaſſent : qu'il ſe ſçait bon gré de les avoir prévenus à temps !

On peut ſe conduire dans ſa fortune, d'une maniere qui contente, juſqu'à ce qu'elle ſe retire de nous ; &que quelqu'autre ſuccede à ſes faveurs, ſans nous en eſtre rendus indignes. On peut s'y conſerver d'une maniere à ſe faire regretter, après qu'on aura pris de

ſoi-meſme le parti de la retraite. Mais que la retraite ne ſoit jamais le triſte fruit d'un mauvais ſuccès, d'un mécontentement, d'une rupture, d'un dépit : ces motifs marquent de la foibleſſe dans celui qui les écoute ; connus de tout le monde, comme ils le ſont toûjours, ils préjudicient fort à ſa réputation, & lui préparent de grands chagrins.

Au reſte, entre les Heros meſmes qu'on peut appeller les illuſtres heureux ; on n'en compte gueres qui n'ayent pas enfin reçu quelque affront, quelque flétriſſure de la fortune. Ceux-là ſeuls ſemblent avoir eſté épargnez, dont la ſageſſe ou les circonſtances ont arreſté les pas; avant que la gloire ſe laſſaſt de les ſuivre. Mais, pour un ſi petit nombre échappé du naufrage ; combien d'autres ont échoüé ! combien ont fini par d'indignes actions qui ont flétri à jamais leur

memoire ! Hercule célebre par tant de hauts faits, s'avise à la fin de filer comme une femme ; & devient ainsi lui-mesme la Parque de son immortalité. Ce ne sont plus de colonnes aussi durables que l'airain ; c'est un fresle fuseau qu'il veut laisser aux siecles à venir, pour monument de son heroïsme. Le vray Heros rougit de cette foiblesse : son bonheur peut bien se démentir ; mais, sa vertu se soûtient toûjours, & le venge des injustices d'une fortune insensée. Il ne cessera point d'estre grand ; parce qu'il est constamment vertueux; & quoique l'homme enfin disparoisse, le Heros restera toûjours.



CHAPITRE XIII.

La Réalité & la Montre.

APOLOGUE.

L'Envie a d'étranges yeux : elle découvre de ſi loin les choſes, qu'elle ſemble plûtoſt les preſſentir que les appercevoir : elle voudroit ne pas autant voir qu'elle voit : néanmoins ſon penchant l'entraîne à voir même ce qui n'eſt pas : bien qu'elle ait les yeux ſi perçans, ils ne ſont gueres ſans nuages ; & le paradoxe eſt que ces nuages ne ſervent qu'à la rendre plus clair-voyante. C'eſt avec de tels yeux, que les oiſeaux regarderent un jour le Paon ; les délices de Junon, & la merveille de leur eſpece. Ils le virent briller d'autant de rayons, qu'il étale de diverſes nuances : des regards ils paſſerent à l'admiration ; & de

l'admiration à une fureur jalouſe. Car, c'eſt ainſi que l'on tombe dans la baſſeſſe de l'envie ; lorſqu'on ne ſçauroit aſpirer à la nobleſſe de l'émulation.

* La Corneille, comme la plus difforme de la gent volatile depuis qu'elle avoit eſté honteuſement plumée, fut plus irritée de la beauté du Paon : elle s'en alla croaſſant à tous les oiſeaux, aux Aigles, aux Cygnes, aux Eperviers, ſans oublier les Choüettes & les Hibous, pour les engager à une ligue commune contre l'oiſeau de Junon. Elle commençoit toûjours ſa harangue par des loüanges feintes, qui ſervoient de préludes à une picquante Satyre. Le Paon eſt beau, diſoit-elle, il eſt joli, il eſt mignon. Mais, il n'eſt plus rien de tout cela ; parce qu'il affecte de le paroître : les

* Les beſtes qui parlent en ce Chapitre ont de l'eſprit infiniment ; mais c'eſt qu'elles ſont de la Ménagerie de Gracien.

plus rares qualitez perdent leur prix, lorſqu'on veut trop les montrer : c'eſt comme ſe loüer ſoi-même que d'en uſer ainſi ; & ſe loüer ſoi-méme, c'eſt mériter le mépris des autres.

Le Cygne de Bilbilis ne parla pas ; il chanta, & ſes accens roulerent tous ſur l'orgüeil, qui eſt le vice le plus inſupportable & le moins pardonné. Si l'Aigle majeſtueuſe, ajoütoit-il, vouloit faire montre de ſon plumage pompeux ; il eſt auſſi ſûr qu'elle s'attireroit nos regards, qu'il eſt ſûr qu'elle ſoûtient ceux de l'aſtre du jour. Mais le Phenix meſme, la merveille de l'Univers apprehende cette vanité qu'il renvoye au goût dépravé du vulgaire ; & plus il abhorre l'oſtentation, plus, la veritable gloire lui reſte dans ſa ſolitude.

Le Cygne chanta long-temps ſur le même ton : parce que ceux qui, comme lui, ſe plaiſent le

plus à ſe taire, ne ſçauroient finir, quand ils ont une fois interrompu leur ſilence. Le Cygne donc réüſſit à exciter l'envie dans tous les eſprits ; & encore plus dans les foibles que tout bleſſe & ulcere aiſément. Car, l'envie trouve toûjours à quoy s'attacher pour en faire ſa proye, ou d'une maniere ou d'une autre. Le mal, le bien ; le faux, le vray ; le chimerique, le réel ; elle ſaiſit également tout cela : c'eſt-à-dire ; le mauvais pour s'en réjoüir & le rendre pire ; le bon pour l'empoiſonner, & pour en nourrir ſon fiel. Paſſion bizarre qui fait de la felicité d'autruy, & ſon aliment & ſon ſupplice tout enſemble !

Tous les oiſeaux conclurent donc d'un commun accord à diminuer au Paon ſa beauté ; ſi l'on ne pouvoit pas la lui oſter tout-à-fait. Ils uſerent pour cela d'artifice, & cacherent leur jalouſie ſous un crime d'orgüeil, dont ils

convinrent qu'ils accuſeroient le Paon. Si nous obtenons, dit la Pie, que ce bel oiſeau de Junon ne développe plus le ſuperbe étalage de ſes plumes, nous faiſons éclypſer ſa beauté. Ce qui ne paroît pas, reprit un oiſeau de proye, eſt à peu près, comme s'il n'étoit point. Le ſçavoir n'eſt rien, ajoûterent quelques autres plus habiles & plus ſpirituels, le ſçavoir n'eſt rien, ſi l'on ignore que nous ſçavons. Les choſes ne s'apprecient point d'ordinaire, parce qu'elles ſont ; mais parce qu'elles ſemblent eſtre : le nombre des ſots paſſe infiniment celui des ſages ; le premiers ne regardent que la ſurface ; & pour les autres, bien qu'ils pénétrent le fonds, l'illuſion preſque générale prévaut ſur leurs propres lumieres, & les entraîne quelquefois malgré eux avec le torrent.

Après ces réfléxions inſpirées par l'envie ſi ingenieuſe à mal fai-

re ; la République Aiſlée envoya ſignifier ſa plainte au Paon. Le Corbeau, la Corneille, la Pie, & autres oiſeaux acariâtres ſe chargerent de la commiſſion : l'Aigle l'avoit refuſée comme indigne de ſa nobleſſe, le Phœnix comme oppoſée à ſa modeſtie, la Colombe comme contraire à ſa candeur. Quoiqu'il en ſoit ; les Commiſſaires partirent & gagnerent en peu de temps le Palais de la Richeſſe, où devoit eſtre l'oiſeau de Junon. A leur arrivée, le premier objet qui les frappa, ce fut un Perroquet de haut parage perché ſur un balcon. Le Perroquet leur dit, ſans qu'ils ſe donnaſſent la peine de le queſtionner, tout ce qu'il ſçavoit ; & c'eſtoit auſſi tout ce qu'ils vouloient ſçavoir. Dès qu'ils eurent appris où eſtoit le Paon, ils prierent un Singe ancien domeſtique du Palais, de vouloir bien les annoncer ; ce que le Singe fit de la meilleure grace du monde. Son

annonce plût au Paon qui regarda cette avanture comme une belle occaſion pour lui de paroiſtre. Il reçût la viſite des oiſeaux ſes confreres dans une vaſte cour, Theâtre de ſa gloire, où il le diſputoit alors par le brillant de ſon plumage à l'éclat des rayons du ſoleil.

Mais, quelque beau que fût le ſpectacle qu'offroit le Paon, il ne lui réuſſit pas pour cette fois. Les plus excellentes choſes dépendent beaucoup de circonſtances où on les place, & de ceux qui en ſont témoins. Le regard de l'envie eſt un poiſon qui infecte tout; c'eſt le regard meurtrier du Baſilique. Les oiſeaux plus jaloux & plus irritez que jamais de la beauté du Paon, qui ſembloit les inſulter, la lui décrierent à lui-meſme avec aigreur. Sçais-tu, ô le plus vain & le plus imbecile des oiſeaux! ſçais-tu ce qui nous améne ici, de la part du Senat Volatile? c'eſt pour

t'avertir que nous ſommes tous fort ſcandaliſez de ta faſtueuſe chamarrure ; ainſi doit-on appeller l'attirail bigarré de ton plumage. Quelle orgüeilleuſe ſingularité, que ſeul entre les oiſeaux, tu déployes de la ſorte tes plumes ; quoiqu'une infinité d'autres puſſent le faire avec plus d'honneur ? Ni le Heron n'affecte de faire voltiger ſes aigrettes à la faveur des Zephirs ; ni l'Autruche n'affecte de faire briller ſon panache. On t'ordonne donc de reſſerrer ton plumage, pour ne te plus ſingulariſer. Cet ordre regarde ton propre intereſt : car, ſi tu avois un peu moins de brillant & plus de ſolide ; tu aurois compris qu'en t'efforçant pour paroître beau, tu fais une grimace qui te défigure. L'oſtentation eſt un défaut qui ne ſe rencontre que dans le vulgaire : elle naiſt d'une ſotte vanité, laquelle naiſt à ſon tour d'une petiteſſe d'eſprit ; elle ne

ne ſert qu'à nous faire mépriſer des gens raiſonnables, qui ne la peuvent ſouffrir. La modeſtie & la retenuë mettent le mérite en ſeureté ; c'eſt l'expoſer le mérite que d'en faire parade : la réalité ſe ſuffit à elle-meſme, ſans le ſecours du ſpectacle. En un mot, tu es le ſymbole des richeſſes ; & ce n'eſt point eſtre ſage ; c'eſt eſtre imprudent que de les découvrir.

A cette picquante moralité, l'oiſeau de Junon demeura interdit. Néanmoins, après quelques momens de trouble & de réverie, il s'écria : ô loüange, tu ne nous viens gueres que de la part des Etrangers ! ô mépris, tu nous viens toûjours de la part de nos proches ! Quoy ? tandis que la beauté ſimple & naturelle de mon plumage m'attire les éloges des humains ; je me verray en proye à la langue inquiete & médiſante des Corneilles & des Pies ? Pour-

quoy ne condamner en moy que la montre & non point la beauté ? le Ciel qui m'accorde l'une, me défend-il l'autre ? La ſageſſe eſt, de ſçavoir paroiſtre à propos: ſçavoir & ſçavoir montrer ce que l'on ſçait, c'eſt, ce me ſemble, eſtre doublement habile : un peu de dehors vaut quelquefois mieux que le plus ſolide fonds, qui eſt caché. A quoy ſerviroient les merveilles de la nature; ſi elles étoient condamnées à une éternelle obſcurité ? ſi le ſoleil eſtoit toûjours éclypſé par d'épaiſſes ténébres ? ſi l'or demeuroit toûjours dans le ſein de la terre ? ſi les pierres précieuſes reſtoient toûjours au fond de la mer ?

Le Paon eût à peine achevé de prononcer ces dernieres paroles; qu'il recommença d'étaler majeſtueuſement toute la beauté de ſon plumage. Ce fut pour lors, que l'envie frémit de rage & éclata hautement. Cette action du

Paon fut regardée par les oiseaux, comme une insulte faite à leurs remontrances : ils fondirent tous au même moment sur lui, les uns se jettant à ses yeux pour les lui crever, les autres se lançant sur son plumage pour lui arracher jusqu'à la derniere plume : enfin, le Paon ne se trouva jamais dans un plus pressant danger ; il en fut si glacé d'effroy, qu'il lui en resta depuis, cet enroûment de voix qui le distingue aujourd'huy des autres oiseaux. Cependant, il songea à sa seureté ; & il n'en vit point d'autre moyen que celui que prend en pareil cas le plus foible ; qui est de crier de toutes ses forces ; appellant le ciel & la terre à son secours : ses ennemis crioient aussi de leur côté sur le mesme ton, afin qu'il ne fût point entendu. Ce fracas avertit & rassembla quantité d'oiseaux & d'autres animaux répandus dans les lieux d'alentour : un Lyon, un Ty-

gre, un Ours & deux Singes, domestiques du Palais de la Richesse, vinrent à l'aide de leur commensal, dont ils avoient démeslé la voix parmi les autres : aux crys des Corbeaux & des Pies accoururent du milieu des champs un Loup & un Renard, croyant qu'il s'agissoit de la déconfiture de quelque cadavre ; un Aigle mesme qui avoit peut-estre manqué sa proye, vint grossir l'assemblée, lorsqu'on l'y attendoit le moins.

Alors, le Lyon interposa son autorité pour appaiser la querelle, & déclara qu'il se feroit un plaisir de la voir terminer au contentement des parties; enjoignant à l'une la retenuë, & à l'autre le silence. Il avoit déja reconnu par quelques mots échappez à l'envie que, c'estoit elle qui avoit tort, & qui couvroit une action basse du beau prétexte de la vertu. Néanmoins, il proposa de remettre à un tiers l'examen du diffe-

rend ; & ce tiers fut le Renard, perſonne ſage & aviſée. On accepta de part & d'autre, l'arbitre ; avec ſerment qu'on s'en tiendroit à ce qu'il auroit arrêté. Le Renard employa toute la ſoupleſſe dont il eſt capable pour complaire à tous ; pour flatter le Lyon ſans offenſer l'Aigle, & pour rendre la juſtice ſans ſe broüiller avec qui que ce ſoit.

C'eſt une queſtion, dit l'arbitre, c'eſt une queſtion agitée par les plus habiles politiques ; ſçavoir, ſi la réalité nous importe plus que la montre. Il eſt certain que très-ſouvent de grandes choſes en elles-meſmes ne paroiſſent preſque rien ; & que de petites choſes au contraire paroiſſent beaucoup. De ce principe, je tire cette concluſion ; que très-ſouvent la montre importe plus que la réalité. La montre eſt comme le ſupplément propre à remplir un vuide ; & comme l'ornement & le luſtre

du ſolide. Elle ajoûte du prix à tout ce qui frappe les ſens, & encore plus aux qualitez de l'eſprit; pourvû qu'elle ſoit reglée aux circonſtances & aux perſonnes. Alors, il ne ſied que bien de montrer un talent que l'on a reçû; ſon temps eſt venu pour paroiſtre.

Il y a des gens qui ſont fort eſtimez avec un merite médiocre; & qui paſſeroient pour des prodiges, s'ils en avoient un degré de plus. C'eſt qu'ils ſçavent parfaitement joindre la montre à la réalité: les autres au contraire à qui cet art manque, perdent toûjours une bonne partie de leur merite. Ouy, ſans doute; & il faut l'avoüer, que la montre eſt abſolument neceſſaire, & donne aux choſes en quelque ſorte un ſecond eſtre. Car, je ſuppoſe un mérite réel, ſur quoy la montre ſoit fondée: ſans cela, elle n'eſt plus qu'une vaine apparence, dont le vulgaire peut ſeul eſtre la duppe, &

dont les gens éclairez ſe mocquent. Par exemple : quelques-uns ont une violente paſſion de ſignaler leur ſçavoir ; & que leur arrive-t-il ? c'eſt de mettre plus en jour leur ignorance, de la publier eux-meſmes, comme à ſon de trompe, & de ſe couvrir d'un opprobre que l'obſcurité leur euſt ſauvé.

Au reſte ; rien ne doit moins eſtre affecté que la montre ; parce que rien ne reſſemble davantage à la vanité. Il eſt aſſez difficile de paroiſtre, ſans donner le moindre ſoupçon qu'on cherche à ſe diſtinguer. Que de ménagemens à obſerver pour ſe faire connoiſtre, & ne bleſſer pas en meſme temps des rivaux, ou des eſprits foibles ! Ainſi que le corps doit s'abſtenir de tout excès pour ſe conſerver en ſanté ; de meſme l'eſprit doit s'abſtenir de toute affectation pour ſe conſerver en honneur ; cette ſorte de temperance d'eſprit

nous eſt neceſſaire, auſſi bien que celle du corps. Le merite qui ſe répand trop eſt, comme une tendre fleur à qui un ſouffle malin ne manque point de s'attacher, & d'en ternir l'éclat.

Pour donner une idée avantageuſe de nous, tantoſt c'eſt aſſez de quelques paroles à propos, mais en apparence ſans deſſein: tantoſt, c'eſt aſſez de garder le ſilence d'une certaine façon, & de diſſimuler avec ſageſſe: ces ménagemens bien placez, loin de couvrir le mérite, en ſont des marques ſenſibles à ceux dont il importe d'eſtre connu; je veux dire à ceux qui ont du diſcernement & du gout. Certainement, il y a une grande fineſſe d'eſprit, à ſçavoir ne montrer qu'à demi ſes talens; moyennant cela, l'on a toûjours du fonds pour paroiſtre, quand il faut; on croît toûjours dans l'eſtime d'autruy, parce qu'on a mis en reſerve de quoy

la gagner de plus en plus : enfin, on nourrit toûjours avec honneur l'attente de tout le monde accoûtumé à ne nous voir jamais ſans quelque reſſource.

Je viens maintenant à l'eſpece d'aujourd'huy. Je dis ; & c'eſt ma penſée ; que ce ſeroit faire au Paon une violence inoüie , que de lui laiſſer ſa beauté, comme la juſtice le demande , & de lui en deffendre néanmoins l'étalage , comme la reconnoiſſance envers la nature l'y oblige. D'ailleurs , inutilement le condamneroit-on à ne déployer jamais ſon plumage ; ce ſeroit comme le condamner à ne plus reſpirer l'air : il lui eſt auſſi peu poſſible de ne paroiſtre point, que de n'eſtre pas Paon.

Voici donc l'unique, & en meſme temps l'efficace moyen à mon ſens , d'accommoder toutes choſes : c'eſt d'ordonner au Paon ſur les plus grieves peines , de n'étaler jamais la beauté de ſon plu-

mage, ſans jetter les yeux à l'inſtant meſme, ſur la difformité de ſes pieds. Je vous répons que ce regard humiliant l'empêchera d'avoir de la vanité. Tout le monde applaudit aux concluſions de l'arbitre; le Paon s'y ſoumit; & l'aſſemblée en ſe ſeparant dépêcha un des plus célébres oiſeaux vers le ſage Eſope; pour le ſupplier d'admettre cet Apologue moderne au nombre des ſiens.

CHAPITRE XIV.

L'humeur.

SATYRE.

L'HOMME veritablement grand, l'homme veritablement fort ne ſe preſte point aux impreſſions de l'humeur; il ſe maintient inalterable contre de ſi honteux dérangemens. Toûjours préſent à ſoi-meſme, il remarque

les diſpoſitions actuelles où il eſt ; & toûjours maiſtre de ſoi-meſme, il ſçait les vaincre ; dès qu'il s'apperçoit que la ſaine raiſon en ſouffriroit. Cette attention à ſes mouvemens & cette empire ſur ſon humeur, ſont les fruits d'une auſtere ſageſſe, & d'une force d'eſprit extraordinaire. Mais, la plûpart ne font gueres réflexion à leur humeur ; je ſoupçonne meſme qu'ils ne la connoiſſent pas. Quoiqu'il en ſoit ; bien loin de travailler à ſe la ſoumettre ; ils en dépendent, ils en ſont eſclaves. Indigne eſclavage ? qui les fait tomber en mille contradictions, ſoit par rapport à eux-meſmes ; ou ſoit par rapport aux autres. Ils ſoûtiennent aujourd'huy avec opiniâtreté ce qu'ils attaqueront demain avec chaleur : ils mépriſent le ſoir ce qu'ils ont eſtimé le matin ; je me trompe, il leur faut moins de temps pour changer d'aſſiette : dans la meſme heure, ils paſſe-

ront de la gayeté à la mélancolie ; du précieux au brutal ; de l'épanoüi au farouche ; de l'éloge à la ſatyre ; de la douceur à l'emportement ; du bon ſens à l'extravagance.

En ay-je vû des hommes d'une humeur auſſi inconſtante, auſſi volage, auſſi diverſifiée ? ouy ; & je n'en ay vû que trop ſouvent , & dans toutes ſortes de conditions. Ce ſont des chimeres ? ouy ; mais, ce ſont des chimeres vivantes, des chimeres réelles ; puiſque ces hommes réuniſſent en eux des choſes qui ſemblent incompatibles , & qui toutes vrayes qu'elles ſont, ne paroiſſent gueres vrai-ſemblables. Aſſervis à toutes les impreſſions de l'humeur, & par conſéquent ſuſceptibles de toute disjonctive , ils ne ſont pas une heure entiere ſemblables à eux-meſmes : ils n'ont de ſituation fixe, qu'autant de temps que l'humeur eſt fixe dans eux ; ce qui eſt un eſtat de démence, ou peu s'en faut.

En effet ; comment prendre ces *Humaristes ?* par la raiſon, dites-vous. Mais, quand eſt-ce que la raiſon agit dans eux ? c'eſt une époque incertaine ſur laquelle on ne peut pas trop compter ; c'eſt un de ces intervalles lucides qu'il n'eſt pas facile de ſaiſir pour en profiter. Le parti le plus ſage, à mon avis, eſt de les abandonner à leurs alternatives, & de les laiſſer bâtir & détruire tant qu'il leur plaira. Les influences de la lune les déterminent & les font dire ou pour ou contre, à tort ou à travers, il n'importe. Sous la conſtellation de Saturne, il s'inſcriront en faux contre tout ; & ſous celle de Jupiter ils ſouſcriront à tout.

Se conduire par humeur, c'eſt une double ſervitude, l'une du cœur & l'autre de l'eſprit. Eſtat miſerable dont il eſt très-difficile de ſe tirer ; puiſque meſme on ne le prévient pas ſans application &

ſans peine. Cependant , on ne doit rien oublier pour arreſter ce torrent , quelque chemin qu'il ait déja fait. Il faut d'abord gagner ſur ſoy de demeurer plûtoſt dans l'inaction, que d'agir par humeur: dès qu'on la ſent venir , il faut ſe diſtraire , & ſuſpendre ſon jugement , juſqu'à ce que la vapeur paſſe ; afin qu'elle n'étouffe point la lumiere de la raiſon. Une grande violence eſt neceſſaire , il eſt vray , pour ſe roidir ainſi contre l'humeur , & pour en retenir le cours : mais , un mal qui a des ſuites ſi fâcheuſes mérite tous nos ſoins & tous nos efforts. Quelque amer & quelque violent que ſoit un remede , on a la réſolution d'en uſer ; quand il eſt le ſeul auquel la gueriſon ſoit attachée.

Au reſte, des gens qui ſont d'un caractere aſſez étrange pour avoir toûjours de l'humeur , ſont inſupportables à tout le monde : ils ſont les fleaux de la ſocieté ; ils ſont

les antagoniſtes de la politeſſe, du bon gouſt, de tout ce qui fait plaiſir à des eſprits raiſonnables; & ils ſe déclarent les protecteurs de tout ce qui eſt de mauvais ſens; parce que telle eſt leur humeur. Avance-t-on dans un entretien quelque propoſition judicieuſe & plauſible? Ils ont toûjours ſur ce point un doute ridicule, une difficulté impertinente. Ils entreprennent quiconque parle; ils ſont des adverſaires toûjours preſts pour deffendre la négative; & cela, précisément parce qu'on les a prévenus ſur l'affirmative. S'ils avoient eſté les premiers à parler, ils auroient opiniâtrément deffendu ce qu'ils combattent dans la bouche d'autruy. Que ſi on leur cede le champ de bataille par une condeſcendance quelquefois neceſſaire; on ne tirera pas d'eux pour cela un meilleur parti. Ils feront alors volte-face pour attaquer leur propre opinion, & paye-

ront de ce démenti la complaisance qu'on aura été contraint d'avoir pour leur foiblesse. Que la raison se trouve à rebours en de pareils hommes ! helas ! leur mal est plus incurable que la vraye folie. Les fous ne laissent pas de nous sçavoir quelque gré, lorsque nous faisons semblant de donner dans leurs visions ; ou du moins ils en deviennent plus doux à nostre égard. Mais, les Humoristes deviennent pires, ils deviennent plus déraisonnables par nostre déference pour eux.

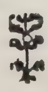
Le croiroit-on ? qu'il y a des Nations entieres que ce génie bizarre domine. Rien n'est plus certain. Mais, nous n'en citerons aucune en particulier. C'est assez pour nous d'en avoir averti ; afin que l'on y ait attention. Quoiqu'il en soit ; lorsqu'on se trouve par hazard avec quelque Humoriste outré, l'on est communément surpris de ses frequentes incartades.

dés. Néanmoins, cette ſurpriſe ne doit point aller juſqu'à déconcerter un homme d'eſprit. Il obſerve de ſens froid les bruſques écarts du perſonnage ; il ne craint point après cela de lui adreſſer la parole, de le queſtionner, de l'agacer meſme en quelque ſorte ; pour faire d'une rencontre déplaiſante, un entretien amuſant: & dès que l'Humoriſte commence de lui eſtre à charge, il ſçait ſe tirer de preſſe par une défaite honneſte & obligeante. Mais, ſuppoſé que deux de ces Myſantropes ſoient aux priſes ; gardez-vous bien d'eſtre de la partie ; ſoyez ſeulement ſpectateur : pourvû que les champions ayent l'imagination échauffée, comme il arrive, & qu'ils ſoient par cet endroit à deux de jeu ; je vous réponds d'une ſcéne aſſez réjoüiſſante.

Après tout ; j'ay de la peine à croire qu'il y ait des hommes ſur

la terre d'une humeur ſi égale ; que jamais il ne paroiſſe dans eux aucune alteration : on voit des choſes , on en entend qui heurtent & ſi fort & ſi ſouvent la raiſon ; qu'alors un premier mouvement de bile s'excite aiſément & nous échappe bien viſte. Mais, ce n'eſt point là ce que j'appelle eſtre Humoriſte : c'eſt meſme parce que l'on eſt raiſonnable qu'on n'écoute pas ſans quelque émotion ces impertinences outrées : autrement , elles ſeroient reçûës, & s'établiroient à la honte de la raiſon. Eſtre Humoriſte , c'eſt dépendre de ſon humeur, & en ſuivre l'impreſſion ſans aucun égard ; ce que j'ay déja nommé une ſervitude , un eſclavage. Si l'on n'a pas aſſez de bons ſens pour reconnoiſtre cet énorme défaut , on aura encore moins la force de s'en corriger. Auſſi, ces gens-là , bien loin de ſe croire ce qu'ils ſont en effet ; ne ſe donneroient

pas, ne ſe changeroient pas pour l'homme le plus poli, le plus judicieux, le plus habile meſme du monde. Ils entrent dans une converſation avec le même eſprit, que de fiers argumentans entrent dans une ſale de diſpute : ils relevent tout, ils conteſtent tout, ils chicannent ſur tout : plus acariâtres que des harpies, ils ne quitteront point priſe qu'ils n'ayent répandu tout le fiel de leur mauvaiſe humeur. Mais, ce ſera bien pis encore, s'ils ont quelque teinture des lettres. Alors, de Bacheliers en mince ſcience, ils deviendront des Licenciez en mauvais ſens, & des Docteurs en extravagances. Telles ſont les ſuites de l'humeur, quand on n'a ni la ſageſſe ni le courage d'y mettre un frain.



CHAPITRE XV.

L'homme à promptes & heureuses ressources.

LEs foudres étoient les armes certaines qu'employoit le fabuleux Jupiter, lorsqu'il vouloit signaler en un instant sa puissance sur les mortels. Ces armes le firent triompher des Geans rebelles ; parce que la celerité est la mere des prompts succès. L'Aigle dont le vol rapide s'éleve jusqu'au soleil, portoit les foudres de Jupiter. Et ce ministre du Dieu du tonnerre est le symbole des grands génies, dont l'élevation & la rapidité dans les entreprises sont le partage.

Il y a des esprits qui ne réüssissent qu'après avoir beaucoup pensé ; & il y en a d'autres, dont le succès est le fruit de leur premiere pensée. Ceux-cy sont des

hommes inimitables ; ceux-là ſont des modeles à ſuivre. Une choſe eſt aſſez toſt faite, ſi elle eſt bien faite, diſoit un ſage. Nous n'examinons point dans un ouvrage, le plus ou le moins de temps qu'on y a employé ; mais la perfection qu'on y a miſe eſt ce que nous conſiderons : c'eſt ſur cela que nous en meſurons le plus ou le moins d'eſtime que nous en devons faire. A l'égard du temps que l'ouvrage a couſté ; c'eſt une circonſtance que nous ignorons ou que nous oublions ; le mérite eſt la ſeule choſe qui en ſoit ſeurement connuë, & qui en reſte.

D'ailleurs, ſuivant le cours ordinaire, ce qui ſe fait à la haſte ne ſubſiſte pas long-temps ; & il ne dure ſi peu que pour avoir eſté trop toſt achevé. Les premiers fruits de la ſaiſon ſont rarement d'un auſſi bon gouſt que les autres, & ne ſe conſervent pas : ce ſont, pour uſer de cette meta-

phore les plus tendres enfans de Saturne , que leur pere dévore pour cela plus aiſément. Si l'on veut donc qu'un ouvrage d'eſprit, par exemple, paſſe à la poſterité la plus reculée , on ne doit pas certainement le précipiter : pour lui donner le ſceau de l'immortalité litteraire ; ce n'eſt peut-eſtre pas trop qu'une partie de la vie de l'homme deſtinée à le compoſer , & l'autre partie à le perfectionner.

Cependant, puiſque l'eſtime eſt toûjours dûë à ce qui eſt bon en ſoi; il paroiſt qu'elle eſt doublement dûë à ce qui eſt bon; quoique dit ou fait ſur le champ. Le ſuccès en ce genre de bon , demande un eſprit vif & heureux, qui ſont deux choſes dignes chacune de leur prix ; lorſqu'elles ne ſe ſéparent point. Quelques-uns réfléchiſſent beaucoup ; & trouvent après cela que leurs réflexions ſont comme autant de coup perdus. D'autres

touchent toûjours au but , ſans y avoir penſé d'avance : la vivacité dans ceux-ci ſupplée aux plus profondes méditations ; ce qui vient s'offrir à leur eſprit équivaut à la plus longue déliberation. Il n'y a point pour eux de circonſtances imprévûës , point de ſurpriſes ; ils ont une préſence d'eſprit qui leur tient lieu de toute prévoyance. Ils ſement dans un entretien cent traits ingenieux ; ou ils fourniſſent dans un conſeil mille expediens nouveaux dont on eſt d'autant plus frappé qu'on voit qu'ils ne les ont pas préparez. Cette facilité de génie fait le charme de l'impromptu , & enleve noſtre admiration. C'eſt pour cela qu'un impromptu, bien que médiocre , eſt quelquefois plus applaudi qu'un grand ouvrage , auquel on aura conſacré ſes veilles : c'eſt pour cela qu'une petite entrepriſe bruſquée étonne, & plaiſt quelquefois plus qu'u-

ne entreprise importante, mais depuis long-temps concertée.

Cet axiome de Charles-Quint; *Le temps & moy nous valons deux hommes*, est très-judicieux : mais il ne renferme rien que de commun ; l'extraordinaire est de suffire à tout sans l'aide du temps. Car, qui dit le temps, dit tout en un mot : il dit le conseil, la prévoyance, l'occasion, la maturité des choses, &c. Ne sont-ce pas là comme autant d'hypotheques, comme autant de droits acquis sur la réussite d'une affaire ? Mais un genie vif & heureux à qui tout évenement devient aussitost un succès, est comme le proprietaire d'un riche fonds, lequel joüit à son gré des revenus. Bien plus; après que la méditation a enfanté des projets, que la prudence les a arrangez, que l'attente les a meuris, que la conjoncture les a secondez ; à quoy aboutissent ces projets ? souvent ils avor-

tent dans l'execution. Au contraire, la vivacité telle que je l'entens ici, fait voir tout à coup des prodiges, où la plus profonde lenteur & le plus ſage phlegme ſe perdent & ſe confondent.

Je ſçais qu'on renvoye aſſez communément au hazard la gloire de ces prompts ſuccès : mais, c'eſt faire injuſtice à la ſagacité étonnante qui en eſt la veritable ſource ; il n'y a que des eſprits communs & jaloux qui lui en diſputent l'honneur. Au reſte, cette perfection propre des grands hommes ne ſçauroit eſtre le fruit de l'art ; ils n'en ſont redevables qu'à la nature qui les a formez d'une trempe exquiſe : l'art n'a pas lieu où la réflexion ſe rencontre à peine, & ne fait que ſe montrer : l'extrême facilité de concevoir les choſes vient à l'ayde, où le temps n'eſt pas donné pour s'y arreſter ; & le bonheur preſente à l'eſprit ces choſes où l'oc-

casion n'en a point esté pensée. Alors, on use de l'empire qu'on a sur soy pour haster une entreprise sans se précipiter ; & l'on s'appuye sur son bonheur déja éprouvé pour ne se point troubler dans l'action. A la faveur de ces dispositions, la sagacité devenuë tranquille, quoique toûjours également vive, surmonte plûtost un obstacle que le commun des hommes ne l'auroit examiné.

Aussi, le grand homme n'hesite pas de recourir à son heureuse vivacité dans les plus difficiles entreprises : les difficultez sont l'objet & l'aliment de son genie à promptes ressources : un obstacle reveille sa pénétration, de même qu'un danger inspire aux braves du courage. Combien de gens ne raisonnent jamais mieux que quand ils sont vivement pressez ? combien ne se sauvent jamais plus legerement d'un piege, que lorsqu'on cherche davantage à les y

attirer? Au peril le plus prochain, il faut le plus prompt expedient: en ces occurrences, il ſe fait dans le grand homme une ſorte d'antiperiſtaſe qui redouble la force de ſa pénétration, qui luy ſubtiliſe l'eſprit, & qui le raſſure pour agir prudemment.

Il ſe trouve ici une difference dans les eſprits dont on ne comprend pas trop la cauſe: aux uns, toute ſaillie leur réuſſit bien, & tout ce qu'ils ont médité leur réuſſit mal: aux autres, ce qui ne ſe preſente pas d'abord, ne ſe preſente jamais; ils ne peuvent rien eſperer d'eux à la réflexion; leur heure eſt paſſée ſans retour. Mais d'ailleurs auſſi, une infinité de choſes s'offrent à eux en un inſtant; & une feconde vivacité les dédommage de ce que toutes les réflexions du monde ne leur fourniroient rien.

Au reſte, on peut dire en général qu'un *impromptu* dans quel-

que ſens qu'on le prenne, produit ſouvent de grands avantages à ſon Auteur ; ſans compter l'admiration qui y eſt attachée. Une déciſion judicieuſe prononcée ſur le champ, fit donner à Salomon le nom de ſage, & le rendit plus redoutable que ſa puiſſance & ſes richeſſes ne l'avoient fait. Alexandre & Ceſar furent jugez dignes d'eſtre les deux fils aînez de la Renommée ; le premier pour une action vive, & le ſecond pour un mot à propos ; Alexandre pour avoir coupé le nœud gordien, qu'il euſt tenté vainement de délier ; Ceſar, pour avoir dit en tombant : ce n'eſt point une chute, mais une priſe de poſſeſſion. Par ces deux traits frappans, l'empire de l'Univers leur fut ſucceſſivement déferé.

Mais, ſi une repartie vive nous charme ; une rapide expedition doit nous tranſporter d'étonnement. Cette heureuſe célérité

pour l'effet, marque une extréme activité dans le principe; une grande ſagacité pour le projet, & une ſageſſe étenduë pour le prompt arrangement des moyens. Auſſi, la vivacité de génie qui préſide & qui donne le branle à tout cela, eſt d'autant plus admirable, qu'ordinairement il y a loin du vif au ſolide, de la promptitude à la prudence, de l'eſprit au jugement, de l'imagination à la conduite, de la ſaillie à la précaution. Cette perfection néanmoins, quelque rare qu'elle ſoit, eſt eſſentielle aux Généraux d'armée: on la leur ſuppoſe; ou du moins on préſume qu'elle ne leur manque pas; vû qu'elle eſt proprement leur attribut. En effet, preſque toutes leurs réſolutions & leurs actions ſont des eſpeces *d'impromptu*. Il arrive à un Siege ou à un Combat mille évenemens, au-devant deſquels nulle prévoyance ne peut aller, que l'ennemi lui-meſ-

me n'avoient point concertées, & dont il eſt ſurpris le premier : c'eſt l'occaſion preſente & ſubite qui avertit un Général, de penſer & d'agir ſans délai ; c'eſt de ſon génie vif & heureux que la victoire doit eſtre le fruit.

Pour ce qui eſt du Monarque ; il lui convient de penſer beaucoup : le temps neceſſaire pour laiſſer meurir les choſes ; eſt d'ordinaire à ſa diſpoſition : le rang où la providence l'a placé ſe ſoûtient moins du bras, que de la teſte : il penſe pour un eſtat entier : toutes ſes démarches ſont autant de pas vers le bonheur ou le malheur de ſon peuple : toutes ſes fautes ſont en quelque ſorte, éternelles ; parce qu'une tradition maligne les fait paſſer de ſiecle en ſiecle ; quand l'hiſtoire meſme les tairoit : en un mot, les actions du Monarque ſont toutes comme générales ; veu qu'elles influent ſur tous les particu-

liers : auſſi, ſa prudence ne doit-elle pas dédaigner les conſeils d'une prudence auxiliaire.

CHAPITRE XVI.

La Singularité.

SATYRE.

CE fut d'abord une matiere de réflexion pour les ſages, & un ſujet de riſée pour les autres, que de voir Diogene avec une lanterne à la main parcourir en plein jour les ruës les plus frequentées de la Ville. Mais, cette action fut preſque généralement approuvée, lorſque le Philoſophe en eût apporté la raiſon : Je cherche des hommes, dit-il, avec un deſir curieux d'en trouver ; & ils ſont pour moy inviſibles ; je n'en apperçois pas un ſeul. Quoy ? lui repliqua-t-on : ces gens-là que l'on vous montre, ne ſont-ils pas des hom-

mes ? Point du tout, repartit Diogene ; ce ſont des figures d'hommes, & non de vrais hommes. Ce Philoſophe regardoit les hommes du coſté qui chocquoit plus ſon bon ſens, & ne faiſoit pas attention au reſte.

En effet ; il eſt des défauts qui ſe rendent plus ſenſibles ; comme il eſt des vertus qui ſe font davantage ſentir : celles-ci nous attirent l'eſtime & les autres le mépris de tout le monde. Or de tous les défauts qui frappent plus, la ſingularité me paroiſt ſans contredit le premier par rapport à ſon caractere, & le dominant par rapport au nombre de ceux qui y ſont ſujets. Le caractere de ce défaut eſt d'être ſi diſſemblable à ſoy-meſme, que c'eſt, pour ainſi parler, une eſpece d'hermaphrodite, d'ambigu, d'analogue ; un compoſé bizarre qui ne peut gueres ſe définir. A l'égard de ceux qui donnent dans ce défaut, la multitude en

en eſt ſi grande, qu'on en compteroit cent pour un, qui n'y donne pas.

Quand les ſujets riſibles dont le monde eſt déja rempli viendroient à manquer tout d'un coup ; la ſingularité toute ſeule conſoleroit de ce changement ; & à peine ſeroit-il ſenſible : tant elle eſt une ample matiere de rire. Il ſemble effectivement que la ſingularité ſe propoſe de ſens froid le ridicule, comme ſa fin propre ; c'eſt du moins le fonds ſur lequel elle travaille ; c'eſt ce qu'elle recherche & ce qu'elle affecte en tout. En verité, j'en connois qui voudroient, s'il eſtoit poſſible, ne point parler par la bouche ; pour ſe diſtinguer du commun des hommes. Que faire donc dans cette neceſſité vulgaire ? ils parleront ; mais ce ne ſera pas comme les autres ; ils gagneront pour le moins ſur ceux-cy, la façon. Et quelle eſt-elle ? c'eſt de rete-

nir de leur voix tout ce qu'ils peuvent ; c'eſt de ſerrer les lévres & de pincer leurs paroles, dont pas une ne leur ſort de la bouche ſans geſne, ni ſans eſtre tronquée. Ils ont avec cela je ne ſçais quel accent qui leur eſt particulier : ils ſe font une eſpece de dictionnaire à part, un petit langage, ou plûtoſt un jargon de mots précieux qu'ils mettent à tout, & qui ne ſont bons qu'à exprimer des niaiſeries. Enfin, ils ne parlent pas ; ils begayent, ils gazoüillent pour ne reſſembler à perſonne.

Une autre eſpece non moins ridicule que la premiere : c'eſt ceux qui ſe font à deſſein les ennemis de leur propre gouſt qu'ils ſacrifient ; ſoit pour le manger, ou ſoit pour le boire. Ce n'eſt ni par vertu ni par raiſon, c'eſt par ſingularité qu'ils ſe retranchent de ce que naturellement ils aiment. Eſprits cacochimes à qui c'eſt aſſez qu'une choſe ſoit du

gouſt de tout le monde , pour qu'ils n'y touchent pas. Ils demanderont quelque viande inſipide, qu'ils appellent l'ambroſie, le mets des Dieux : ils laiſſeront le meilleur vin & le plus exquis, pour ſe noyer par des raſades d'eaux qu'ils nomment ſavoureuſes, agréables, rafraîchiſſantes, ſalutaires ; divin nectar. Ils inventent ainſi chaque jour quelque nouvelle bizarrerie, pour ſe ſingulariſer de plus en plus ; & il faut avoüer qu'ils y réuſſiſſent. Car, nul autre qu'eux ne s'accommodant de leurs ragouſts, ils parviennent à eſtre cenſez des hommes ſinguliers à l'excès. Cependant, le beſoin, ou leur gouſt même dément quelquefois leur extravagance, malgré toutes leurs attentions à la ſoutenir. Mais alors, s'ils loüent la bonté de la choſe, ils en regrettent l'uſage trop commun ſelon eux. Je me rappelle ſur cela un trait particu-

lier d'un des plus accomplis origïnaux en ce genre. Après avoir bû d'un vin vieux qu'il avoit trouvé admirable, il ne pût s'empêcher de s'écrier : ô la plus delicieuſe liqueur du monde ! c'eſt bien dommage qu'elle ne ſoit pas infiniment rare ; elle ſeroit le charme de ma vie, s'il n'eſtoit permis qu'aux grands hommes d'en boire.

Il y a une ſorte de ſingularité, ſi l'on peut l'appeller ainſi, qu'il faut meſme ambitionner. C'eſt celle qui nous ſepare du commun par des actions heroïques. Cette ſingularité prend ſa ſource dans la grandeur d'ame, & dans l'élevation des ſentimens ; en quoy conſiſte la vraye nobleſſe de l'homme : j'entens icy cette nobleſſe qui nous affranchit des défauts, & des paſſions dont la multitude eſt eſclave. Car enfin, la vertu eſt le premier fondement du veritable heroïſme qui nous

diſtingue du vulgaire ; c'eſt la vertu qui en eſt, pour uſer de ce terme, la marque caracteriſtique ; qui le differencie, qui annoblit l'homme, & qui lui donne le titre glorieux de Heros. Ainſi, les Grands doivent briller par leur vertu en ce bas monde ; s'ils veulent en eſtre la gloire ; de meſme que les aſtres brillent par leur éclat dans le firmament dont ils font la beauté. C'eſt à ce genre de ſingularité qu'il convient aux Grands de prétendre ; qu'il leur eſt eſſentiel d'atteindre. Que leur ſert d'eſtre diſtinguez par leur rang ; s'ils ne le ſont par leur vertu ? Plus ils ſont élevez, plus leurs vices ſont en ſpectacle : & plus leurs vices éclatent, plus ils les dégradent & les confondent honteuſement avec la multitude. La grandeur dans eux ſera toûjours reſpectée, il eſt vray ; parce qu'elle eſt toûjours reſpectable : mais, elle ne ſurvivra pas au Grand, s'il

n'eſt vertueux. Le grand homme & l'homme vertueux ſont des termes ſynonimes ; ce ſont des qualitez inſeparables, dont l'une ne paſſera point avec honneur à la poſterité, ſans l'autre.

Les Grands ſont ſujets à je ne ſçais quelle ſingularité altiere qui les rend inacceſſibles & odieux. Mais, y font-ils reflexion ? c'eſt aimer mieux s'attirer la juſte haine des petits, que ſe concilier leur amour. Il ne tient qu'à eux d'eſtre aimables à tout le monde; en faveur de leur rang, les petits les en quittent pour des manieres bonnes, ſimples, unies : qu'ils les ayent ces manieres ; & on les adorera. Leur élévation les déſigne aſſez, pour n'avoir point à craindre qu'on ne les diſtingue pas. D'ailleurs, c'eſt avoüer ſon peu de mérite perſonnel, que de s'appuyer toûjours ſur une fiere grandeur, pour ſe tirer de pair.* Le ſecond Mécéne d'Eſpagne ſçavoit

* *Le Comte d'Aguilar.*

dans les plus hauts emplois, se proportionner à tout & à tous : il sçavoit allier le majestueux avec l'agréable, le grand avec le populaire, le Heros avec l'homme. Aussi, fut-il généralement aimé ; & les ennemis mesmes de l'Espagne donnerent à sa mort des regrets ; après lui avoir donné leur estime pendant sa vie. J'ay oüi dire de lui, à des gens d'une profonde sagesse & d'un discernement délicat : *celui là sçavoit estre grand, sans affecter de l'estre.* Eloge plus glorieux & plus rarement merité que peut-estre l'on ne pense.

Je viens à une troisiéme espece de singularité. Ceux qui la composent peuvent avoir place parmi les Grotesques de Calot. Leur plaisir, & leur soin est de se faire remarquer à leurs manieres bizarres de s'habiller, de marcher, de danser, de saluer. Tout ce qui est ordinaire en ce genre,

ils l'abhorrent ; & l'usage semble estre l'objet naturel de leur plus forte antipatie. Se vêtir à l'antique ; ramener toutes les vieilles modes, tout le ceremonial passé, toutes les attitudes, ou plûtost les galantes grimaces de l'ancienne chevalerie ; c'est sans doute l'une de leurs plus serieuses occupations. Quelques-uns d'eux ont d'autres rafinemens, non moins comiques, à mon sens. Sont-ils en Espagne ? ils s'habillent à la Françoise. Sont-ils en France ? ils s'habillent à l'Espagnole: tantost Pantalons, tantost Arlequins ; tantost tout ce qu'il vous plaira ; pourvû qu'ils ne soient point comme ils doivent estre : ils iront à la campagne en Golille, & ils paroistront à la Cour en collet. Avons-nous donc besoin de ces Pantomimes pour nous faire rire ? non : tant d'autres sans eux s'acquittent si bien de cette commission.

Il ne faut jamais donner occasion à autruy de se mocquer de nous ; pas mesme à un enfant ; bien moins encore à des hommes sages & judicieux. Néanmoins, je suis fortement tenté de croire qu'il y a des gens qui se proposent de donner la comedie mesme ; sans qu'il en couste rien aux spectateurs. Ce qui est certain ; c'est qu'il ne se passeroit pas un jour, qu'ils ne nous eussent offert quelque nouveau trait de singularité ; quelque nouvelle décoration dans leur personne ; quelque chose d'extraordinaire, soit pour le fonds, soit pour la façon. Ainsi, un défaut devient-il parmi le genre humain, comme l'aliment d'un autre défaut. C'est-à-dire ; que le ridicule de ceux-ci entretient le caractere mocqueur de ceux-là.

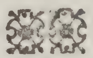
Mais, que sera-ce donc de la singularité dans l'esprit ; puisque dans les manieres seules elle est

un ſi fertile ſujet de dériſion ? Car, il en eſt à qui vous diriez que la nature ait exprès façonné un gouſt & un genie tout à contre-ſens. Ce n'eſt pas que cela ſoit ; mais, on le croiroit à les entendre raiſonner ſur quelque matiere que ce puiſſe eſtre. La verité eſt, qu'ils cherchent à ſe ſingulariſer : & pour cela, ils s'écartent ſi conſtamment des idées ordinaires, qu'il leur eſt, ce ſemble, naturel de ne penſer point comme les autres. Ce ſont des paradoxes, des ſyſtêmes heteroclites, des raiſonnemens alambiquez, des principes chimeriques, des viſions, où perſonne qu'eux ne comprend rien ; s'il eſt vray qu'ils y entendent quelque choſe: A l'égard de ce qui eſt communément reçû par les gens d'un ſens droit & d'un gouſt ſeur ; ils n'en font point de cas ; ils en ont pitié. S'ils ſe bornoient du moins à ſe repaiſtre de leurs idées, & à nous les débiter :

mais, non ; par une ſingularité complete, ils prétendent nous y aſſervir, & ils le prétendent d'un ton magiſtral ſoûtenu d'un air gravement foû : ces dehors contribuent beaucoup dans leur eſprit, à ſignaler leur merite d'ailleurs ſi diſtingué. Pour ce qui eſt de ceux auſquels ils parlent, ils ne les regardent pas ; ce ſeroit trop les honorer, ils ne font que les entrevoir d'un œil diſtrait & dédaigneux.

Après tout ; la ſingularité n'eſt point un défaut ſans remede : la raiſon toute ſeule ne devroit-elle pas nous en guerir ? Mais, comme les gens ſinguliers ne ſont gueres raiſonnables ; propoſons-leur le moyen qui me paroiſt un ſpecifique pour la gueriſon de leur mal. Ils en ſeront quittes pour en lire ici la recette ; s'il ne leur plaiſt pas de guerir. Le remede donc à la ſingularité, c'eſt de conſiderer ce défaut dans autruy ; d'en exami-

ner le ridicule, le frivole, l'insipide : ces qualitez justement dûës à la singularité se font apercevoir de tout le monde, sans en excepter ceux qui les ont. Quand on se sera bien observé dans ce miroir fidelle ; il faut regarder les suites de la singularité : la chronique maligne les apprend à quiconque veut les entendre : les plus sages mesmes ne font pas scrupule, ou plûtost ont la charité de les dire pour l'amendement de ceux qui doivent se corriger ; ainsi qu'ils s'expriment. Ces suites sont en deux mots, de se rendre original & méprisable ; quelque mérite au fonds que l'on puisse avoir. Après cela ; s'il se trouve quelqu'un qui veüille encore donner ou perseverer dans la singularité ; je le regarde comme un homme abandonné des Medecins.



CHAPITRE XVII.

L'HOMME AU POINT de ſa perfection.

Dialogue entre l'Auteur & Dom Manuel, &c.

L'AUTEUR.

LEs Perſans avoient autrefois un uſage aſſez particulier: c'étoit de ne point voir leurs enfans, qu'ils n'euſſent atteint l'âge de ſept ans. L'amour paternel communément ſi aveugle, ne leur fermoit point les yeux ſur les foibleſſes ordinaires de l'enfance: leur bon ſens répugnoit à voir ces foibleſſes, & à les diſſimuler; encore plus à les admirer, comme font preſque tous les peres. Ainſi, ces peuples attendoient que la raiſon commençaſt du moins à ſe montrer dans leurs enfans, pour les reconnoiſtre, & les admettre au ſein de leur famille.

DOM MAN. Quoy? des peres

en ont usé de la sorte envers leurs propres enfans ? ils n'ont pû les souffrir imbeciles, bien que cette infirmité soit inséparable de nos premieres années ? Je ne m'étonne plus qu'un sot déplaise si fort à des gens sensez, qui ne lui tiennent par aucun endroit : je ne suis plus surpris que le commerce d'un tel homme, ne leur paroisse pas supportable.

L'AUT. Quoiqu'il en soit ; la nature, toute sage qu'elle est, ne donne pas d'abord à ses ouvrages la derniere perfection ; & l'art n'y supplée pas tout-à-coup, quelque industrieux qu'on le suppose. L'une & l'autre vont lentement à leur terme, qui est le parfait ; ils y avancent peu à peu, & n'y arrivent que tard.

DOM MAN. Les commencemens de toutes choses, des plus grandes mesmes ne sont presque rien : ce n'est qu'à la longue que ces commencemens deviennent

des eſtres achevez dans leur genre. Ce qui ſe trouve d'abord à ſa perfection eſt d'un prix médiocre & ne dure gueres. Une fleur qu'on voit éclore en peu de temps, ſe fanne auſſi en peu de temps : au lieu qu'un diamant qui prend ſa forme avec lenteur, peut eſtre éternel.

L'AUT. La ſucceſſion de temps que vous demandez pour qu'une choſe ſoit parfaite, nous regarde comme les autres eſtres : nous ne naiſſons pas des hommes faits ; nous croiſſons inſenſiblement de jour en jour, ſoit pour le corps, ſoit pour l'eſprit ; juſqu'à ce que nous parvenions à l'âge virile, à avoir une raiſon développée, un jugement ſain, un eſprit formé, un diſcernement juſte, &c.

DOM MAN. Il eſt hors de doute que l'homme ne devient parfait, que de cette maniere ſucceſſive. Mais, la perfection dont vous parlez, me paroiſt une eſpece de

don, qui ne s'accorde pas à tous indifferemment. On en voit qui ne ſont plus des enfans ; qui raiſonnent, qui ſçavent, qui ont de l'experience ; & qui ne ſont pas néanmoins ce que vous appellez des hommes faits, & finis, pour le dire ainſi. Il leur manque quelque choſe, qui a auſſi ſes degrez, & que l'on acquiert en plus ou en moins de temps ; ſi toutefois on a du fonds pour y parvenir jamais. Au reſte ; ceux-ci ſont tardifs pour les commencemens ; mais à la fin ils atteindront les parfaits : ceux-là ſont déja beaucoup avancez en tout ; & quelques autres y ſont devenus des hommes conſommez.

L'AUT. J'uſe ici d'une comparaiſon pour exprimer par quels degrez nous venons à la perfection. Lorſque le vin ſort de la grappe, il a une douceur fade ; & lorſqu'il n'eſt pas entierement fait, il a une acreté rude : mais, quand

quand il a ſuffiſamment boüilli; il perd ſon gouſt douceâtre, il quitte ſon âpreté, & prend enfin une force ſavoureuſe qui l'égale au nectar, ſi le fonds en eſtoit excellent. Peinture de l'eſtat de l'enfance, de l'eſtat de la jeuneſſe, & de celui de l'homme fait.

DOM MAN. J'adopte voſtre comparaiſon. Les progrès divers que vous dites me repreſentent aſſez ceux que fait l'eſprit humain dans le vaſe fragile du corps; & en même temps les obſtacles à ſes progrès. Tout homme éprouve dans ſoy cette fadeur de l'enfance qui dégoûte la ſaine raiſon; cette âpreté de la jeuneſſe qui ne ſe repaiſt gueres que d'objets encore tout ſenſibles, & qui n'eſt qu'une ébauche très-groſſiere de l'homme raiſonnable. Quelques-uns, il eſt vray, ſemblent avoir reçû de la nature, une diſpenſe d'âge ſur ce point. Mais, outre que ces exemples ſont très-rares;

ils ont toûjours certains traits, certains restes de leur âge ; ausquels on reconnoist que leur maturité est venuë avant la saison. D'autres encore ont un serieux, ou naturel ou imité qui dément en apparence les imperfections de la jeunesse. Mais ce serieux, ils ne le soutiennent pas : ils se lassent, je crois, d'estre ce qu'ils ne sont point en effet : & ils retombent dans des legeretez qui ne découvrent en eux que des copies très-defectueuses de l'homme fait.

L'Aut. Vous voyez que le temps est un grand remede, au manque d'âge & d'experience.

Dom Man. Il n'y a que lui qui puisse guerir de l'enfance & de la jeunesse, qui sont veritablement des âges d'imperfection en tout.

Dans un âge plus avancé ; l'on a des pensées solides & élevées : l'intelligence est developpée ; le jugement est sain ; l'esprit est raisonnable ; le discernement est ju-

ſte; le gouſt eſt aſſuré : le cœur eſt grand & ferme ; les ſens ſont mâles, les deſirs nobles, les mouvemens reglez & ſages. Ainſi parvenu avec le temps à cet eſtat d'homme parfait ; on devient un membre utile & neceſſaire au corps de la ſocieté. On ayde les autres de ſes conſeils ſalutaires ; on les perſuade par des raiſonnemens judicieux ; on les raſſure par ſa ſcience experimentée ; on les inſtruit & on leur plaiſt par un diſcernement rectifié, & par un gouſt épuré. En un mot, tout ce que l'on penſe, tout ce que l'on dit, tout ce que l'on fait, montre qu'on eſt un homme au point de ſa perfection.

L'AUT. Il y a du chemin à faire pour en venir là. Que l'ame demeure long-temps en ce corps mortel comme dans une priſon obſcure ; où le flambeau de la raiſon ne paroiſt que peu à peu & de très-loin ; où cette lumiere qui eſt

celle des autres facultez, ne luit avec tout ſon éclat, qu'après bien des années de tenebres. En cet eſtat d'obſcurité; lorſque l'eſprit, la conception, le jugement, la volonté, le cœur, commencent d'agir, ils ne font helas! que s'égarer & ſe méprendre aux objets; quelques ſoins meſmes que d'autres prennent pour les éclairer & les conduire.

DOM MAN. Quel deſagrément n'eſt-ce point pour un homme meur & ſenſé; d'eſtre contraint ou par neceſſité, ou par bien-ſéance de ſe proportionner à un âge qui n'a preſque de l'humanité que la figure? J'oſerois comparer cette peine au tourment qu'inventa Phalaris; puiſqu'elle eſt un ſupplice de l'eſprit.

L'AUT. La comparaiſon eſt violente. Quoiqu'il en ſoit, l'homme perfectionné avec le temps & avec le travail, réflechit alors ſur ſur ſes miſeres paſſées: il a com-

paſſion de l'eſtat d'imbecillité, d'ignorance, & de ténébres, d'où il s'eſt tiré : il condamne ſon peu de jugement, ſes faux raiſonnemens, ſes penſées frivoles, ſon gouſt puerile : il ſe repreſente avec étonnement toutes les mépriſes & tous les égaremens de ſon cœur. Quel charme pour lui de ne ſe voir plus déſormais le joüet de tant de défauts ?

DOM MAN. Mais qu'il y en a qui ne ſe trouveront jamais au point de la perfection !

L'AUT. C'eſt qu'il leur manque pour cela quelque choſe, comme vous le diſiez tout-à-l'heure: peut-eſtre n'ont-ils pas aſſez de ſentiment & de gouſt ; peut-eſtre, ce qui eſt bien pis, n'ont-ils pas aſſez de jugement : enfin, je ne ſçais pas de quoy ils n'ont point aſſez.

DOM. MAN. En effet, nous remarquons aiſément qu'il leur manque quelque choſe ; mais nous ne pouvons définir ce que c'eſt.

L'Aut. Ainſi, le temps eſt un grand remede pour nous, comme je l'ay avancé ; mais il n'eſt pas un remede univerſel.

Dom Man. Non : il ne met point en nous les diſpoſitions heureuſes ; il laiſſe ſeulement à la nature le loiſir d'achever ce qu'elle n'avoit que commencé, & de recüeillir ce qu'elle n'avoit que ſemé. Mais, le fonds naturel, quoique bon ; je dis plus, quoique d'une égale bonté, ne produit pas au même temps en tous ceux qui l'ont : dans les uns, ſoit que l'éducation l'avance & que le temperament l'aide ; il germe, il porte des fruits pour la ſaiſon convenable : dans les autres, ſoit que l'éducation le retarde, & que le temperament le neglige ; il languit long-temps inutile, & ne donne des fruits, pour ainſi dire, qu'à l'arriere ſaiſon. Ce retardement eſt une ſource d'étranges préjudices, lorſqu'il regarde ceux qui

dans leur rang, dans leur condition doivent eſtre des hommes parfaits. Car, la perfection propre de chaque eſtat & de chaque employ ne vient que peu à peu ; auſſi bien que la perfection propre de l'homme. Je ne ſuis pas plus un Magiſtrat habile, parce que j'ay une charge dans la robbe ; que je ſuis un homme ſenſé, parce que j'ay l'âge de l'eſtre.

L'AUT. Les Rois meſme n'ont-ils pas beſoin de ſe former & de ſe perfectionner par degrez ?

DOM MAN. Sans doute. Ils ne naiſſent pas des hommes faits ; des hommes conſommez en ſageſſe, en experience, en mille qualitez abſolument neceſſaires dans le rang de ſouverains qu'ils occupent. Le Ciel répand en eux pour l'ordinaire les ſemences de ces qualitez ; mais il faut qu'eux-meſmes ils les cultivent & les perfectionnent pour ſe conduire en Rois, & pour bien gouverner leurs peuples.

L'AUT. C'eſt ainſi que perſonne n'eſt diſpenſé de la peine pour ſe rendre parfait dans ſon eſtat. Un General d'armée devient habile au prix de ſon propre ſang, & de celui des autres. Un Medecin ne tire gueres un homme d'une maladie mortelle, qu'il n'en ait auparavant mis pluſieurs au tombeau. Un homme de lettres n'obtient le titre & l'honneur de vray ſçavant, qu'aux dépens de ſon repos & de ſa ſanté. Mais, quoiqu'il nous en coûte tant pour nous rendre parfaits; noſtre perfection du moins eſt-elle après cela un eſtat fixe?

DOM MAN. Vous touchez ici le point de la miſere humaine. Il n'y a rien de fixe en cette vie: tout y change ſans ceſſe; tout y croiſt ou bien y décline à chaque inſtant.

L'AUT. En telle ſorte, que les facultez de l'ame ſuivent aſſez la deſtinée du corps, ou ſain, ou infirme?

DOM MAN. Avec l'âge, la memoire diminuë, l'eſprit s'appeſantit, l'imagination ſe refroidit, le gouſt s'uſe : toutes les belles qualitez de l'ame ſe reſſentent de la caducité d'un corps qui ne peut plus remplir les meſmes fonctions à leur égard. Mais, c'eſt juſtement pour cela qu'il importe de travailler de bonne heure à ſe perfectionner ; afin de joüir plûtoſt & plus long-temps du fruit de ſes peines.

L'AUT. Par ces avances que nous prenons ſur nos jeunes années, nous pouvons nous faire un aſſez riche fonds de merite, pour n'éprouver gueres les diminutions & les pertes que cauſe l'âge ſelon vous. Une ancienne & heureuſe habitude de perfectionner toutes les facultez de l'ame ; laiſſe après elle des traces qui ne s'effacent pas aiſément. La memoire peut devenir moins fidelle pour les noms ; mais les choſes &

les faits reſtent : l'imagination n'eſt plus ſi vive, mais la raiſon & le jugement en connoiſſent les traits pour les blâmer s'ils ſont outrez, & pour les admirer s'ils ſont reglez : le gouſt peut s'eſtre un peu vieilli, par rapport à la compoſition des ouvrages d'eſprit ; mais il ſent toûjours ce qui eſt bon, ce qui eſt excellent dans autruy. Enfin, le brillant eſt peut-eſtre paſſé ; mais tout le ſolide demeure. Cependant je ne conviens pas que ces affoibliſſemens meſmes quelque legers qu'ils ſoient, arrivent toûjours aux perſonnes âgées : il y en a un très-grand nombre qui ſe ſoutiennent juſqu'à la fin dans tout leur merite.

DOM MAN. Ce n'eſt pas peu de choſe que de prévenir & devancer les années, de la maniere que vous l'entendez ; pour s'élever au comble de la perfection de l'homme, & s'y maintenir.

L'AUT. C'eſt occuper dès le

temps de la jeuneſſe toutes nos heures, & employer tous nos ſoins à faire croiſtre les dons de la nature. L'étude des premiers Auteurs, ſoit pour les lettres, ſoit pour la politique, ſoit pour la guerre, ſoit pour la judicature, &c. le commerce des hommes habiles en ces differens genres : les méditations profondes & les frequentes réflexions, l'experience, l'uſage, la pratique, l'exercice : voilà ce qui met la derniere main à l'ouvrage que la nature quelque liberale qu'elle ait eſté pour nous, n'avoit qu'ébauché.

DOM MAN. Uu homme parvenu à ce point ne ſçauroit eſtre apprecié.

L'AUT. Il eſt au-deſſus de toute l'eſtime que nous en pouvons faire.

DOM MAN. Qu'il y a à gagner avec lui ; ſi l'on eſt aſſez heureux pour obtenir ſon amitié, c'eſt un maiſtre dont les principes ſont

ceux de la plus ſaine raiſon, & du gouſt le plus exquis: c'eſt un guide dont les conſeils ſont ceux de la prudence la plus éclairée, & de l'experience la plus conſommée: c'eſt ſur-tout un ami dont le cœur exempt de foibleſſes nous eſt conſtamment attaché.

CHAPITRE XVIII.

L'eſprit de politeſſe & d'ordre.

L'Art qui cultive, qui embellit, & qui perfectionne tout dans l'ordre de la nature, eſt pour uſer de cette metaphore, le pere de la politeſſe. A ſon tour, la politeſſe eſtablit & le merite & la gloire de chaque choſe. D'abord, nul ouvrage d'eſprit ne fait fortune ſans elle. Je connois de grands eſprits, ſoit pour l'invention ou pour le raiſonnement; mais d'ailleurs ſi groſſiers & ſi incultes, qu'on les juge plûtoſt di-

gnes de mépris que d'éloge. Ouy, le diſcours le plus ſolide, le plus ſçavant livre la plus forte éloquence, l'érudition la plus vaſte; tout cela dépoüillé des ornemens de la politeſſe paſſera pour une pedanterie barbare, dont la plus douce peine eſt l'oubli. Nous en connoiſſons d'autres qui, à les examiner de près, ne ſont pas des génies, des hommes extraordinaires: & néanmoins ils ont de la réputation dans le monde, parce qu'ils ont beaucoup de politeſſe dans l'eſprit.

Je dis le meſme des qualitez du corps, leſquelles perdent leur prix; ſi la politeſſe qui leur eſt propre ne les accompagne. Un homme qui eſt laid, mais qui a des manieres honneſtes & gracieuſes, revient infiniment plus qu'un bel homme, qui n'a que des airs bruſques & impolis. Celui-ci nous bleſſe meſme; parce que nous ſoupçonnons qu'il pourroit bien

entrer de la vaine gloire dans son impolitesse. En effet ; le mérite quel qu'il soit , petit ou grand , réel ou arbitraire , ne va point sans la vanité ; à moins que la vertu ne vienne au secours & ne les separe. Or , les plus susceptibles de présomption , par consequent les moins capables d'estre civils , sont communément ceux qui ont les avantages du corps à un degré éminent. Petits esprits , qui craignent que des manieres prévénantes ne les rabaissent ; esprits sottement hauts qui croyent qu'on leur en doit toûjours de reste ; esprits indolens , qui bornez à eux seuls , ne sçauroient se gesner pour personne. Ainsi, la vaine gloire entée sur l'amour propre , est comme la racine de toutes leurs impolitesses. Cependant , s'ils pouvoient ouvrir les yeux à leur veritable interest ; ils verroient que la politesse , illustre le mérite que l'on a , & tient lieu de

celui que l'on n'a pas : ce n'eſt ſouvent que par ce ſeul titre qu'une infinité de gens dans le monde, ne ſont point mis ſur la liſte des ſots. Mais, ſi cette politeſſe dans les manieres reçoit quelque teinture de celle de l'eſprit, elle rejallit de la perſonne meſme ſur tout ce qui l'environne ; ſur des ameublemens aſſortis, ſur des tableaux de gouſt, ſur des livres bien choiſis ; quoiqu'on ne ſoit point un homme de lettres par profeſſion : en un mot, ſur mille choſes à noſtre uſage, de quelque eſtat que nous ſoyions.

Au reſte, la vraye vertu ne ſe ſouſtrait point aux loix de la politeſſe : elle les obſerve peut-eſtre avec plus d'exactitude & de regularité qu'un courtiſan aſſidu ne fait ſa cour au Prince. Sa politeſſe eſt une certaine urbanité modeſte & affable qui part d'un fonds d'eſtime pour tout le monde, qui s'accommode à chaque particu-

lier ſelon ſon rang, qui ſe preſte aux uſages permis des honneſtes gens, qui ne s'effarouche point dès que la religion & les bonnes mœurs ſont reſpectées, qui ne devient grave & fiere qu'à la vûë de l'infraction d'un devoir, qui rend aimables & l'homme de bien & la vertu. Au contraire, ſi vous oſtez à la vertu cette politeſſe, & qu'elle ne ſe montre à moy que ſous une auſterité groſſiere; j'ay beſoin de toute ma religion, & de toute ma raiſon, pour que vous ne me la rendiez pas odieuſe.

Maintenant; qu'eſt-ce que la politeſſe à l'égard de tout ouvrage en general que l'art produit & dirige? C'eſt une élegante diſpoſition des choſes qui doivent avoir du rapport les unes aux autres. La perfection d'un tout conſiſte dans la belle ordonnance des parties. Un homme ſeroit un monſtre de la nature, s'il avoit la teſte ou doivent eſtre ſes pieds: & dans un ouvrage

vrage d'eſprit, ou de mécanique: ſi le commencement ſe trouve à la fin ; ce ſera un monſtre de l'art, chaque choſe dans l'ordre de l'art, auſſi bien que dans celui de la nature a ſa place marquée : ne l'y mettez pas, elle choque ; mettez-l'y, elle plaiſt : là, le moins qui puiſſe en arriver eſt, qu'elle ne ſoit comptée pour rien ; ici, elle aura toûjours ſon prix. Tout dérangement cauſe de la confuſion, & la confuſion deshonore ſon auteur & nous bleſſe. Que l'on nous débite les plus belles choſes du monde, mais confuſément entaſſées les unes ſur les autres : il ne nous en reſtera nulle idée dans l'eſprit que celle d'un cahos, d'un amas informe où nous n'avons rien compris. Que les meſmes choſes ſoient ramenées chacune à leur place, chacune comme à leur point de vûë : la juſteſſe & l'élegance de cet arrangement ajoûtées à la beauté des choſes

nous charmeront.

C'eſt vainement que tant d'orateurs, de poëtes, d'écrivains, eſprits épais & ténébreux, s'épuiſent à la recherche d'un ſujet ſuſceptible de tous les agrémens de l'art. Après avoir heureuſement rencontré, ſont-ils heureux dans l'execution? Il s'agit de l'ordonnance & de la conduite du ſujet, d'en bien connoiſtre toutes les parties, de leur aſſigner à chacune leur propre place, de leur donner préciſément l'étenduë qu'elles demandent, de mettre entr'elles une liaiſon ſi convenable, qu'on ne puiſſe en déplacer une ſeule ſans défigurer, ſans mutiler le tout. Voilà l'élégante harmonie que mille Auteurs qui ne manquent ni d'eſprit, ni de travail, ni d'émulation, ne conçoivent point, ou ne peuvent executer. Liſez leurs ouvrages : vous y verrez de l'érudition & de la varieté; de la grandeur dans leurs

penſées, de la fermeté dans leurs raiſonnemens, de la ſageſſe dans leurs maximes. Mais, ce ſont comme autant de membres ſeparez, ſans proportions & ſans jointures. Tout eſt jetté peſle-meſle, comme ſi ce n'eſtoit que des materiaux qui attendent la plume d'un Auteur pour leur donner la forme & pour les polir.

Ici, l'on comprend aſſez que la délicateſſe d'ordre n'eſt pas moins eſſentielle à un Auteur dans les ſentimens, que dans les penſées: les regles de l'art, les loix meſmes de la nature éclairée ſont égales ſur les uns & ſur les autres. Les ſentimens, ainſi que les raiſonnemens doivent eſtre conformes au ſujet, aſſortis entr'eux & ſuivis; afin qu'ils faſſent leur impreſſion, qui eſt de toucher, & de porter dans le cœur le mouvement qu'on ſe propoſe. Ce n'eſt pas toutesfois qu'un ſentiment, non plus qu'un raiſonnement en

apparence détaché , & comme iſolé, ſoit contre les regles. Car, ce raiſonnement peut eſtre une ſentence, une maxime ; ce ſentiment peut eſtre un bruſque tranſport : & en ces circonſtances, l'un & l'autre ſont convenables ; pourvû qu'ils naiſſent du ſujet, ou qu'ils y tiennent par quelque affinité. Mais, c'eſt-là préciſément la difficulté ; ſçavoir, que les ſentimens viennent toûjours du ſujet, comme de leur ſource : ſans cela , ce ſont des mouvemens en l'air , ce ſont des écarts dont l'incongruité n'échappe à perſonne : car tout le monde a du ſentiment ; au lieu que tout le monde n'a pas du diſcernement pour connoiſtre au juſte, ſi une penſée eſt à ſa place, ou non.

Au reſte ; le bon gouſt , le *Decorum*, & le je ne ſçais quoy entrent dans l'élégant aſſemblage , d'où réſultent la politeſſe & le bel ordre qui charment dans tous les

ouvrages de l'art. Mais, que ces regles, productions tardives de la réflexion, ont esté jadis inconnuës! Une rudesse sauvage & brute regnoit au commencement dans tout l'Univers : & il a fallu des siecles entiers aux hommes, pour s'apercevoir de leur ignorance & de leur barbarie. Les Grecs furent les premiers qui sentirent l'une & l'autre, & qui essayerent d'introduire chez eux la politesse, à la naissance de leur empire. Ils commencerent par bâtir leurs Villes, leurs Temples & leurs Palais dans les regles de l'art : c'est de ces hommes ingenieux & appliquez que nous sont venus les trois ordres d'Architecture qui ont fait la beauté de tant de superbes édifices. Ils s'attacherent encore davantage à l'estude des Lettres qui dégrossirent peu à peu l'esprit, qui le façonnent & lui donnent toute sa perfection. Ils establirent des Aca-

demies publiques pour former aux ſciences leurs compatriotes ; & ils les ouvrirent aux Etrangers meſmes qui voudroient venir s'y inſtruire. En un mot , ils ſçûrent devenir des hommes ; parce qu'ils ſçûrent devenir habiles & polis.

Auſſi, traiterent-ils long-temps de barbare toute autre nation que la leur.

Immediatement après les Grecs ; les Romains s'affranchirent auſſi de la barbarie & de la groſſiereté des premiers temps. La politeſſe en tout n'eût bientoſt plus d'autres bornes que celles de l'Empire du monde ſoumis à ces peuples toûjours vainqueurs. Ils n'eurent pas ſujet d'envier long-temps à la Grece les Arts & les Lettres : ils les pouſſerent en aſſez peu d'années à un point d'excellence capable d'inſpirer de la jalouſie à leurs modelles. Premierement ; pour ce qui eſt des Arts, il nous reſte encore des Romains

quelques morceaux d'une architecture fine, où nulle nation n'a pû tout-à-fait atteindre juſqu'ici. Les connoiſſeurs découvrent dans ces précieux reſtes je ne ſçais quoy d'exquis & d'inimitable qui les enchante & les deſeſpere à la fois : & ils ſont réduits à en dire, comme un éloge au-deſſus de tout : c'eſt un ouvrage des anciens Romains. Nous avons auſſi quelques-unes de leurs Statuës, dont le merveilleux travail doit éterniſer & l'ouvrier qui les a faites, & le Heros qu'elles repréſentent. Leur monnoye meſme eſtoit marquée à un coin, qui montre que le bon gouſt eſtoit chez eux le gouſt dominant, & que tout en portoit comme l'empreinte & le ſceau.

Le célébre Cabinet de mon illuſtre ami Dom Juam Laſtanoſa, eſt l'aſile qui recele un plus grand nombre de ces merveilles d'Athene & de Rome. On y voit des Mé-

dailles, des Monnoyes, des Statuës, des Urnes, & mille autres raretez antiques : ouvrages que la fonte & le ciſeau modernes reſpecteront à jamais, & qu'ils laiſſeront dans une poſſeſſion continuelle d'eſtre les chefs-d'œuvres de l'Art. Ouy, c'eſt chez cet ami, le treſor de l'antiquité par tous les monumens qu'il en conſerve, & l'honneur de l'Arragon par ſon bel eſprit, que la curioſité la plus critique & la plus avide trouvera de quoy ſe ſatisfaire : c'eſt dans les œuvres de ce rare génie que l'on reconnoiſtra l'érudition élegante & polie des Anciens.

Cependant ; que les Romains ayent embelli les Arts juſqu'à leur donner cette derniere main, que nous tentons inutilement d'attraper ; ce n'eſt encore là que comme l'acceſſoire de leur mérite. les Lettres font leur veritable gloire, leur gloire eſſentielle. Dans leurs Auteurs du premier

ordre, on ne ſe laſſe point d'admirer un enchaiſnement naturel de penſées ou de ſentimens ; une raiſon lumineuſe, un jugement ſain, une imagination feconde & reglée : on y voit le ſolide, le ſublime, le beau, le brillant ; le vray bel eſprit, le gouſt aſſuré, le je ne ſçais quoy, propre de chaque genre d'écrire ; le point juſte de la perfection qui ne laiſſe rien à deſirer, & qui impoſe ſilence à tous les Zoïles & à tous les Ariſtarques. Mais, bien que l'ancienne Rome ne ſoit plus ; ſa politeſſe dans les Lettres & dans les Arts n'a pas tout-à-fait diſparu avec elle : la meilleure partie en ſubſiſte encore aujourd'huy ; chaque Pays en a herité, conſervé, cultivé quelque choſe.

L'Italie ſe diſtingue par la délicateſſe du pinceau, & du ciſeau ; par la magnificence des édifices ; par la beauté reguliere des Villes ; par le génie pour la politique &

pour le gouvernement. En Eſpagne, on eſt plus attentif à orner les eſprits que les Villes : cette négligence que je confeſſe de bonne foy, n'eſt pas matiere de loüange : car j'eſtime que toute impoliteſſe, meſme dans les moindres choſes, fut toûjours un défaut. La France eſt le centre de la politeſſe en tout ſens : les Sciences & les Arts y ſont en honneur ; on les y cultive, & on les y perfectionne chaque jour : la nobleſſe meſme polie au dernier point dans les manieres, ſe plaiſt & réüſſit parfaitement aux belles Lettres ; elle eſt perſuadée que le ſçavoir ne peut jamais nuire, & qu'il peut toûjours ſervir, de quelque condition que l'on ſoit, & quelque profeſſion que l'on embraſſe. Entre une infinité d'autres ſçavans de cette Nation, j'en connois un particulierement, lequel a tout l'eſprit & tout le gouſt qu'on peut imaginer ; comme il

paroiſt par ſes deux Bibliotheques, dont l'une eſt de tous les livres les mieux choiſis, & l'autre eſt celle de ſes propres ouvrages. L'illuſtre ſçavant dont je parle, eſt Monſieur Filleau Chanoine de l'Egliſe Cathedrale de Toulouſe.

Reprenons. L'utile & l'agreable ſont les fruits de la politeſſe & de l'ordre. Après le bon choix des fleurs & des plants, ce qui fait l'agrément & l'utilité d'un jardin; c'eſt la diſpoſition & la culture de ces fleurs & de ces plants. Je dis en quelque ſorte le meſme de tout ouvrage d'eſprit. Après le choix judicieux du ſujet & des choſes, ce qui plaiſt & ce qui inſtruit; c'eſt l'ordre & la politeſſe qu'on y a mis. Mais au reſte, il y a des eſprits naturellement exacts & élegants, qui doivent moins à l'art que les autres, & la politeſſe & l'ordre en tout generalement. Il ne leur échapperoit pas la moindre negligence

dans leurs ouvrages, ni la plus petite incongruité en quoy que ce soit : leurs discours, leurs actions, leurs manieres ont toûjours un air honneste, mais aisé néanmoins & sans gesne. Alexandre, au rapport de Quinte-Curce, aimoit le plus austere arrangement jusques dans ses troupes : c'estoit plûtost des rangs de Sénateurs compassez, dit cet Historien, que des files de soldats fougueux. D'autres au contraire sont naturellement enveloppez & distraits ; & par consequent ils ignoreront toûjours la politesse & l'ordre qui demandent beaucoup d'attention & de précision. Leurs paroles sont jettées à la boulevûë & sans suite ; ils ont des manieres negligées, inciviles, grossieres ; tout ce qui vient d'eux en matiere d'ouvrage d'esprit, est sans goust, sans choix, sans regle, sans forme. Enfin, la politesse comme inseparable de l'ordre, suppose plus de fonds

d'eſprit, qu'on ne penſe peut-eſtre; il en faut beaucoup ſelon moy, pour donner à chaque choſe & en tout genre une élegance bien placée. Cette politeſſe, ſi nous en croyons l'Hiſtoire, fut comme le premier degré par lequel Taycoſama monta ſur le Troſne du Japon. L'on pourra adopter ce fait, quand on ſçaura, ce qui eſt vray, que les Japonnois ſont les peuples du monde les plus polis & les plus arrangez. On avoit donc remarqué dans Taycoſama domeſtique d'un Seigneur de la Cour, une élegance ſinguliere en ſes diſcours, & un merveilleux eſprit d'arrangement qui relevoit les plus communes fonctions de ſon eſtat. Ces talens firent juger inſenſiblement que Taycoſama eſtoit né pour autre choſe que pour ſervir: les préjugez allerent toûjours croiſſant en ſa faveur, & il ne les ignoroit pas. Enfin, par

une révolution étrange de la fortune, le domestique en compromis avec son Souverain l'emporta ; & il devint le maistre à l'ayde des premieres préventions pour son merite.

Telle est la peinture de la politesse & de l'ordre en tout. C'est celle que les graces en tracerent ; après en avoir vû le modelle dans la personne du Comte d'Oropese ; l'homme le plus poli, le plus civile, le plus sage, le plus accompli ; en un mot, l'homme universel de son siecle.

CHAPITRE XIX.

L'Homme judicieux & Critique.

MOmus, soit dit sans luy déplaire, ne raisonnoit point en Dieu ; lorsqu'il demandoit qu'il y eust une petite fenestre au cœur de l'homme. L'imagination & non la raison, luy fit former ce

vœu badin. Il devoit bien ſe ſouvenir qu'il y a parmi nous autres mortels des Linx, qui découvrent de leurs propres yeux le fonds de l'interieur humain. Non, il n'eſt pas neceſſaire pour voir dans les cœurs, qu'ils ſoient tranſparens; on en trouve la clef à la faveur des réflexions judicieuſes, & critiques; on y entre, on y pénétre.

Un homme qui a du jugement & de la critique, deux qualitez plus rares qu'on ne s'imagine, devient aiſément maiſtre d'un objet auquel il s'attache. C'eſt un Argus pour obſerver tout, & un Linx pour percer tout. Attentif, il ſonde d'abord le fonds; éclairé, il en developpe peu à peu les replis; judicieux, il en meſure avec équité toute l'étenduë; critique de bonne foy, il en décide ſans préjugé, ou pour l'approbation, ou pour le blâme. C'eſt à de tels yeux qu'un fourbe cherche inutilement de ſe maſquer, & qu'un mot eſſaye en-

vain de se couvrir sous l'ombre d'un grave silence : ils ne sont pas long-temps sans estre aperçûs, approfondis & définis l'un & l'autre.

Un grand homme eut toûjours beaucoup de jugement & de critique ; comme quiconque a beaucoup de l'un & de l'autre sera toûjours un grand homme. Car, les belles qualitez de l'ame se réunissent, & ne se separent gueres ; lorsqu'on en possede quelqu'une au plus éminent degré. Avoir de la réflexion, c'est quelque chose d'essentiel au merite superieur, que je louë ici : mais, ce n'est pas tout, que cela ; puisqu'un esprit médiocre ne laisse pas quelquefois de réflechir beaucoup. Ce que je demande donc, c'est une pénétration de jugement, qui rédige les choses à leur derniere analyse ; & une justesse de critique, qui les fixe au point précis de l'estime ou du mépris qui leur sont

ſont dûs. Pour cela, il faut commencer par bien démeſler l'apparent du réel : l'un ſe ſubſtituë ſi ſouvent à l'autre, afin de nous faire illuſion, ou luy reſſemble ſi fort, ſans qu'on veüille nous impoſer, qu'il eſt facile de prendre le change. Mais, un habile homme ne ſouffre point que les apparences le gagnent, & faſſent ſur luy leur effet : il ſçait au contraire s'en rendre maiſtre, en écarter l'impreſſion, & les mettre à part, afin de juger indépendament d'elles. Inſenſible à l'étalage du dehors qui éblouït les eſprits vulgaires ; il ſaiſit la choſe & s'y tient : il la conſidere en elle-même & la fait paſſer par ſa critique pour en ſéparer le faux du vray.

C'eſt à des génies de cet ordre, qu'il appartient d'étudier les hommes ; parce que les lumieres pour les connoiſtre leur ſont accordées. Ils ſçavent ſuivre comme pas à pas un caractere ; & lorſ-

qu'ils l'ont une fois attrappé, ils viennent à bout du reſte ſans beaucoup de peine. C'eſt-à-dire; qu'avec cette connoiſſance fondamentale de l'homme; ils pénétrent dans ſes intentions meſmes & dans ſes vûës; ou du moins ils y puiſent de ſi fortes conjectures, que l'évenement ne les dément point pour l'ordinaire. En effet; le caractere de chacun de nous, n'eſt-il pas le reſſort qui nous donne le mouvement, ſur-tout dans les circonſtances intereſſantes, pour leſquelles nous nous paſſionnons davantage? Ainſi, lorſqu'on a l'habileté de bien prendre noſtre caractere; on voit par nos allures ce que nous portons dans l'eſprit.

Cette ſcience des caracteres eſt celle qui a rendu ſi celebres Tacite & Seneque; dont l'un s'eſt reſtraint à la connoiſſance des particuliers, & l'autre s'eſt étendu à la connoiſſance des hommes

en général. C'eſt icy ſans doute le talent le moins compatible avec des eſprits ordinaires; & ceux à qui il a eſté reſervé, ſont dignes d'eſtre écrits au nombre des ſages. Le commun des hommes eſt toûjours aſſez clair-voyant ſur certaines choſes; parce que la malignité naturelle ſuffit pour les voir. Mais en ſont-ils pour cela plus judicieux? Non. Quelques-uns d'eux parlent de tout; mais conçoivent-ils ce qu'ils diſent? Non. Une routine acquiſe par la frequence des meſmes ſujets, qui reviennent dans les entretiens où ils ſe trouvent, leur fournit les termes propres qu'ils répétent ſans en comprendre trop la ſignification. Ils n'approfondiſſent rien, ils n'examinent point les rapports d'une choſe avec une autre, ils ne voyent point la difference de l'apparent au vray; & bornez à l'écorce il en inferent définitivement que l'arbre eſt bon ou mauvais.

Mais, en quelles rencontres ſe déploye tout le talent de connoître les hommes ? C'eſt lorſque deux Experts en ce genre s'attaquent à forces égales ; réſolus mutuellement de ne ſe point ſéparer, qu'ils ne ſe ſoient du moins effleurez par quelque endroit. Quelle dexterité de part & d'autre pour ſe ſonder ! quelle fineſſe d'eſprit dans les tentatives qu'ils ſe font réciproquement pour s'entamer ! quelle circonſpection dans leurs paroles, toutes comptées, toutes compaſſées ! avec quelle attention ils ſe concertent ſur leurs raiſonnemens, ſur leurs ſentimens, ſur tout ! Cependant, pour aſſeoir leur jugement ; ce ne ſeroit point aſſez de quelque mot, de quelque trait qui leur auroit échappé : leur ſage critique, pour s'aſſurer du fonds, veut d'autres cautions que les premiers eſſays, quand il s'agit de pénétrer le caractere d'un grand homme ; ces

eſſays ſont équivoques & trop incertains.

Il n'y a que les eſprits ſuperficiels & préſomptueux, qui décident d'un caractere ſur les plus legers indices. Ils ne ſongent pas que ce ne ſont que comme des ébauches très-imparfaites, qui ne repreſentent rien ; comme des lieux communs dans un diſcours, leſquels ne déſignent nommément perſonne ; comme des choſes generales qui conviennent à tout le monde, & qui ne caracteriſent point le particulier. Par-là, ces mauvais connoiſſeurs tombent en mille fautes groſſieres de conduite ; & deviennent tous les jours les duppes de ceux qu'ils ſe flattoient de bien connoiſtre.

Les eſprits profonds viſent toûjours aux deux points eſſentiels, qui les menent ſeurement à la connoiſſance intime de leur objet. Il remarquent, ainſi que nous venons de dire, & les raiſonnemens

de leur homme, & ſes ſentimens : ils les peſent, ils les combinent en ſecret & à loiſir. Car, le fonds propre de chaque particulier, réſulte également de ſon eſprit & de ſon cœur, tournez d'une maniere qui luy eſt perſonnelle & qui le qualifie. D'ailleurs, à meſure qu'un caractere devient plus difficile à connoiſtre, ou par la profondeur, ou par l'inconſtance du ſujet, ils ſuſpendent à proportion leur jugement, ils redoublent d'attention, de vigilance, de critique : & ils pourſuivent ce caractere, juſqu'à ce qu'ils en ayent fait la découverte la plus exacte.

Heureux qui peut compter au nombre de ſes amis, quelqu'un de ſes habiles ſcrutateurs. Car, ce n'eſt que ſur la foy d'une amitié bien éprouvée, qu'ils s'ouvrent & ſe communiquent. Ils s'obſervent infiniment dans leurs diſcours ; & ce qu'ils ſont très-vifs à remarquer, ils ſont très-circonſ

pects & très-lents à le dire. Ils ont encore une autre maxime, qui est de parler le langage ordinaire de la multitude; quoiqu'ils ne pensent pas comme elle. Mais, lorsque seûrs de la discretion d'un ami solide, ils s'expliquent à luy sans reserve; qu'ils apprennent de choses qu'on ignoroit! que de lumieres ils donnent! ils déterminent à chacun son attribut propre, à chaque haut-fait son merite, à chaque ouvrage d'esprit son prix juste, à chaque action sa valeur précise, à chaque motif sa qualification. Que l'on est surpris de voir que rien n'ait pû leur faire illusion; que ni l'esprit le plus dissimulé, ni le caractere le plus profond n'ayent pû estre un rempart contre leur pénétration. On admire l'étenduë de leur attention, la force de leur conception, la sagesse de leurs raisonnemens, la profondeur de leurs réflexions, la justesse de leur critique. On est

étonné que, d'une infinité de choſes qui ſe ſont preſentées à eux, il n'y en ait pas une ſeule qu'ils n'ayent marqué à ſon coin, que l'on approuve d'après eux quand on a quelque eſprit.

Auſſi, le mérite le mieux fondé tremble-t-il devant ces premiers connoiſſeurs? On rabat bien de ſa ſuffiſance à leur vûë : on ceſſe tout-à-coup d'eſtre ſi content de ſoy-même : l'amour propre humilié ſe taiſt & ſe glace ; parce qu'on ſent à quel Tribunal on comparoiſt. En effet, la critique exacte de ces Juges éclairez eſt, comme le creuſet du mérite : on eſt ſeûr d'avoir une approbation univerſelle, ou pour le moins d'en eſtre digne ; ſi l'on a ſoutenu cette épreuve. Un ſuffrage de ce poids atteſte plus le mérite, que le ſuffrage de tout ce qui s'appelle peuple en matiere de litterature ou de politique : le dernier ſe répand davantage, il eſt vray ; mais,

ſubſiſtera-t-il long-temps ? il n'eſt ſouvent que l'effet bizarre d'un applaudiſſement inſpiré qui paſſe viſte, pour ainſi dire, de main en main ; ſans qu'on ſçache pourquoy, ni comment. Mais, cette eſtime de hazard, de commande ou de trafic n'ayant point de fonds, ne tarde pas à ſe démentir : & l'idole adorée ne manque point de tomber dans le décri. Je le repete : ouy, le ſuffrage d'un ſeul homme pénétrant & critique prévaudra toſt ou tard & conſtamment, à toutes les acclamations des bouches vulgaires. C'eſt à luy ſeul qu'un Auteur, par exemple, peut attribuer toute ſa réputation ; comme Platon qui appelloit Ariſtote ſon academie entiere ; & comme Antigonus qui appelloit Zenon le Theatre de ſa Renommée.

Mais, pour conſerver le caractere de judicieux critique, il ne ſuffit pas d'avoir les perfections

dont nous avons parlé ; il faut encore ſe défendre continuellement de ces trois défauts : c'eſt à ſçavoir, le rafinement dans la pénétration, la legereté dans le jugement, & l'inſtabilité dans les principes. On ne doit comprendre d'une choſe qu'autant qu'elle fournit à l'intelligence ; aller au-delà, c'eſt donner dans la chimere. On ne doit juger qu'après y avoir bien penſé, quelque éclairé que l'on ſoit : car, un jugement de premiere vûë en mille occurences, riſque de porter à faux. Enfin, on ne doit point varier ſur ſes principes ; puiſqu'ils ſont certains : s'en écarter, s'en relaſcher, c'eſt une infidelité faite à la raiſon ; c'eſt une foibleſſe qui nous confond avec le vulgaire inconſtant, & qui nous jette dans l'eſclavage de la complaiſance ou du préjugé.

Il eſt à remarquer icy, qu'il y a une extrême difference entre l'eſ-

prit de critique, & l'eſprit de ſatyre Un ſatyrique de profeſſion, fait dès-là vœu de malignité : un critique n'a d'autre but que la connoiſſance du vray & du faux : l'un ne parle ou n'eſcrit que pour médire ; & l'autre que pour inſtruire : l'un blâme le bien preſque auſſi ſouvent que le mal ; l'autre rend toûjours la juſtice dûë au bien & au mal. Je ſuis donc fort éloigné de prétendre qu'un homme critique ſoit malin, quoique je le veüille très-clair-voyant. Qu'il s'en faut que ces deux caracteres ne ſoient inſéparables ! Eclairé au point que je le demande, il n'approuvera pas tout ; ce ſeroit n'eſtre plus tel que je le ſuppoſe ; il ne condamnera pas tout non plus par la meſme raiſon ; ce ſeroir eſtre un Ariſtarque.

Il en eſt qui ne cherchant que le mauvais dans chaque choſe ; ils le ramaſſent parmi beaucoup de bon dont ils le ſéparent avec ſoin;

afin de n'avoir que du pur mauvais à mettre en œuvre contre tout le genre humain. Viperes qui ne reſpirent & n'exhalent que le fiel ! Peſtes publiques, qu'aucune Ville du monde ne devroit connoiſtre dans ſes enceintes, ſans les en vomir à l'inſtant. J'oppoſe à ces eſprits ulcerez, des hommes critiques ſans aigreur & ſans paſſion. Voilà les dépoſitaires du bon & du vray ; c'eſt à ces Juges équitables d'en connoiſtre & de nous en impoſer la loy. Ils ſont très-reſervez ; de peur de confier la verité à l'ignorance qui n'en profiteroit pas ; à la malignité qui l'empoiſonneroit, ou à l'indiſcretion qui la publieroit peut-eſtre mal-à-propos. Mais, lorſque ces ſages habiles, débarraſſez de toute crainte, ſe font mutuellement part de leurs lumieres ; c'eſt une converſation digne d'eſtre écrite au temple de memoire, digne des Muſes, des

Graces & de Minerve.

Au reſte ; l'eſprit de critique ſi glorieux à la raiſon, ſi neceſſaire à la conduite & ſi utile aux belles Lettres, devient une qualité eſſentielle dans ceux qui ſont établis pour gouverner. C'eſt-là le flambeau qui les éclaire ſur les talens convenables aux divers emplois ; la regle ſur laquelle ils meſurent l'étenduë de ces mêmes talens ; la balance où ils péſent les ſervices pour y égaler les récompenſes ; la pierre de touche pour éprouver en des circonſtances délicates la fidelité & l'attachement d'un ſubalterne. Ainſi, les grands hommes placent chacun où il doit eſtre ; parce qu'ils en ſçavent le fort ou le foible, & le plus ou le moins dont l'experience pourra le rendre capable. A leur égard, l'affection pour un ſujet, pour un ſerviteur, n'eſt jamais le motif de l'élever à un nouveau rang ; c'eſt le choix fon-

dé ſur la convenance de l'un avec l'autre qui les décide. Ils ſont en garde contre la paſſion & contre la ſurpriſe , ces deux fameux é-cüeils du gouvernement politique. Eſtre ſurpris, c'eſt eſtre trompé par autruy ; & agir par paſſion, c'eſt vouloir bien ſe tromper ſoy-meſme : l'un eſt un manque de prévoyance , & l'autre eſt une foibleſſe : double miſere qu'une raiſon vigilante & ferme ne connoiſt point.

Le don précieux , que cette raiſon lumineuſe , épurée de toute paſſion , libre , indépendante , maîtreſſe de l'impreſſion des ſens, qui ſurfont tout à l'homme ignorant & foible. Alors le vray ſe montrant ſans aucun voile & comme à découvert ; on le voit d'abord ; & l'on ne s'attache qu'à luy. Ce n'eſt pas néanmoins qu'on ne ſente encore quelquefois je ne ſçais quelle affection particuliere pour un ſujet qui n'en ſoit pas indi-

gne : mais cette affection ne penche point la raiſon de ſon côte, & ne l'emporte jamais : on la retient toute raiſonnable qu'elle eſt ; de crainte qu'elle ne le ſoit pas toûjours par des progrès imperceptibles : on fait davantage, s'il le faut ; on la diſſimule, comme un ſecret qu'on ne pourroit découvrir, qu'il n'euſt des ſuites.

Pour ce qui eſt des particuliers ; leur affection, ou plûtoſt leur amitié peut paroiſtre ouvertement ſans conſequence, entre honneſtes gens, comme je le ſuppoſe. Mais, le choix des amis eſt encore un autre objet important, & un autre fruit conſiderable d'une judicieuſe critique. Pour éviter les redites ſur ce point, je n'apporte icy que ce principe général. C'eſt qu'en fait d'amis, le rebut ſoit ſi nombreux, qu'il ne reſte plus à choiſir que l'élite meſme : c'eſt à ce triage qu'il faut employer toutes nos lumieres.

Le ſuccès d'un certain jeu dépend beaucoup de ſçavoir bien faire ſon écart ; le meſme art donne un grand avantage pour réuſſir au choix des amis.

Tout ce diſcours n'eſt qu'un précis fidele des frequens entretiens que j'ay eu avec le Duc d'Ixar ; heritier des qualitez admirables & du corps & de l'eſprit de ſon illuſtre maiſon. C'eſt d'après un tel oracle que j'ay parlé.

CHAPITRE XX.

L'Eſprit Fanfaron

SATYRE.

LE grand maiſtre que ce Philoſophe, qui commençoit par enſeigner à deſapprendre. Oubliez ce que vous ſçavez : c'eſt le premier axiome qu'il débitoit à ſes éleves. L'ignorance, telle qu'il l'entendoit, n'importe pas moins

en effet que la ſcience. Le ſens donc du paradoxe apparent d'Antiſténe eſt, qu'il faut d'abord s'appliquer à deſapprendre les leçons du vice ; pour eſtre plus en eſtat d'apprendre enſuite celles de la vertu : qu'il faut d'abord ſe défaire des défauts ; pour eſtre enſuite mieux diſpoſé aux perfections.

Sans doute qu'il eſt beau d'aſpirer aux perfections les plus ſublimes. Mais, il eſt encore plus glorieux à mon ſens, de ne point tomber dans des défauts vulgaires. Il ſuffit d'un de ces défauts pour obſcurcir les plus rares qualitez ; tandis que toutes celles-cy réunies enſemble, ne ſçauroient le couvrir & l'effacer. Un trait difforme dans le viſage du plus bel homme du monde, à cela près, défigure tous ſes autres traits qui ſont reguliers ; & luy attire la triſte dénomination d'homme diſgracié de la nature.

J'avouë que , pour les défauts groſſiers & frappans, une ſageſſe médiocre peut aiſément ſe les interdire. Mais, il n'en eſt pas ainſi de quelques autres, parez d'un air de mérite ; & autoriſez par l'exemple de gens qui ont un nom dans le monde. L'eſprit fanfaron eſt un de ces défauts graduez, pour uſer de ce terme. Il ſe gliſſe dans les lettres , dans les armes, dans les emplois honorables, dans le ſein meſme de la vertu : il s'introduit juſques dans le cœur de ceux qui ſont preſque les Heros de leur ſiecle ; mais qui dès-là devroient perdre leur titre pour un ſi haut rang.

Le caractere du Fanfaron en général ; c'eſt d'ambitionner plûtoſt la loüange que de chercher à s'en rendre digne ; c'eſt de ſe preſter liberalement le mérite qui luy manque, & d'exaggerer à l'excès le peu qu'il en a ; c'eſt de s'enfler des moindres choſes, préjugé

qu'il n'eſt pas né pour les grandes. C'eſt comme un eſtomac foible que les plus legeres viandes gonflent ; bien loin qu'il puiſſe digerer une nourriture ſolide. Venons au détail , dans lequel il n'eſt pas poſſible d'éviter toute redite ; à cauſe de la reſſemblance fondamentale des traits : ou bien ce ne ſeroit plus peindre les Fanfarons au naturel.

Les premiers ſont ceux que j'appelle Fanfarons d'office ; parce qu'ils ſont ſans charge, ſans employ, ſans titre, ſans attache. Ce ſont des hommes vifs & turbulens qui paroiſſent, & qui ſe diſent toûjours ſurchargez d'occupations ; mais, la verité eſt qu'ils en ont moins que perſonne. On craint de leur remettre une affaire un peu importante ; parce que naturellement ils ne ſont pas trop ſcrupuleux ſur le ſecret. On ne les juge pas capables de la conduire ; parce que ce ne ſont point

des eſprits de regle & de ſuite : enfin, on ne veut les employer pour quoy que ce ſoit ; parce qu'ils ſont les ſerviteurs du genre humain. Mais, on a beau les décharger de tout ; ils n'en demeureront pas plus tranquilles, & ne s'en montreront pas moins affairez. Il eſt écrit dans l'almanac de leur vie, qu'ils courront tous les jours après l'occaſion de paroître des hommes importans : ils ſe fatiguent, ils ſe tourmentent plus à la chercher, cette occaſion, qu'un créancier acharné ne feroit pour obtenir un arreſt de ſaiſie. C'eſt aſſez d'une bagatelle échûë par hazard à leurs ſoins pour les bouffir de vanité, & les monter au plus haut ton devant quiconque leur parlera de ſes occupations & de ſes embarras. Ce rien dont ils ſe diſent chargez & qu'ils ſe garderont bien de nommer, eſt une choſe de la derniere conſequence ; ils la renflent par mille

circonſtances, ils la noyent dans mille incidens qu'ils ne citent qu'en termes vagues & ampoulez; mais qui demandent un grand ſçavoir faire pour en ſortir avec honneur. Vrais Cameleons qui ne ſe repaiſſent que de vent! Eſprits frivoles dont l'unique occupation eſt de mandier partout de la loüange; & dont l'unique partage eſt le mépris de tout le monde.

Un homme vain, qui aime qu'on le louë n'eſt qu'un ſot, & rien davantage: mais un Fanfaron qui ſe proſne, qui ſe celebre luy-meſme, eſt un ſot & un fat tout enſemble. Le premier ne déplaiſt pas à tous: car enfin il y a dans ſon procedé une ſorte de retenuë que le ſecond n'a pas; & d'ailleurs, la loüange qu'il reçoit, il a dumoins l'honneſteté de la rendre & de la payer meſme avec uſure. L'autre au contraire ne plaiſt à perſonne: non content de s'uſurper ſans pudeur toutes les belles

qualitez qu'on ſçait qu'il n'a pas ; il les diſpute, ou les oſte ces qualitez à ceux qui les poſſedent en effet. Où ſont les * ſifflets du Parterre ? qu'ils ſe faſſent entendre pour un perſonnage ſi digne de leurs concerts ; que les huées ſe joignent à leurs ſons perçans ; qu'on le montre au doigt, qu'il ſe cache.

Le ſage travaille à acquerir du mérite, & non point à l'affecter. Qu'on le blâme, il s'en ſoucie peu ; pourvû que ce ſoit à tort : qu'on le louë, il n'en eſt point touché ; ſi c'eſt ſans ſujet ; ſi c'eſt avec fondement, il n'envisage dans ſon éloge que la dépoſition ſincere de la verité ; il y eſt ſenſible : & pourquoy ? c'eſt qu'une loüange juſte & vraye le raſſure & luy ſert de regle pour réuſſir dans ſon état. Mais, un Fanfaron renonce à la gloire qui coûte ; & n'en recherche

* L'Eſpagnol dit ; les bouffées de dériſion &c.

que le tribut, qui eſt la loüange.

Il n'eſt pas difficile après cela de voir d'où peut naiſtre l'eſprit fanfaron : la petiteſſe d'ame & la baſſeſſe de cœur en ſont les ſources ; quoique l'on ait quelquefois envie de luy trouver un origine moins mépriſable. Ainſi, tous les originaux ne ſont pas iſſus de la manche : chaque climat, chaque condition a les ſiens. Et les Fanfarons en particulier ſont infiniment au-deſſous du Heros de Cervantes, lequel avoit au moins du courage. Car, pour venir maintenant aux Fanfarons de bravoure ; les Dom-Guichots modernes ont tout le mauvais de l'ancien, qui étoit d'eſtre chimerique ; & ils n'en ont pas le bon, qui eſtoit d'eſtre brave. Mais, laiſſons le Romaneſque, & paſſons au réel. Qui pourroit compter les Fanfarons d'épée? il y en a des phalanges auſſi nombreuſes & auſſi redoutables à l'œil que les

anciennes legions romaines. Mais, ces braves ne ſont en effet terribles que par le recit éternel de leurs fauſſes proüeſſes, dont ils nous ennuyent & nous accablent: ils n'ouvrent la bouche que pour en parler d'un ton bruyant, avec un air faſtueux ; & avec autant d'audace que ſi nous eſtions condamnez à y ajoûter foy. Tantôt, c'eſt dans une rencontre, tantôt, c'eſt dans une bataille, tantôt, c'eſt à un Siege qn'ils ſe ſont ſignalez. Marche, alte, campement, retraite ; ils érigent tout en fameux exploits, & en triomphes, où ils ont eû la meilleure part. A quoy ſervent ces recits Fanfarons ? à confirmer qu'on cherche moins l'honneur que le phantôme de l'honneur ; qu'on ſe propoſe moins le merite d'une belle action que le vain plaiſir de s'en glorifier ſans l'avoir faite. C'eſt ainſi, que tant de faux braves n'ambitionnent préciſément que

de paſſer pour courageux ; afin de ſe loüer, & d'eſtre loüez. Une occaſion où il n'y a point de peril, eſt juſtement celle où ils s'expoſeroient avec une intrepidité merveilleuſe : & ſi elle vient à s'offrir, ce ſera pour eux une moiſſon de lauriers qu'ils auront achetez bien cher. Ils ſeront des Geants en valeur, & les Heros, des pigmées auprès d'eux: le grand *Capitaine qui battit les François, cette nation ſi belliqueuſe, ne leur ſera pas comparable.

La troiſiéme eſpece des Fanfarons eſt de ceux que je nomme Fanfarons de politique. Toûjours enfoncez dans quelque meditation abſtraite, mais ſimulée ; toûjours enveloppez d'un ſerieux ſombre, mais étudié ; toûjours le front couvert de rides, & les yeux fixes, mais par affectation ; ils ſemblent porter le poids des af-

* Le Marquis de Torrecuſa qui ſecourut Perpignan, &c.

faires d'un Royaume. Qu'ont-ils donc dans la teste, ces gens plus occupez en apparence qu'un Ministre d'Estat? Ils n'y ónt rien; hors l'envie de paroistre des hommes profonds, des politiques habiles, des esprits propres aux grands emplois & aux affaires importantes. Cependant, une affaire de rien leur suffit, c'est là leur portée: mais, ils la transforment en quelque negociation, en quelque projet de consequence, dont très-peu de personnes sont capables. Ils voyent tout, pour exprimer ainsi, dans un microscope: un atome est une montagne à leurs yeux; un festu, une poutre; une fourmi, un colosse. Pour leur langage; c'est comme un chifre, auquel on ne comprend rien: ce sont des paroles sans rapport les unes aux autres, couppées par de frequentes reticences, meslées de quelques exclamations en l'air; & terminées par un geste ou par

une grimace qui déſigne à leur façon, un myſtere important. A les en croire; ils ſoupirent après la retraite; mais, ils n'oſent pas trop l'eſperer; vû le beſoin, la neceſſité de leur miniſtere dont on ne ſçauroit plus ſe paſſer. Fanfarons, dignes de tout le loiſir qu'ils ont: puiſque le loiſir, quoiqu'ils diſent, leur eſt un ſupplice! Vrayes Machines de * Gianello qui font beaucoup de bruit & peu d'effet.

La République des Lettres doit fournir à cette heure ſon nombre d'Acteurs: elle a des Fanfarons de plus d'une ſorte: je n'en choiſis que certains petits Auteurs infortunez, qui mettent toutes leurs pierres en œuvre pour faire connoiſtre qu'ils ſont au monde. Ces minces genies ſont comme les fourmis du pays litteraire: un grain de gloire ou vraye ou fauſ-

* Italien qui amuſoit Charles-Quint dans ſa ſolitude, par des Horloges, & par des Marionettes.

ſe eſt l'objet de leurs deſirs les plus empreſſez ; ils ſe donnent plus de mouvemens pour l'obtenir, que les Pies de Cerés pour traîner le Char de cette Déeſſe au temps de la plus abondante recolte. Avec cela ; ils auront de quoy vivre, contens d'eux-meſmes ; & de quoy nous vanter à tout moment, la pretenduë juſtice qu'on rend à leur pretendu merite ? C'eſt à la complaiſance, à l'humanité qu'ils doivent quelque legere loüange qui leur revient ; ils l'ont mandiée juſqu'à l'importunité ; c'eſt comme une aumoſne forcée. Ou bien cette eſpece de loüange qu'ils font partout ſonner ſi haut, on la leur a jettée ſans trop y penſer ; plûtôt qu'on ne la leur a donnée. Voilà ſur quel plan ils compoſent leur panegyrique, pour le débiter avec confiance, de cercle en cercle. A leur air ſuffiſant, qu'on leur demande après cela ; s'il n'y

auroit point ſur le métier quelque nouvelle production d'eſprit? On trouvera qu'ils eſtoient venus exprès , pour faire admirer un Madrigal , un Sonnet , une Epigramme : on apprendra qu'ils ont déja fait la lecture de leurs vers à plus de cent perſonnes qui en ſont enchantées. Fanfarons ſemblables à la volatile , qui étourdit tout le voiſinage pour un œuf; ou bien ſemblables à la montagne dont le fracas retentit au loin pour une ſouris qu'elle enfante.

Reprenons. Ceux qui ſe diſtinguent davantage par des faits, par des merites dignes d'éloge en quelque genre ; ſont auſſi ceux qui ſe ſignalent le plus par leur modeſtie & par leur ſilence ſur ce point. Uniquement attentifs à bien faire,ils abandonnent à d'autres le ſoin de leur rendre juſtice: & ſi on les oublie quelque temps, les choſes parlent enfin pour eux;

& revendiquent des loüanges que leur ſilence modeſte & l'oubli d'autruy avoient ſupprimées. Il eſt vray que Jules Ceſar a écrit luy-meſme ſes exploits : mais, la modeſtie de ce Heros va de pair avec ſa valeur dans ſes Commentaires : il ſemble meſme n'avoir entrepris cet ouvrage que pour oſter à l'adulation tout eſpoir d'en impoſer aux ſiecles futurs ſur ſon hiſtoire.

C'eſt donc une verité conſtante, qu'il n'eſt point d'autre voye que celle des faits pour arriver à la gloire ; & des faits dignes d'être publiez par la Déeſſe à cent bouches. Ceux qui ſont dépourvûs de ce merite réel & apprecié, s'en promettent en vain la récompenſe. Ils ont beau s'approprier des faits illuſtres, ou exalter les leurs propres, qui ne ſont que de bas alloy ; la Renommée ne déployera pas ſes aîles pour les porter à la poſterité. Et que font-ils

néanmoins pour ſe venger de l'équitable Déeſſe qui leur refuſe ſon miniſtere ? Ils auront recours à des plumes venales, cherement payées pour marquer de quelque belle action chaque jour d'une vie ſans honneur, & quelquefois remplie de crimes. Mais les ſages indignez de ces éloges impoſteurs ne tarderont pas à les dévoiler : ils préviendront par leurs écrits fideles les races futures, qui dégraderont le Heros, & qui ſiffleront le panegyriſte. Les faits de Domitien eſtoient-ils des triomphes à célébrer ? c'eſtoient des bravades brutales. Ceſar & Auguſte ſeront à jamais admirez pour des actions bien differentes. Qu'eſtoit-ce encore que les hauts-faits de Caligula & de Neron ? On les chantoit à prix d'argent, pour avoir tué quelque beſte fauve. La veritable gloire ne s'achete point ; elle ſe donne ; mais elle ne ſe donne qu'au merite.

Finiſſons. Après tout, que des hommes d'un très-petit merite ſoient charmez d'eux-meſmes, & ne s'en cachent point ; c'eſt ce qu'on peut leur paſſer, pourvû qu'ils n'aillent pas plus loin : c'eſt à-dire, pourvû qu'ils ne s'attribuent rien aux dépens de la verité. Leur très-petit merite n'eſt pas, ce ſemble, indigne de nôtre indulgence : s'ils avoient du bon ſens, ils ne s'en feroient plus à croire : ils ne travailleroient plus, comme ils font, de gayeté de cœur à ſe tourner en ridicule. D'ailleurs, ils ne ſçauroient gueres nuire qu'à eux-meſmes ; le mal dont ils ſont frappez n'eſt point contagieux : parce que des impertinens d'une notorieté ſi publique ſont des gens ſans conſequence.

Mais, une fanfaronade pernicieuſe & inexcuſable, c'eſt qu'un homme qui a ſon merite, éblouïſſe des eſprits credules par mille merveilles imaginaires dont il ſe pare

de ſens froid. Tout ce qui part de luy eſt du premier ordre en ſon eſpece : toutes ſes actions ſont des ſuccès inoüis ; tous ſes ſuccès ſont des miracles de prudence ; toute ſa vie n'eſt qu'un tiſſu de prodiges ; tout y eſt ſingulier pour la conduite , pour le bonheur , pour tout ce qui regarde ſa profeſſion. Hommes ſimples, que l'impudence & les grandes paroles d'un Fanfaron ſéduiſent ; qui croyez tout de luy , parce que vous eſtes vrays ; qui le loüez en ſa preſence , parce qu'il ſe louë devant vous ; qui le proſnez au public , parce que vous eſtes auſſi crédules qu'il eſt fat.

Certes , il faut avoir l'ame bien baſſe pour ſurprendre ainſi l'eſtime & la loüange. A l'égard de ceux qui accordent l'une & l'autre à l'impoſteur ; il n'y a qu'une étonnante ſimplicité qui puiſſe les diſculper. Car , c'eſt autoriſer l'eſprit Fanfaron que de l'élever

en honneur ; & l'élever en honneur , c'eſt accrediter l'uſurpation du vray merite. J'avouë qu'on eſt quelquefois forcé de paroiſtre condeſcendre aux fanfaronades d'un Grand : mais , tandis qu'on reſpecte la dignité , on rit ſous cappe du Fanfaron ; en attendant qu'il ſoit libre de donner ſur un défaut qui nous avilira toûjours aux yeux des ſages.

CHAPITRE XXI.

L'Homme agiſſant & intelligent.

LA nature avoit formé deux hommes parfaitement ſains: le malheur les réduiſit à n'en valoir pas un pour ſe procurer les beſoins de la vie ; & l'induſtrie après cela, des deux , en fit un. Celuy-cy donc eſtoit devenu aveugle, & celuy-là n'avoit plus de jambes : lorſque l'induſtrie reveillée par le cry de la neceſſité

leur ſuggera le remede à leur miſere. Ce remede fut, de ſe preſter un ſecours mutuel ; & de vivre dans une égale dépendance, l'un de l'autre. Vous, qui avez des yeux, dit l'induſtrie, preſtez-en à cet aveugle ; & vous qui avez des jambes, preſtez-en à cet eſtropié. Les deux diſciples de l'induſtrie furent dociles à ſes inſtructions. L'aveugle portoit ſur ſon dos, l'impotent, & l'impotent éclairoit les pas de l'aveugle. L'homme ſans jambes appelloit l'aveugle ſon Atlas ; & l'aveugle appelloit l'impotent ſon aſtre du jour. C'eſt ainſi, que l'action & l'intelligence doivent s'aider réciproquement : elles ne peuvent rien l'une ſans l'autre : mais, ſi elles s'accordent, & s'uniſſent de concert ; tout leur eſt poſſible. L'intelligence éclaire & conduit ; l'action en ſuit les lumieres, & execute : ce que l'une a lentement medité, l'autre l'expedie prom-

ptement: un projet arrangé à loisir par celle-là, est mis en œuvre avec vivacité par celle-ci.

Nous connoissons assez de gens vifs, entreprenans, legers, expeditifs; mais nous en connoissons très-peu d'intelligens. Il n'y a pas long-temps qu'on loüoit quelqu'un de ces hommes agissans; lorsqu'un sage critique ajoûta avec beaucoup de phlegme: si l'homme que vous loüez avoit autant d'intelligence, qu'il a d'activité; il seroit l'habile Ministre d'un grand Roy. En effet, on ne sçauroit prudemment compter sur ces esprits actifs, quand on les laisse à leur seul conseil: alors, la plus importante affaire est comme une affaire hazardée dont le succès fera plaisir, s'il est heureux, & n'apportera aucun préjudice, s'il est mauvais. Car, ou bien ils executent sur l'heure; & ils ne font gueres d'attention aux mesures convenables: ou bien,

ils different quelque temps ; & ensuite ils ne pensent qu'à regagner leur delay. Est-ce là expedier les affaires ? non : c'est les commettre à toute risque. Le pis est que communément ils ne veulent point écouter conseil ; & qu'ils agissent toûjours, comme si c'étoit perdre leur temps que de l'entendre.

Ceux qu'une impetuosité naturelle entraisne de la sorte, ne paroissent pas plus faire usage de leur raison que les fous. Ils se conduisent sans précautions ; parce qu'ils ne connoissent point de dangers : ils se précipitent en toutes leurs démarches ; parce qu'ils ne raisonnent jamais. Car, comme ils n'ont point de réflexion, ils ne s'apperçoivent pas qu'ils en manquent. Un homme qui n'a point d'yeux pour voir, n'en a pas nonplus pour se voir soi-mesme.

Il y a un autre caractere d'hommes vifs & agissans. Ceux dont je

veux parler icy, ſemblent nez pour recevoir l'ordre d'autruy; parce qu'ils ſont heureux à l'execution la plus prompte. Mais, il ne leur convient point de donner l'ordre pour quelque entrepriſe que ce ſoit; parce qu'ils ſont malheureux & dans le projet, & dans le choix des moyens. Ainſi, les talens ſont-ils partagez : celuy-ci eſt un génie en premier; celuy-là n'eſt un génie qu'en ſecond : l'un eſt pour penſer; l'autre pour agir d'après luy : l'un eſt un homme de teſte; & l'autre eſt ún homme de main.

Mais, un homme intelligent, & qui n'eſt point agiſſant ne vaut gueres mieux qu'un homme agiſſant & qui n'eſt point intelligent. Que ſert à l'aveugle d'avoir des jambes & de n'avoir point d'yeux, pour ſe conduire? & que ſert à l'autre d'avoir des yeux, & de n'avoir point de jambes pour marcher? Que produit l'intelligence

la plus éclairée, ſi l'execution ne la ſuit pas ? ou bien, ſi les allures, comme il arrive ſouvent, contrediſent les lumieres ?

Pluſieurs projettent beaucoup, ſans pouvoir ſe fixer à rien : une défiance ſophiſtiquée les jouë, & les mene de projets en projets, qu'ils ſoupçonnent l'un après l'autre d'eſtre trop mal aſſurez pour s'y arreſter. Ils ont ſans doute, de la pénétration : mais, irréſolus à l'heure meſme qu'ils penſent le mieux, ils flottent avec inquietude entre le ouy, & le non : ils remettent un deſſein à peine conçû, pour en former un autre ; auquel ils ne s'attacheront pas davantage. Tout ſe preſente à eux en meſme temps ſous deux faces très-differentes ; dont l'une eſt pour leur deſſein, & l'autre leur paroiſt contre : ils ne ſe détermineront point. Comme ſi l'eſprit de l'homme ne devoit jamais rien adopter ſans une démonſtration

mathematique du ſuccès.

Quelques-uns ne balancent point tant à prendre un parti ; & n'en ſont pas néanmoins plus actifs. Ils voyent d'abord une affaire dans tous ſes biais ; après quoy ils opinent réſolument à l'avantage qui en reviendra. Mais, ce ſont des hommes pareſſeux qui gaſtent tout par leurs délais. Aigles pour la pénétration, ils découvrent au premier coup d'œil ce qu'il importe plus de faire ; & tortuës pour l'execution, ils reſtent toûjours en arriere. Dans un conſeil ils brillent, & ſaiſiſſent d'abord le point d'une affaire : eſt-il queſtion d'agir ? ils reculent, parce qu'ils fuyent la peine ; & enfin le ſuccès leur échappe, parce que leur indolence en a laiſſé paſſer le moment.

D'autres ne tournent pas du bon coſté l'intelligence qu'ils ont reçûë de la nature. Ils negligent l'eſſentiel pour ſe livrer à l'acceſ-

ſoire ; & ſentent une forte répugnance à tout ce que le devoir de leur eſtat exige. Car, la condition ne ſympatiſe pas toûjours avec le génie. Ce n'eſt pas pourtant, que la route qu'ils ſe font n'ait point ſes difficultez ; de leur aveu, ils y en éprouvent aſſez : mais ils les ſurmontent toutes gayment : parce que l'on trouve ſon plaiſir, où on le place. Ainſi leur inaction à l'égard des affaires importantes, ne vient que de leur dégouſt pour elles ; & non point de leur horreur pour le travail. Certainement, c'eſt un grand don que l'intelligence ; mais, l'appliquer à quoy il faut, c'en eſt un autre qui n'eſt gueres moins grand. De cette application, de ce tour dépend ou la gloire, ou l'obſcurité d'un premier merite.

Au reſte, quelque inutile que ſoit l'intelligence ſans l'action ; c'eſt pourtant la verité, que les ſages ſont d'ordinaire plus lents

à entreprendre & à executer. Cette lenteur leur eſt inévitable en quelque ſorte : car, leurs réflexions en ſont la ſource ; & leur caractere eſt, de réflechir extrêmement. Comme ils prévoyent tous les inconveniens qui environnent une affaire épineuſe ; ils cherchent à les prévenir par des moyens qui leur aſſurent une heureuſe iſſuë. Voilà préciſément pourquoy l'activité va rarement de pair dans eux avec l'intelligence. Après tout; s'il faut ici décider ſur le plus ou le moins de l'une & de l'autre tout enſemble : ceux qui ſont à la teſte des affaires ont plus beſoin d'intelligence; & ceux qui ſont à la teſte des armées ont plus beſoin d'activité. Mais, on n'eſt pas néanmoins du très petit nombre des Heros, ſi l'on n'a toutes les deux au degré parfait.

L'activité la plus vive fut dans Alexandre le principe de ſon heroïſme. Il conquit tout en un jour,

pour ne rien laiſſer au lendemain, comme il diſoit. Que faire donc une autre année? Ceſar, cet autre modelle des Heros, bruſquoit plûtoſt ſes grandes entrepriſes, qu'il ne les méditoit; afin que ſa gloire ne l'effrayaſt pas, ou que la grandeur du peril ne le retardaſt point. Il ne dit jamais; *que l'on marche*: mais il dit toûjours; *marchons*. Parole d'un foudre de guerre, tel qu'il eſtoit. Parmi les animaux meſmes, l'activité prévaut: & celle du Lyon l'érige chez eux en Roy; quoiqu'il ne ſoit pas le plus fort de tous.

Ce que j'ay dit de l'intelligence & de l'activité caracteriſe, & differencie en meſme temps les Eſpagnols & les François; ces deux Nations guerrieres. Le ciel ſemble avoir balancé à deſſein leur rivalité martiale par le génie different qu'il leur a départi. Dans les Eſpagnols domine le phlegme, & le feu dans les François: une

prudence compassée & lente est l'attribut des premiers : une intelligence empressée pour agir est l'attribut des autres : la précaution supplée au défaut d'activité dans les Espagnols ; une heureuse confiance de réussir supplée au manque de phlegme dans les François. Par-là, ces deux Nations se disputent & s'ostent tour à tour la victoire qui veut estre tantost ravie, tantost attenduë. Cesar comprit bien autrefois cette difference de génies pour la guerre : il se rendit maistre des uns en les prévenant, & des autres en temporisant. Ainsi, l'on peut appliquer à la Nation Espagnole & à la Nation Françoise, ces deux mots si célébres du grand Auguste : *Hastez-vous lentement.* Alors, l'une & l'autre se trouveroit dans le juste milieu, où est la perfection.

Mais, le bon en ce monde ne se voit gueres sans meslange : il

ſemble que le mauvais conſpire inceſſamment pour s'y allier & pour le gaſter : que l'un eſt rare, l'autre commun ! Tout s'oppoſe au bon, & tout ſeconde le mauvais. Il n'y a qu'un chemin, & un chemin difficile pour arriver au but ; tandis que mille qui ſont tous frayez nous en écartent. La convenance & l'aſſemblage des circonſtances qui eſtabliſſent la bonté d'une entrepriſe, & qui en promettent le ſuccès, ſe combinent & ſe reglent avec tant de peine ; & après cela, une infinité de choſes viennent à ſe réunir pour la faire échoüer. Mais, beaucoup d'intelligence & beaucoup d'activité tout enſemble nous remettent en meſure, & ramènent un ſuccès preſt de nous échapper.



CHAPITRE XXII.

La maniere en tout.

LETTRE DE L'AUTEUR A SON AMI.

Dom Barthelemy de Morlanés.

CEtte maxime, *la maniere en tout*, doit eſtre l'une des premieres à pratiquer, cher Morlanés; puiſque Cleobule, pour l'avoir ſeulement enſeignée, fut jugé digne d'eſtre l'un des premiers ſages. Sans faire tort à ce Philoſophe ni au jugement de l'antiquité qui l'honora d'un ſi beau nom; je trouve infiniment plus glorieux d'obſerver une grande regle de conduite, que de l'avoir debitée dans une célébre Académie. Sçavoir donner les plus excellens préceptes, & rien davantage; c'eſt eſtre un ſimple Rheteur: mais, ſçavoir, & pra-

tiquer ce que l'on enſeigne ; c'eſt eſtre Philoſophe à juſte titre ; c'eſt eſtre veritablement ſage.

Quoiqu'il en ſoit ; la maniere en tout, eſt une de ces maximes avoüées neceſſaires dans la pratique ; ainſi que certains premiers principes ſont reconnus évidens, par rappot à la ſpeculation. Non : il n'eſt point permis de negliger la maniere en quoy que ce ſoit : c'eſt toûjours elle qui s'offre d'abord à nous : elle eſt le dehors, la marque, le ſigne & comme l'annonce de la choſe : c'eſt par l'exterieur que nous venons à la connoiſſance du fonds : par ce qui frappe nos yeux dans un fruit, nous en citons la qualité : un homme meſme que nous n'aurons jamais vû ſe fait connoiſtre à nous par ſon air & par ſa figure. Anſi, la maniere, bien-loin d'eſtre une circonſtance indifferente à l'égard du merite, eſt ce qui en avertit d'abord no-

tre attention ; ce qui la picque, & l'attache à une chose dont la premiere vûë a déja sçû luy plaire. Cette sorte de perfection (car c'en est une) est assez à la portée de tout le monde : par consequent, il n'est pas pardonnable d'y renoncer ; quoyqu'en disent certains esprits prétendus solides, qui ne comptent pour rien la maniere. Quelques-uns naissent avec des dispositions heureuses pour acquerir ce talent : mais il demeurera toûjours imparfait dans eux ; si de leur côté, ils ne répondent aux avances que la nature a faites en leur faveur. D'autres, n'ont esté nullement prévenus du talent de la maniere : il faut que par leurs soins ils reparent cette disgrace ; l'art remediera du moins en partie, à leur indisposition naturelle. Mais, si les soins secondent la nature sur ce point ; il naistra de cette union un merite qui charme tout le monde ;

monde ; un je ne ſçay quoy , qui releve les actions , la perſonne, le rang meſme le plus diſtingué.

La verité a de la force , la raiſon a du pouvoir , la juſtice a de l'autorité. Mais , que tout cela perd de ſon avantage ; s'il n'eſt reveſtu de la maniere qui convient : & ſi la maniere qui convient eſt jointe à tout cela ; qu'elle en rehauſſe le prix ! bien plus, la maniere ſe met à la place de la choſe , pour en compenſer la mediocrité , le défaut meſme : elle ajoûte à une verité trop foible , à une raiſon trop ſuperficielle , à une autorité trop infirme , ce qui leur manque : elle fait oublier , que dis-je ? elle efface , ce n'eſt point encore aſſez , elle orne en nous les deſagrémens de la nature , & nous rehabilite du mauvais partage que celle-cy nous avoit fait : en un mot , elle eſt comme une reſſource univerſelle , qui fournit & ſuffit à tout. Combien

d'affaires, une mauvaiſe maniere n'a-t-elle point gaſtées ! combien d'affaires, une bonne maniere n'a-t-elle point ameliorées, ou rétablies ?

La puiſſance dans un Prince, le zele dans un Miniſtre, la valeur dans un Capitaine, le ſçavoir dans un homme de lettres ; ſont des qualitez imparfaites, dès qu'une maniere ſortable ne les accompagne point. Mais, cet équivalent, & cette enchere à la choſe, (pour m'exprimer ainſi,) ſe change en une perfection eſſentielle à l'égard de ceux qui ſont nez ou choiſis pour commander. Generalement parlant, tout ſuperieur obtient beaucoup plus, lorſque ſans eſtre foible il eſt humain ; que quand il le prend ſur le ton haut & deſpotique. Et en particulier, un Souverain qui diſſimule ſa grandeur ſous un air de bonté, engage doublement au devoir : il regne par-là ſur les cœurs, & en-

ſuite ſur tout le reſte.

Enfin, la maniere en quelque ſituation que ce ſoit, eſt un attrait auquel on ne reſiſte point. Elle ſe concilie ſur l'heure, la bienveillance : & après ce premier pas fait, elle gagne l'eſtime, elle y avance en peu de temps ; & ſes progrès luy attirent bientoſt des éloges. On ne doit donc rien omettre, comme je l'ay déja dit, pour ſe former à ce talent, ſi la nature ne l'a pas mis en nous. Car après tout, ceux auſquels il plaiſt, & à qui ne plaiſt-il point? ne cherchent pas, s'il eſt naturel ou acquis: ils en goûtent l'agrément, ſans examiner davantage.

Par rapport aux ouvrages d'eſprit ; la maniere fait preſque tout. En premier lieu : elle peut remettre au jour avec honneur certains traits de litterature livrez à l'obſcurité, pour eſtre devenus ſurannez ; ou tombez meſme ſans ſuccès, pour avoir eſté maniez par

des Auteurs peu heureux. Elle sçait reformer dans ces traits une antique grossiereté qui blesseroit la politesse de nostre âge ; elle sçait si bien les travestir & les adapter, qu'on les reçoit avec autant d'applaudissement que des choses créées & de génie. Néanmoins, comme on se perfectionne tous les jours ; le goust d'aujourd'huy, & non point celuy d'autrefois, est la regle que l'on consulte ? J'en conviens ; mais, il n'est pas si difficile de surprendre sur le fonds des choses, le goust régnant ; il ne faut quelquefois pour cela, qu'un leger changement, lequel déguise la plus vieille pensée, & la fait paroistre nouvelle. Tout devient comme neuf entre les mains d'un homme qui a un certain tour d'esprit : avec ce talent, il oste au médiocre ce qu'il a de plat, à l'usé ce qu'il a d'insipide, à l'imité ce qu'il a de servile : quelque sujet que

l'on traite, ſoit hiſtorique, ſoit oratoire; l'Hiſtorien ſe fait lire, & l'Orateur ſe fait écouter : parce que le ſujet, tout ordinaire qu'il eſt, ils le manient d'une façon qui ne l'eſt point.

En ſecond lieu : les choſes choiſies & exquiſes ne laſſent pas, il eſt vray; quoyqu'on les repreſente à l'eſprit pluſieurs fois : mais, ſi elles ne laſſent pas, du moins elles ne plaiſent plus tant. Alors, on doit ſentir que le moment eſt venu de recourir au talent de la maniere, & que la choſe en demande une autre. Cette nouvelle décoration reveille l'eſprit, & le frappe; comme ſi on luy preſentoit des objets tout nouveaux; & cependant, ce ne ſont que les meſmes dans un jour different : ce ſont des tableaux que l'on n'a fait que rafraiſchir, & retoucher. Voici donc deux principes qui ſont conſtamment vrays en matiere de litterature. D'une part,

ce qu'il y a de plus ſpirituel ne picque point, ſi le ſel de la maniere ne l'aſſaiſonne : d'une autre part, ce qu'il y a de plus commun ceſſe de l'eſtre ; ſi la maniere qui ſçait dépayſer tout, le met en œuvre.

La maniere fait encore beaucoup pour le commerce de la vie & pour la ſocieté civile. Deux hommes racontent la meſme choſe dans une compagnie : l'un plaît, & l'autre ennuye ; la difference eſt grande ; d'où vient-elle ? de la maniere toute ſeule. L'un a dans ſon air & dans ſes expreſſions je ne ſçay quoy de picquant qui intereſſe & qui amuſe : l'autre a dans ſa perſonne & dans ſes diſcours je ne ſçay quoy de peſant qui fatigue & endort. Mais, c'eſt encore bien pis, ſi l'on a des manieres poſitivement mauvaiſes, & qu'on les affecte, comme cela n'arrive que trop à ceux qui occupent de grands poſtes. Que

nous en avons vû dont les manieres ſeches, rudes, fieres, brutales mettoient en fuite tout le monde ! Voſtre air altier & ſourcilleux, diſoit un homme ſage, à quelqu'un que nous connoiſſons, n'eſt point aſſurément un vice à vous perdre d'honneur ; mais c'eſt pourtant un défaut, & un défaut conſiderable, qui vous aliene tous les honneſtes gens, & qui les chaſſe de chez vous. Mais, voulez-vous raſſembler ces aimables fugitifs ? Prenez un air plus gracieux ; c'eſt l'attrait qui vous les ramenera. Cette metamorphoſe du dehors eſt un préjugé que celle du dedans l'a précédée.

Un volume ne ſeroit pas trop, pour détailler tout ce que peut la maniere. Elle meſle à un refus tant de choſes obligeantes, qu'on ne le ſent preſque pas ; & qu'on l'aime mieux qu'un bienfait accordé de mauvaiſe grace. Elle modifie tellement un reproche,

qu'il participe autant de la loüange que de la réprimande : sous la forme d'une caresse touchant nostre conduite qu'elle fait semblant de supposer estre sage, elle indique une fine remontrance sur ce que nous ne sommes pas ce que nous devrions estre. La maniere en un mot est, comme le specifique universel qui remedie à tout, le supplément universel qui remplace tout, le moyen universel qui réüssit à tout. Mais enfin, qu'est-ce donc précisément que la maniere ? On ne sçauroit la définir ; parce qu'elle consiste dans je ne sçais quoy qu'on ne peut aussi définir. Sans essayer donc d'en expliquer la nature, je l'appelleray seulement un assemblage de perfections, lequel est le chef d'œuvre des trois graces.

Au reste, nous ne chercherons point dans les siecles les plus reculez, quelque exemple de ce chef-d'œuvre ; de ce que je ne

ſçay quoy inexplicable. Iſabelle de Bourbon, Reyne de Caſtille poſſeda ſouverainement cet aſſemblage de perfections, atteſté par une admiration generale, par l'applaudiſſement de toute l'Eſpagne. Sans compter mille autres qualitez qui luy acquirent plus de gloire qu'aucune Reyne de ſon nom, n'en merita jamais en ce Royaume; cette Princeſſe avoit des manieres charmantes, je ne ſçais quels agrémens faciles, naturels & majeſtueux, qui luy attiroient tous les cœurs. Elle fit beaucoup en peu de temps; elle vêcut admirée univerſellement & elle mourut, univerſellement regrettée. Le Ciel revendiqua bien-toſt une vertu angelique, dont le monde n'eſtoit pas digne. Iſabelle de Bourbon après avoir fait la trop courte felicité de ce Royaume, alla joüir de l'éternel bonheur qui eſtoit preparé à ſes merites.

CHAPITRE XXIII.

Le Mécontent ſans raiſon, ou la Fortune juſtifiée.

FABLE.

UNE infinité de gens ſe plaignent des mauvais traitemens de la Fortune ; & très-peu luy tiennent compte de ſes faveurs. Ce mécontentement a paſſé des hommes aux beſtes, ſuivant le ſyſtême du ſage Eſope. Il n'y a pas juſqu'au plus ſtupide des animaux qui peſte, ou pluſtoſt qui brait contre la Fortune. L'aſne donc, puiſqu'il faut le nommer, s'en alloit d'aſſemblée en aſſemblée faire entendre ſes gemiſſemens ſur ſa triſte condition : il trouvoit, ſur-tout parmi ſes confreres, & de la compaſſion à ſes maux qui leur eſtoient communs avec luy, & de l'applaudiſſement

à ſes plaintes. On prétend qu'à l'inſtigation de pluſieurs quadrupedes d'autre lignage, il vint enfin ſe preſenter à l'Audience generale de Jupiter. Là, dans une humble poſture, il demanda niaiſement la permiſſion d'expoſer le ſujet qui l'avoit amené : la permiſſion luy en fut octroyée ; après quoy, il prononça d'un air pitoyable ſa harangue qui l'eſtoit encore plus.

O très-integre Jupiter ; car, je vous reclame comme Juſticier & non point comme vengeur. Vous avez en voſtre majeſtueuſe preſence la plus malheureuſe, la plus imbecille & la plus chetive des créatures. Je viens moins icy pour requerir la vengeange des injures que j'eſſuye tous les jours que pour obtenir le remede à mes miſeres. Comment, voſtre integrité, ô Dieu immortel, ſouffre-t-elle l'injuſtice de la Fortune envers moy ? elle n'eſt aveugle que pour moy ſeul : c'eſt une méchan-

te, une mégére, une maraſtre. La nature m'a déja fait ce que je ſuis, le plus ignorant des animaux : pourquoy cette barbare veut-elle que j'en ſois encore le plus miſerable ? n'eſt-ce pas là, fouler aux pieds toutes les Loix ? elle perſécute en moy l'innocence, & elle favoriſe dans les autres, l'iniquité. Le Lion orgüeilleux, triomphe ; le Tygre cruel vit ; le Renard trompe impunément ; le Loup dévore les troupeaux d'autruy : & moy qui ne fais du mal à perſonne, il n'y a perſonne qui ne m'en faſſe. Comme je ſuis très-patient, on me ſurcharge de travail, on m'en accable ; je ne puis plus y réſiſter. De careſſes il n'en faut point parler ; on ne m'en fait jamais : des injures, il n'en eſt pas de meſme ; j'en entens de mes deux oreilles, & de toutes les façons & à tous les momens de la journée. Pour ce qui eſt de ma nourriture, des chardons, rebus de

tout quadrupede, me sont à moy reprochés; je n'en mange pas le quart de mon saoul: & si par hazard, pressé de la faim, je m'y arreste quelque temps, une gresle de coups de bâton vient aussi-tost fondre sur mon dos; voilà la seule chose avec les injures qu'on ne m'épargne pas. De plus, on me neglige, on me laisse si malpropre, que laid déja comme je suis, je n'ose paroistre devant d'honnestes gens. Ainsi, j'en suis reduit à servir des paysans, des rustres qui font de moy tout ce qu'il leur plaist: & c'est à quoy j'avouë que je suis bien plus sensible qu'à tout le reste.

Cette harangue ne laissa pas de faire quelque impression sur les auditeurs. Jupiter seul, toûjours égal n'en fut point émû: d'un air grave & majestueux il fait un signe, par lequel il ordonne qu'on aille avertir la Fortune, afin de l'entendre à son tour.

Auſſi-toſt , gens de tous eſtats , gens d'épée, gens d'emplois, gens de lettres partent pour chercher la fortune ; ſans ſonger meſme à s'informer d'abord où elle pourroit eſtre. Ils parcoururent mille divers endroits , & ils ne la trouverent point : ils queſtionnerent un nombre infini de perſonnes ſur ſa demeure , & qui que ce ſoit ne pouvoit la leur enſeigner. Ils entrerent dans le ſuperbe hoſtel du puiſſant Credit : la confuſion y eſtoit ſi grande , & chacun ſi occupé de ſon affaire, qu'on les apperçut à peine, bien loin de les écouter & de daigner leur répondre. De-là, ils vinrent au Palais de la Richeſſe. Le ſoucy ſur le ſeüil de la porte , leur dit d'un ton chagrin : la Fortune fait icy d'aſſez frequentes apparitions ; mais, ce n'eſt que pour y apporter des épines. A cette réponſe , les couriers paſſerent ſans rien repliquer , & ſe rendirent à la mai-

ſon de la ſageſſe, où ils rencontrerent ce qu'ils ne cherchoient pas. La Pauvreté ſe preſenta d'abord à eux, & leur dit : la Fortune n'eſt pas icy, mais on l'y attend ſans impatience.

Pour abreger. Après bien des courſes & des perquiſitions inutiles, les voyageurs découvrirent de loin un édifice brillant & ſomptueux, qui ſembloit eſtre l'ouvrage des Fées. Ils haſterent leur marche de ce coſté-là : quand ils furent proche du lieu enchanté, ils le virent fermé de toutes parts. Ces précautions leur perſuaderent qu'ils eſtoient à leur terme : ils crierent de toute leur voix, faiſant retentir le nom de Jupiter, dont ils ſe diſoient les députez. Alors, la Fortune ſortit d'un endroit ſolitaire, où elle ſe dérobe quelquefois à l'importunité des mortels. Les députez, qu'elle reçût avec un viſage riant, luy déclarent leur commiſſion en peu

de mots ; après quoy ils se retirerent.

En un instant, la Fortune se transporta devant le Trosne de Jupiter, Chacun s'empressa pour la voir, & encore plus pour en estre vû. Cependant, Jupiter luy parla en ces termes. Qu'est-ce donc, Fortune? Je n'entens tous les jours que des plaintes de vostre conduite. Je sçais, qu'il n'est pas facile de contenter un seul homme, qu'il l'est encore moins d'en contenter plusieurs ; & qu'il est impossible de les contenter tous. Je sçais aussi que la pluspart, las d'estre à leur aise, se plaignent de leur situation, & d'une bagatelle qui leur manque ; tandis qu'ingrats envers vous, ils ont tout le reste en abondance. C'est une chose étrange que l'on ne voye jamais dans autruy que des biens sans meslange de maux ; & qu'au contraire on ne voye dans soy-mesme que des maux sans aucuns

biens. Qu'on jette les yeux ſur les teſtes couronnées ; on n'eſt frappé que de l'éclat du diadéme; néanmoins, ceux qui le portent ſont chargez d'un peſant fardeau. Voilà pourquoy je n'ay pas trop écouté juſqu'à preſent les plaintes des hommes, toûjours mécontens de leur ſort, quel qu'il ſoit, & qu'il puiſſe devenir. Mais, le complaignant qui eſt icy voſtre partie, Fortune, nous a expoſé un fait, lequel ſemble eſtre d'une eſpece particuliere. Il prétend que ſon malheur n'a point d'exemple ; & il vous accuſe d'en eſtre la cauſe: à cela, qu'avez-vous à répondre ?

La Fortune eut quelque tentation de rire à la maniere dont Jupiter le ſomma de repliquer. Mais faiſant reflexion au lieu où elle comparoiſſoit, elle ſe concerta, & dit avec un grand ſerieux : Souverain Jupiter, je ne veux que deux mots pour me juſtifier ſur ce qu'on m'impute ; &

ces deux mots les voicy ; daignez les écouter. Ma partie presente devant Vostre Majesté se plaint d'estre un asne : & à qui en est la faute ? Toute l'Audience applaudit à la repartie : Jupiter y souscrivit, & ajoûta une mercuriale pour l'instruction du Complaignant insensé. Pauvre créature, dit-il ; vous ne seriez pas si miserable, si vous aviez plus de conduite. Allez, tâchez d'imiter à l'avenir, la vigilance du Lion, la dexterité du Renard, la prudence de l'Eléphant, la précaution du Loup. Appliquez-vous à choisir les moyens propres pour arriver à la fin que vous souhaitez, & & vous y parviendrez. Puis, haussant un peu la voix : que tous les hommes, dit-il, soient une bonne fois détrompez sur ce qu'ils appellent bonheur ou malheur : qu'ils sçachent que la source de l'un, c'est la sagesse ; & la source de l'autre, la folie.

CHAPITRE XXIV.

La derniere perfection de l'Homme Universel, ou du Sage.

APOLOGUE.

IL s'éleva autrefois, dit la Legende des Apologues, un different de consequence entre les perfections de l'ame. Il s'agissoit de la presséance, que pas une d'elles ne croyoit pouvoir luy estre refusée. La dispute ne parut d'abord que l'effet d'une noble émulation, par laquelle chacune aspiroit au plus haut degré dans son genre. Mais on s'échauffa insensiblement, comme cela ne manque point, lorsqu'on parle beaucoup, & que l'on veut avoir raison. La chose devint une affaire serieuse, une espece mesme de querelle, où le point d'honneur pouvoit bien avoir quelque

part. Quoiqu'il en ſoit ; chaque rivale craignant en ſecret pour ſa cauſe revendiqua ſon Heros, & l'appella à ſa défenſe. Les Heros prirent auſſitoſt parti pour celles à qui ils devoient toute leur gloire : ils n'eſtoient pas en grand nombre ; c'eſtoit l'élite des plus illuſtres perſonnages. Tous ſoûtinrent leur cauſe particuliere avec beaucoup de vivacité, & parlerent en termes magnifiques de la Perfection, qui les avoit rendus recommandables. Le Général d'armée mettoit au-deſſus de tout, la VALEUR ; le Miniſtre d'Eſtat, la POLITIQUE ; l'Orateur, l'ELOQUENCE.

Mais, voici l'article qui devoit les embarraſſer davantage ; & qu'aucun d'eux pourtant n'oublioit dans ſon éloge : c'étoit l'immortalité ; les concurrens l'avoient tous meritée, & par conſequent, ils eſtoient tous, ce ſemble, égaux entr'eux. Ce-

pendant, l'évidence du fait ne termina rien : on ſe jetta ſur le plus ou le moins de droit acquis à l'immortalité. Comme ce point eſtoit eſſentiel, on ſe le conteſta avec tant de fracas, que la voute de l'Empire de l'Heroïſme en fut ébranlée. La Renommée & la Fortune qui eſtoient preſentes à ce ſpectacle, où elles devoient naturellement avoir leur rôle, ne déciderent ni pour, ni contre: elles ne firent que chanceller dans leurs témoignages, ſuivant la varieté des circonſtances. Ainſi, chacun s'opiniâtrant toûjours pour ſa propre cauſe, la querelle prenoit le train de ne jamais finir ; lorſqu'un Philoſophe ſe leva, & dit avec autorité. Le differend eſt le fils du Cahos & de la Confuſion : pourquoy, ne pas nous en remettre à un arbitre deſintereſſé, dont le jugement équitable ſoit pour nous un Arreſt ſans appel ? On approuva d'une commu-

ne voix l'avis du Philoſophe ; & l'on s'engagea de ſouſcrire à la déciſion d'un arbitre exempt de partialité. Mais , d'un inconvenient que l'on vouloit éviter ; on tomba dans un autre. Car , à quel Tribunal s'en rapporter ? Le plus ſeûr ſans doute, c'eſtoit de recourir à Aſtrée, laquelle rend juſtice à tout le monde ſans exception : mais , le moyen de la trouver ? il y a tant de ſiecles qu'elle a quitté le ſéjour des humains.

Cependant , le Philoſophe qui avoit ouvert l'avis de l'arbitrage, ſuggera un arbitre qu'on ne pouvoit raiſonnablement récuſer : nul autre que luy n'y avoit penſé dans la forte prévention où chacun eſtoit pour ſa perfection perſonnelle. L'arbitre dont il eſtoit queſtion fut la Verité. Elle ſe fit chercher long-temps : encore ne l'euſt-on jamais découverte , ſans les vœux réïterez des diſciples de de la ſageſſe, qui imploroient ſon

aſſiſtance dans le plus preſſant des beſoins. Elle s'eſtoit retirée dans un antre obſcur, réſoluë de ne ſe plus montrer ; vû que partout on la diffamoit. Elle feignit meſme d'abord une incommodité, qui luy oſtoit preſque l'uſage de la parole ; parcequ'on luy dit que des Monarques eſtoient intereſſez à l'affaire pendante. Mais les diſciples de la ſageſſe avoient eu la précaution de luy obtenir & ſauf-conduit & carte-blanche pour parler en toute liberté. Elle parut donc au milieu des Perfections & des Heros, jettant de toute part des traits lumineux : &, quoique perſonne ne l'aime, tout le monde néanmoins fut ravi de la voir, chacun ſe flattant peut-eſtre qu'elle ſeroit de ſon coſté.

Après avoir reçû de l'aſſemblée heroïque un accüeil riant, la Verité s'aſſit ſur le troſne qui luy avoit eſté préparé. Alors, les competi-

teurs reprirent en peu de mots, ce qu'ils s'eſtoient déja dit ; & renouvellerent les éloges de la Perfection qui les avoit immortaliſez. La Verité les écouta tous, loüa toutes les Perfections en général ; & deſcendant enſuite dans le détail, elle releva tellement chaque Perfection ; qu'on croyoit toûjours que celle dont elle parloit, alloit avoir la préférence. Ce préambule inſtructif & agréable eſtant fini, la Verité conclut de la ſorte.

Eminentes qualitez, qui faites l'éternel honneur du Heros, du Sage, de l'Homme Univerſel ; je vous eſtime, je vous admire toutes, que l'on n'en doute point. Mais après tout ; je ne ſçaurois diſſimuler le vray ; ce ſeroit me détruire moy-meſme, & ceſſer d'eſtre ce que je ſuis. Je dis donc qu'il eſt une choſe que l'on a ſuprimee icy, & qui met pourtant le dernier ſceau à toutes les

Perfections citées. Ce que j'entens par-là, Seneque l'appelle l'unique bien de l'homme ; Aristote, la gloire de l'humanité ; Saluste, la marque de l'immortalité ; Ciceron, la racine du vray bonheur ; Apulée, une empreinte de la divinité ; Sophocle, une richesse inexprimable ; Euripide, un rare tresor ; Virgile, la beauté de l'ame ; Caton, le fondement de l'autorité ; Socrate, la base de la felicité ; Menandre, son bouclier ; Horace, sa force ; Bias, son tout ; Valere Maxime, une chose inestimable ; Plaute, le prix de toutes choses ; Cesar, la perfection de toutes les grandes qualitez : & moy, je l'appelle en un mot, LA VERTU.

CHAPITRE XXV.

Le partage de la vie de l'Homme Univerſel, ou du Sage.

L'Homme Univerſel ou le Sage, ſçait partager ſa vie, comme ayant peu & beaucoup à vivre. La vie, quelque courte qu'elle ſoit d'ailleurs, deviendroit ſi elle eſtoit ſans partage, comme une longue route ſans logement. La nature expoſée à nos yeux pour nous inſtruire, ſe partage dans l'eſpace d'une ſeule année, en quatre ſaiſons differentes. Et cette varieté dans l'Univers nous repreſente la diverſité des âges qui forment le tiſſu de la vie de l'homme. Le printemps qui ne montre que de tendres fleurs; c'eſt noſtre enfance qui ne laiſſe voir que de fragiles eſperances. L'eſté, c'eſt noſtre jeuneſſe: temps orageux, où les paſſions

ſont violemment agitées par la chaleur du ſang qui bout ſans ceſſe. L'Automne couronnée de fruits, c'eſt l'âge viril, c'eſt l'âge de l'homme meur par ſes principes; par ſes projets, par ſes conſeils. Enfin l'hyver, c'eſt la vieilleſſe qui ſuccede à l'âge viril. Alors, tout commence à deperir en nous : les yeux s'affoibliſſent, les dents s'ébranlent, les cheveux blanchiſſent, les rides viennent, le ſang ſe glace : tout l'homme tremble , preſt à chaque pas de faire une chute qui le précipite au tombeau.

Cette diverſité des âges & des ſaiſons dans l'ordre naturel, un homme intelligent l'imite avec proportion dans l'ordre morale. La premiere partie de ſes années raiſonnables, pour m'exprimer de la ſorte, il employe à s'entretenir avec les morts; la ſeconde à s'entretenir avec les vivans; & la derniere avec ſoy-meſme. Expli-

quons ce petit myſtere. Je veux dire que le ſage deſtine à la lecture la premiere portion de ſes jours : & je n'appelle point encore cela s'occuper ; ce n'eſt que ſe diſpoſer au travail. Cependant, cette eſpece d'eſtude n'eſt pas indigne de loüange. Car, la plus noble fonction de l'eſprit eſt d'apprendre : de meſme que la perfection qui nous éleve davantage au-deſſus d'un autre homme, eſt de ſçavoir. Mais afin que les livres nourriſſent & ornent l'eſprit, il faut connoiſtre les meilleurs en chaque genre : le commerce des gens de lettres, & noſtre propre diſcernement apuyé de leur ſuffrage, ſont les moyens d'acquerir cette précieuſe connoiſſance.

Après cela, l'on vient à l'eſtude des Langues du Latin & de l'Eſpagnol, qui ſont les deux Langues univerſelles : * puis, on s'applique

* L'Auteur ajoûte : *aujourd'huy les clefs de l'Univers.*

au Grec, au François, à l'Italien, à l'Anglois, & à l'Alleman. Cette ſcience des Langues eſt neceſſaire, pour exceller dans les autres ſciences : elle met en eſtat d'apprendre, de comparer & d'employer au beſoin, ce que les premiers génies de chaque Nation ont penſé ſur une matiere.

On ſe jette enſuite dans l'hiſtoire, avec cette précaution ; que l'on choiſit celle qui tout à la fois, & plaiſt & inſtruit davantage. On commence par l'hiſtoire ancienne, & on finit par la moderne. La plûpart en uſent autrement ; mais, outre que c'eſt aller contre l'ordre naturel ; il me paroiſt que c'eſt hazarder de laiſſer tout-à-fait la premiere, qui intereſſeroit peut-eſtre moins par l'éloignement des temps. Quoiqu'il en ſoit ; le point eſſentiel eſt de s'attacher, non aux Ecrivains plus fleuris, mais aux plus exacts ; ſoit pour l'Hiſtoire ſacrée, ou pour

la profane ; ſoit pour celle de ſa Nation, ou pour celle des autres Pays. Et afin que rien ne ſe confonde & ne s'oublie, s'il eſt poſſible, il faut nous faire un arrangement conforme à noſtre maniere de retenir les choſes : il faut marquer avec ſoin les temps, les époques, les centuries, les ſiecles ; l'étenduë des Empires, des Royaumes, des Républiques ; leurs progrès, leurs révolutions, leurs changemens, leurs décadences ; le nombre, l'ordre, les qualitez des Princes qui ont gouverné ces Eſtats ; leurs faits pendant la paix & pendant la guerre. On a beſoin pour cela d'une memoire heureuſe, je l'avouë ; mais un certain ſyſtême que le jugement ſe fait, la ſoulage beaucoup, & ſupplée au degré de perfection qui luy manque.

De-là ; l'on peut paſſer dans les jardins délicieux de la poëſie ; mais moins pour s'exercer à cet

art, que pour en recüeillir les beautez. La lecture des Poëtes n'eſt pas ſeulement à l'eſprit un plaiſir ; elle luy eſt un très grand avantage, une ſorte de neceſſité. Cependant, ſi l'on eſt trop ſage pour ſe faire de la poëſie un métier ; on n'eſt pas ſi peu Poëte, qu'on ne ſçache tourner un vers dans l'occaſion : mais il faut s'en tenir là. * On lit donc tous les vrays Poëtes ; c'eſt-à-dire, tous ceux qui ont excellé : leurs ouvrages ſont ſemez de Sentences judicieuſes, de penſées ſublimes, de ſentimens nobles, de tours éloquens, d'expreſſions heureuſes ; en un mot, de mille traits en tout genre, qui forment l'eſprit, qui l'élevent, qui l'embelliſſent. Mais, quoyque l'on faſſe cas de tous les Maiſtres de l'Art, & que l'on en profite ; il y en a pourtant quelques-uns dont on eſt un peu plus

* L'Eſpagnol dit. *On n'eſt pas aſſez inconſideré pour faire des vers.*

partiſan : tels ſont Horace & * Martial, dont l'un eſt, le modelle conſtant du vray bel eſprit, du bons ſens, du bon choix, du bon gouſt, de l'excellent en tout; & l'autre eſt ſans doute, le premier, & le ſera toûjours, pour ſçavoir aſſaiſonner une penſée, du ſel le plus picquant. A la poëſie, on joint les autres parties des humanitez, ou des belles lettres : avec cela, l'on s'amaſſe un treſor de cette certaine érudition polie, qui donne du luſtre & de l'agrément aux ſciences les plus abſtraites.

Des belles lettres, on ſe tourne à la philoſophie, & d'abord à la philoſophie naturelle. On eſtudie les principes de chaque choſe; la ſtructure de cet Univers, & celle du corps humain; les proprietez des beſtes; les vertus des plantes, les qualitez des métaux.

* Gracien eſtoit de Bilbilis la patrie du Poëte Martial.

Mais,

Mais, on s'arreſte plus à la philoſophie morale, qui eſt la veritable nourriture de l'ame ; & qui la perfectionne dans toutes les vertus de l'honneſte homme. Cette ſcience, on la puiſe dans les ſages & dans les Philoſophes qui l'ont redigée en Sentences, en axiomes, en emblêmes, en ſatyres, en apologues. On devient amateur de Seneque, de Platon, des ſept Sages, d'Epitete, de Plutarque ; ſans dédaigner l'amuſant & l'inſtructif Eſope.

On s'applique encore à l'une & à l'autre Coſmographie ; on apprend à meſurer la terre & la mer ; à diſtinguer les climats, & les hauteurs, les quatre parties du monde ; les Provinces, les Nations, les Royaumes, les Républiques renfermées en ces diverſes parties. Un double avantage ſe trouve dans cette eſtude ; l'un de ſçavoir tout cela, l'autre d'en pouvoir parler : afin de n'eſtre point

comme ces hommes ignorans, qui ne connoiſſent ſeulement pas le climat où ils vivent. On acquiert la connoiſſance des globes celeſtes qui roulent ſur nos teſtes ; on en remarque les divers mouvemens ; on en compte les Aſtres & les Planetes, on en obſerve les influences & les effets. Pour ce qui eſt de l'Aſtrologie, on n'en apprend que ce que la ſageſſe permet d'en ſçavoir.

Toutes ces eſtudes ſont terminées par la lecture continuelle des ſaintes Lettres : c'eſt la lecture la plus utile, la plus conſolante, la plus agreable meſme, par la ſublimité & par la varieté des choſes dont les livres ſacrez ſont remplis. Le Roy Dom Alphonſe le Magnanime, au milieu de ſes importantes occupations en paix & en guere ; trouva le temps de lire juſqu'à quatorze fois toute la Bible avec des Commentaires.

C'eſt à ce prix que l'on merite le glorieux titre de Sage, d'Homme Univerſel. La Philoſophie morale rend honneſte homme ; la Philoſophie naturelle rend habile ; l'hiſtoire fait un homme experimenté ; la poëſie, un homme d'eſprit ; la Rethorique, un hom. éloquent ; les humanitez répandent des graces ſur toute eſpece d'érudition ; la Coſmographie fait un homme intelligent, l'étude des Livres ſaints, un homme de bien ; & tout cela enſemble, un homme univerſel, un homme parfait. Tel fut Dom Sebaſtien de Mendoze, Comte de Corugna.

La ſeconde partie de la vie eſt deſtinée à s'entretenir avec les vivans ; & à voyager pour cela dans les differens Pays qu'ils habitent. Ce gouſt de voyager eſt heureux pour celuy qui entreprend de le faire, à deſſein de s'inſtruire par luy-meſme, & qui eſt capable d'y

réüſſir. Il a la legere fatigue de chercher, mais il a le plaiſir extrême de découvrir tout ce qu'il y a de plus curieux dans le monde & d'en joüir : ce qu'on ne voit pas, on ne le ſçait, & on ne le gouſte qu'à demi : la difference des yeux à l'imagination, eſt ici très-grande. Ainſi, un voyageur habile a deux avantages conſiderables ; l'un eſt de ſçavoir mieux que perſonne tout ce qui regarde un Pays étranger ; l'autre eſt d'en joüir plus que qui que ce ſoit : car, celuy qui ne voit qu'une fois des objets dignes d'attention, les gouſte bien autrement, que ceux qui les voyent tous les jours : ces choſes rares, ces merveilles meſmes ſont uſées à l'égard des derniers ; & à l'égard des premiers elles ont tout l'attrait qui picque la curioſité, & qui la contente. Lorſqu'un Palais magnifique eſt enfin élevé ; il fait d'abord les délices du Maiſtre : mais, ces dé-

lices diſparoiſſent en peu de temps pour luy, & demeurent pour des Etrangers. Quant à l'utilité de voyager, elle eſt toute viſible. Premierement; on en rapporte au moins la ſcience experimentale que les Sages ont toûjours eſtimée. C'eſt cette ſcience qui, par le témoignage de nos yeux nous détrompe ſur les fauſſes peintures des écrivains peu informez d'un Pays, ou bien qui nous confirme la fidelité de ces meſmes peintures faites par des auteurs inſtruits.

Pour ce qui eſt des voyages, on les fixe aux plus célébres parties du monde; leſquelles ſont l'Eſpagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Moſcovie; & l'Italie où il faut ſéjourner plus long-temps qu'ailleurs. On y obſerve à loiſir les Villes les plus fameuſes, & dans chacune d'elles ce qu'il y a de plus ſingulier pour l'antique, & pour le mo-

derne ; la magnificence des Egliſes, & la ſomptueuſe architecture des Palais ; on y remarque la ſageſſe du gouvernement, l'intelligence des habitans, l'eſprit toûjours brillant de la nobleſſe & des gens de lettres.

Mais, il eſt d'autres articles importans que l'on ne doit pas oublier en ces voyages. C'eſt premierement de hanter les cours des plus puiſſans Princes ; elles ne ſont point inacceſſibles au merite.

On y verra tout ce que la nature & l'art peuvent offrir de plus merveilleux en jardins, en terraſſes, en fruits, en peintures, en ſtatuts, en joyaux, en cabinets, en bibliotheques. On s'y entretiendra avec les grands hommes en tout genre ; pour la politique, pour les lettres, pour la bravoure, pour les arts, pour la vertu : & tout cela judicieuſement examiné pour noſtre inſtruction, ſera mis à ſon prix, ſans le ra-

baiſſer ni le rehauſſer.

La derniere partie de la vie qui doit eſtre la plus longue, & qui eſt la meilleure ; on la paſſe à s'entretenir avec ſoi-même : je veux dire, à méditer ce qu'on a lû & ce qu'on a vû ; pour en faire un uſage convenable à ſa condition. Tout ce qui eſt entré chez nous par les ſens attentifs, ſe retire dans l'eſprit, & y demeure afin d'eſtre mis en œuvre à noſtre façon. C'eſt là que chaque choſe ſenſible, devenuë intellectuelle, ſe péſe, s'examine, ſe juge, ſe décide au poids de la raiſon : & les matieres de nos lectures eſſuyent les meſmes épreuves ; on les médite, on les developpe, on les définit, on en porte un jugement critique pour en ſeparer le vray du faux, & le ſolide du frivole. Mais, le temps de ces ſages méditations, c'eſt l'âge mûr, comme je l'ay dit. Alors l'eſprit plus indépendant des ſens par une longue expérien-

ce, & moins appeſanti par des beſoins du corps ordinairement ſurnumeraires, quand on eſt jeune, l'eſprit, dis-je, ſe trouve dans toute ſa force & dans toute ſa liberté. Il conçoit, & il eſt touché d'une maniere bien differente d'autrefois: ſa maturité influë ſur toutes ſes penſées, & ſur tous ſes ſentimens. O qu'il importe de réfléchir ainſi! connoiſtre & voir les choſes propres à nous inſtruire, c'eſt eſtre un homme intelligent; mais y réfléchir enſuite & les mediter, c'eſt eſtre ſage. La perfection de la ſageſſe eſt de ſçavoir philoſopher de la ſorte; pour ſe rectifier & ſe deſabuſer l'eſprit ſur tout. Et cette Philoſophie n'eſt autre choſe, que la méditation de la mort; à laquelle il faut ſouvent penſer pour bien mourir une ſeule fois.

FIN.

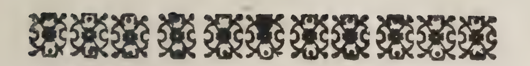


TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AY lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *l'Homme Univerſel, traduit de l'Eſpagnol de Balthaſar Gracien*, & j'ay crû que l'Edition en ſeroit également utile & agreable au Public A Paris ce 15 de Mars 1723.
FRAGUIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conſeillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requeſtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra : Salut, notre bien-amé Noël Piſſot Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuſcrit, qui a pour titre, *l'Homme Univerſel traduit de l'Eſpagnol de Balthaſar Gracien*; qu'il ſouhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, en un ou pluſieurs volumes conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années conſecutives, à compter du jour de la

date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre Obéïssance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse,& par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, és mains de Notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des

Presentes, du contenu desquels vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses Ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte-Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le huitiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cens vingt-trois, & de notre Regne le huitiéme.

Par le Roy en son Conseil, CARPOT.

Registré sur le Registre Ve de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 260. nº 532. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du* 13. *Aoust* 1703. *à Paris le trente-un May* 1723.

BALLARD, Syndic.

